

A. DUMAS.

Muséum Littéraire.

DE BALZAC

NINON DE LENCLOS

PAR

Eugène de Mircourt,

Auteur des Confessions de Marion Delorme.

Édition complète

autorisée par l'auteur pour la Belgique et l'Étranger,
interdite en France.

6

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1,

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

G. SAND

E. SUE.

P. FÉVAL



035 f
Sablé

NINON DE LENCLOS.



NINON DE LENCLOS

PAR

E. DE MIRECOURT.

Auteur des Confessions de Marlon Delorme.

6



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue des Jardins d'Idalie, 1.

Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

1854



il y eut, pendant quelques mois, une légère diminution de scandale à la cour.

D'ailleurs, la guerre qui éclatait força le monarque à s'occuper de l'honneur de son trône, et l'on doit dire, pour être juste, que jamais prince ne le soutint avec plus de vaillance et plus de gloire.

Mais ce n'est pas à moi de raconter les batailles qui eurent lieu jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle.

Je n'écris ni les *Memoires* de Condé ni ceux de Turenne.

Alors complètement rentré en grâce, le vainqueur de Rocroy, de Lens et de Norlinghen faisait oublier sa révolte par de nouvelles éclatantes victoires. En moins de trois semaines il conquit la Franche-Comté et vint offrir à son cousin ce nouveau fleuron qui ne devait plus quitter la couronne.

Il y avait alors au Louvre un seigneur très-brillant, très à la mode, que toutes les beautés du lieu se disputaient à l'envi.

Je parle de M. de Lauzun, de cet homme qui se conduisit avec la petite-fille de Henri IV comme le dernier des manants ne se serait pas conduit avec la dernière des femmes du peuple.

Mademoiselle, que j'avais vue jadis tant s'occuper de son mariage, Mademoiselle, qui voulait d'abord épouser l'empereur d'Allemagne, puis Condé, puis Louis XIV lui-même, après avoir refusé dans cet espoir la couronne d'Angleterre, Mademoiselle devint amoureuse de M. de Lauzun, simple cadet de Gascogne.

Quelle chute !

Il est vrai de dire que M. de Lauzun avait beau visage et grande mine. Ses yeux étaient pleins de feu, de hardiesse et d'esprit.

On venait de créer le premier régiment de dragons et d'en nommer M. de Lauzun colonel.

Aux parades du Louvre, aux revues de Versailles, il était magnifique sous l'uniforme. Mademoiselle ne se lassait pas de l'admirer de sa fenêtre.

Enfin, elle s'en coiffa si fort, la pauvre fille, qu'elle arriva bientôt à lui faire des avances.

D'abord, M. de Lauzun feignit de ne pas comprendre; il se retrancha dans les limites d'un respect profond. Plus Mademoiselle avançait, plus il faisait le modeste; mais sa modestie ressemblait à une balance qui s'abaisse d'un côté pour mieux s'élever de l'autre.

Il jouait un jeu sûr.

Femme qui s'engage ne recule plus et va jusqu'au bout.

Mademoiselle dit un jour au beau dragon :

— Je n'ose, en vérité, prononcer le nom de celui que j'aime en votre présence, mais je consens à vous l'écrire.

Et, le soir, au ballet du roi, elle lui glissa dans la main un petit papier, sur lequel se lisaient ces deux mots :

« C'estvous ! »

Alors, ce fut une autre affaire.

Lauzun change de manœuvre. Autant il s'est montré modeste et respectueux, autant il devient téméraire et passionné.

M. le colonel pénètre un matin dans la chambre de la fille de Gaston, sans avoir soin de la faire prévenir par ses femmes. Il la trouve devant un miroir, la gorge découverte, se précipite à ses genoux, lui déclame tous les lieux communs de la passion et remercie sa bonne étoile de lui avoir montré le plus doux spectacle, les charmes les plus divins !

Notez, je vous prie, que Mademoiselle avait quarante-deux ans et qu'elle était fort maigre.

Elle ajoute foi, malgré tout, aux discours de cet ambitieux, s'allume de plus en plus le cœur et s'occupe, dès lors, à chercher les moyens d'obtenir le consentement du roi à son mariage avec M. de Lauzun.

Pendant que cette intrigue se passait au Luxembourg dont Mademoiselle avait hérité à la mort de Gaston, le Louvre, grâce aux deux maîtresses de Louis XIV, alors pleinement avouées, recommençait à donner un scandale si grand que l'Église en prit l'alarme.

Du haut de la chaire évangélique, les prédicateurs se mirent à tonner de toutes leurs forces.

Le plus célèbre, à cette époque, était le père Bourdaloue, de la compagnie de Jésus.

Je l'entendis prêcher le carême à Versailles, et je fus surprise de la hardiesse avec laquelle il parlait à un roi dont la majesté imposait alors, non-seulement à la France, mais au monde entier.

Louis XIV et ses courtisans, écrasés par l'éloquence de l'orateur chrétien, baissaient le front comme des coupables.

On put entendre, un jour, dans un coin de la chapelle, les sanglots de la pauvre la Vallière.

Il me vint une idée originale.

Malheureusement pour moi, cette idée prouvait que je n'étais pas encore prête à me convertir, en dépit des

hautes vérités et des doctrines menaçante tombées des lèvres du père Bourdaloue.

Je voulus m'assurer, en un mot, si le cœur du célèbre jésuite était aussi ardent que son éloquence.

Feignant donc une maladie sérieuse, je l'envoie prier de me rendre visite.

Il arrive et me trouve parée de tout ce que la coquetterie peut offrir de plus séduisant.

L'entretien s'engage ; il me parle avec beaucoup de gravité, d'un air solennel et recueilli, sans que ma vue paraisse lui causer le moindre trouble.

Je me pique au jeu, l'amour-propre s'en mêle.

Vains efforts, peines superflues !

Bourdaloue poursuit ses pieuses exhortations et finit par se lever, en disant :

— Je le vois, mademoiselle, votre maladie est tout entière dans le cœur et dans l'esprit. Pour votre corps, il me paraît dans une santé parfaite ; je prie le grand médecin des âmes qu'il vous guérisse !

Et il s'en alla.

J'en étais pour tous mes frais. La bataille ne pouvait être mieux perdue.

On le voit, je conviens de mes torts sans aucun détour ; mais je ne veux pas néanmoins me faire plus coupable que je ne suis.

En attirant chez moi le père Bourdaloue, je désirais m'assurer par moi-même si réellement ses actes ne dé-

mentiraient pas ses paroles et s'il imiterait la conduite d'un personnage dont j'ai reculé de parler jusqu'à ce jour, parce que vraiment il m'avait donné du clergé l'idée la plus fausse.

Je rangeais tous les prêtres dans la même catégorie.

Toutefois, j'aime mieux garder le silence que de me faire accuser d'irrégion.

Mais, ayant aujourd'hui la preuve qu'il y a de bons et dignes ministres de l'Évangile, je n'ai aucune raison de me taire, et je vais démasquer M. d'Autun.

C'était un grand prélat sec, avec une mine confite et souriante, une parole douce, un air paterne, en un mot tout sucre et tout miel.

Il avait des manéges à lui, des souplesses merveilleuses.

Tour à tour on le vit passer du cardinal à la Fronde et de la Fronde au cardinal, portant toutes les couleurs, prenant tous les masques, mais avec une habileté si grande qu'on l'applaudissait en quelque sorte d'un manque de foi et qu'on l'eût volontiers remercié d'une trahison.

Fin, rusé, chatoyant, hypocrite, couvrait tout du manteau de l'Évangile et du voile de la piété la plus angélique en apparence, M. d'Autun passait généralement pour le plus saint homme du monde.

Ce fut chez madame de Longueville que j'eus l'appréciable avantage de faire sa connaissance.

Depuis, j'eus très-souvent l'honneur de le recevoir

chez moi, où il me soutira d'assez fortes sommes... pour les pauvres...

Il m'emprunta d'un seul coup quinze mille livres, sous prétexte d'arracher deux malheureuses filles à un gouffre de perdition et de payer leur dot au cloître.

Émerveillée de ses vertus, admirant sa sainteté, je n'aurais osé devant lui me livrer à la plaisanterie la plus innocente.

J'étudiais mes gestes, je veillais à chacune de mes paroles, craignant toujours d'effaroucher sa pudeur ou d'offusquer ses chastes oreilles.

Imaginez donc ma surprise, quand je vis, un jour, sa sainte paupière se lever sur moi avec plus de hardiesse, ses regards chercher mes regards, sa main se poser sur la mienne et la presser, bien doucement d'abord, puis avec un peu plus de force.

J'en étais toute saisie.

Remarquant l'impression défavorable que faisait sur moi le singulier changement de ses manières, il se mit, avec sa voix mielleuse et son air béat, à me prêcher les maximes les plus détestables et les plus perverses.

Je n'ai jamais vu morale aussi monstrueuse.

A l'entendre, le péché ne consistait que dans le scandale. Il y avait moyen, selon M. d'Autun, de sanctifier tout, même l'amour.

Et, là-dessus, redoublement d'audace.

Autant j'eusse été faible, en pareil cas, avec un homme

du monde qui m'eût déclaré sa passion hautement, sans ruse et sans détour, autant je me trouvai forte contre les tentatives de ce prêtre, qui essayait de me circonvenir et s'approchait de moi comme un reptile.

Je le repoussai en lui laissant voir tout mon mépris, tout mon dégoût.

Alors le reptile se dressa, l'hypocrite jeta le masque; mais je bravai sa colère, je me ris de ses menaces de vengeance et j'appelai mes gens pour le jeter dehors.

Voilà mon histoire avec M. d'Autun. Jamais le saint homme ne me renvoya mes quinze mille livres.

— Ah ! mon bon Jean-Baptiste, disais-je à Molière en lui racontant toutes mes aventures avec le clergé, y compris celles de Richelieu et de Mazarin, ne trouves-tu pas que ma douce et franche philosophie d'Epicure est infiniment préférable et laisse plus de repos au cœur que cette fausse religion toujours prête à changer le plaisir en vice et à mettre le ciel de moitié dans son hypocrisie ?

— Sans doute, me répondit Molière. Cependant le père Bourdaloue est une preuve que la religion marche quelquefois avec la conscience.

— Oui, mais où trouver un moyen sûr de distinguer le faux dévot du véritable ?

— Rien de plus facile, chère amie.

— Comment cela ?

— Je me charge de vous l'apprendre, en faisant une

pièce avec l'histoire de M. d'Autun... si vous le permettez toutefois ?

— Ah tu ne peux me causer une plus vive satisfaction ! m'écriai-je.

— En ce cas, ma belle protectrice, vous aurez la pièce avant six semaines.

Molière tint parole.

Au bout d'un mois, il m'apporta le *Tartufe*, qu'il consentit à lire dans mon salon, devant plus de cinquante personnes, que cette lecture jeta dans l'enthousiasme.

C'était touché de main de maître. Je reconnaissais mon hypocrite.

Dès ce jour, Molière fut à l'apogée de sa gloire. *l'École des Femmes*, le *Misanthrope*, *l'Avare* étaient déjà connus du public. Il allait de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre, ne s'inquiétant point des sourdes machinations de la jalousie, ni du verbiage de la critique.

Il était impossible d'entendre une conversation plus sensée, plus fine, plus remplie à la fois de bon goût, d'esprit, de tact et de profondeur que la sienne. Jamais homme ne mérita mieux l'estime de ses amis et l'admiration de tous.

Et cependant mon pauvre Jean-Baptiste n'était pas heureux !

Son esprit ne pouvait se tromper de route, mais il n'en fut pas de même de son cœur.

Depuis cinq ans, il avait eu la sottise d'épouser la fille

de la Béjart, une odieuse petite guenon, qui lui joua des tours pendables et qui vraiment n'était pas digne de lui dénouer les souliers.

Molière venait pleurer chez moi, je pleurais avec lui.

— Ah ! lui disais-je, que n'enterres-tu cette créature et que n'ai-je vingt ans de moins ! Je serais ta femme, moi !... je ne te tromperais pas !

Le chagrin de le voir malheureux m'emportait tout à fait en dehors de mes théories connues sur l'amour ; mais je ne prenais pas garde à cette inconséquence, et je lui parlais dans toute la sincérité de mon âme.

Trompé par la Béjart, Molière poussa, du reste, le courage jusqu'à l'héroïsme. Il excita les rires du public par la peinture de cette même infortune qui lui faisait chez moi répandre des larmes si amères. Je le soupçonne de s'être arrangé pour que le plus grand nombre des maris devinssent ce qu'il était lui-même, et vraiment le tour est de bonne guerre. Seul, il ne méritait pas cette destinée ridicule ; donc il fallait, en toute justice, que les autres la partageassent avec lui.

Après la première représentation de *Tartufe*, où l'éclat des bravos fit presque crouler les voûtes de la salle, il y eut une ligue entre les faux dévots de Paris.

Comme le nombre en est incalculable, je vis le moment où, à force de machinations et d'intrigues, on allait condamner la pièce.

Mais tout à coup, et de la manière la plus inattendue,

Louis XIV prit le parti de l'auteur ; il lui envoya l'ordre de venir représenter le *Tartufe* à Versailles.

Quel triomphe ! Molière y fut plus sensible qu'à tous ses autres succès.

Il eut, dès ce jour, une pension sur la cassette du roi.

Je pardonne bien des choses à Louis XIV en faveur de cette noble et royale conduite. La postérité, j'aime à le croire, sera de mon sentiment et dira que ceci n'est pas la moins belle des actions de son règne.

Les ennemis de l'illustre comédien pensèrent crever de rage, mais ses amis furent aux anges et, sans me compter, sans compter tout mon cercle, la foule en était grande.

En cette même année j'eus quelque accident fâcheux.

D'abord le poète Chapelles s'avisa de tomber amoureux de moi, ce qui me déplut fort, à cause de son ivrognerie, qu'une femme un peu délicate ne pouvait vraiment supporter.

Ses persécutions devinrent si vives que je fus obligée de lui interdire ma porte.

Au lieu de se corriger de son affreux défaut, Chapelles se fâcha. Il fit le serment solennel que, durant six semaines entières, il ne se coucherait pas sans être ivre et sans avoir fait contre moi des couplets, qui n'allaient ni à son cœur ni à son esprit.

J'en ai retenu un entre tous, peut-être parce que c'était le pire. Le voici ; mes lecteurs jugeront :

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Pluton fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage.

On suit plutôt les mauvais exemples que les bons. Tous mes amoureux rebutés, comme aussi les personnes qui, pour quelque autre motif, croyaient avoir à se plaindre de moi, se vengèrent à coups de rimes.

Voulant imposer silence à tous ces rimeurs, je me condamnai pour quelque temps à la retraite. La solitude et le silence me forcèrent à un retour sur moi-même. Je trouvai que ma vie était folle et coupable. A l'heure des chagrins et du désespoir, je n'avais auprès de moi aucune affection sincère. Le remords se glissa dans mon

âme et me rappela que j'avais un fils... un fils qui devait entrer alors dans sa vingtième année, et dont, hélas! je ne m'étais point occupée jusqu'à ce jour!

Je savais heureusement où trouver sa trace.

Il suffisait, pour cela, de m'informer de la demeure actuelle du marquis de Gersay.

Bientôt j'appris qu'il vivait retiré dans sa terre de Bretagne.

Je lui écrivis en toute hâte.

Sa réponse me causa la joie la plus vive.

« Notre fils, me dit-il, est un noble et beau garçon, plein d'intelligence et de cœur. Je l'ai reconnu et légitimé. Si vous voulez me promettre de ne jamais lui révéler le secret de sa naissance, je vous le conduirai au commencement de l'automne. Il manque un peu de monde, et comme votre cercle, dit-on, réunit toujours la plus brillante société de Paris, vous pourrez me venir en aide. A nous deux nous en ferons un homme accompli. »

J'arrosai de mes pleurs cette heureuse lettre.

Mon fils! je pourrai le voir!

« Un noble et beau garçon, plein d'intelligence et de cœur! » Mille fois je relus cette phrase et je la couvris de baisers : il me semblait que j'embrassais mon fils.

Le roi, contre tout espoir, céda aux instances réitérées de Mademoiselle.

Pour le presser davantage, elle avait déclaré qu'elle ne sortirait point du Luxembourg qu'on ne lui eût accordé sa demande. Ne voulant pas condamner sa cousine à une prison éternelle, Louis XIV donna son consentement au mariage avec M. de Lauzun.

La fille de Gaston vint le remercier à Saint-Cloud.

Il faisait beau voir Lauzun après son triomphe. Jamais homme ne fut plus bouffi d'orgueil ; il se croyait aussi haut que les tours de Notre-Dame, ne saluait plus personne, excepté le roi, et disait que, pour la célébration de son mariage, il voulait des pompes et des réjouissances capables d'émerveiller l'Europe entière.

En cela M. de Lauzun ne fut qu'un sot.

Le rêve était si brillant et, disons-le, si impossible, qu'il devait craindre le réveil. Ayant la parole du roi, les dispenses de l'archevêque en poche, le plus sûr était de se hâter et ne pas laisser à Louis XIV le temps de réfléchir.

Point. Notre homme persiste à éblouir l'univers ; il continue à vouloir donner à son hymen un éclat fabuleux.

Durant ces absurdes préparatifs, une idée germe dans le cerveau de madame de Montespan.

Tous les neuf mois environ, elle gratifiait Sa Majesté d'un nouveau fruit de son amour. C'était grave. Les enfants du plus glorieux monarque du monde ne pouvaient rester sans apanage et sans avenir.

Quelle dotation va-t-on donner au jeune duc du Maine, au petit comte de Toulouse et à tous les autres * ?

Passes encore qu'on ne s'occupe pas des enfants de la Vallière, mais des siens !

Ne vaudrait-il pas mieux que Mademoiselle ne se mariât point et distribuât, soit par testament, soit par dons entre-vifs, son immense fortune à messieurs les bâtards royaux ? N'est-ce pas une grande sottise que de laisser cette grande fortune à M. de Lauzun ?

Si le beau dragon veut absolument épouser quelque chose, eh ! bon Dieu ! qu'il épouse madame la duchesse de la Vallière. C'est encore un trop grand honneur pour lui.

La force et l'à-propos de cette logique frappèrent Louis XIV.

Il retira brusquement sa parole, à l'heure où M. le colonel général des dragons n'avait encore imaginé qu'une médiocre partie des fêtes somptueuses qu'il réservait à la cour.

Quand on vint lui annoncer le changement d'avis du monarque, il était en train de commander à M. de Benserade les paroles d'un ballet mythologique, où toutes les divinités de l'Olympe devaient paraître tour à tour et le féliciter de son bonheur.

Jugez du désenchantement !

* Elle eut huit enfants de Louis XIV.

(Note de l'éditeur.)

La fiancée ne peut croire à ce manque de foi. Mais son cousin le lui confirme et ne semble ému ni de ses pleurs ni de son désespoir.

M. de Lauzun s'emporte.

Il jette feu et flammes contre madame de Montespan, l'accuse de son désastre, crie tout haut ce que chacun dit tout bas et se fait, au bout du compte, envoyer bel et bien au château de Pignerol.

D'Artagnan, lieutenant aux gardes, eut mission de l'y conduire.

Personne ne plaignit cet ambitieux.

On n'eut pitié que de la pauvre Mademoiselle, victime de l'avidité d'une maîtresse royale, et dont une maudite étoile poursuivait impitoyablement tous les rêves de mariage.

Mais bientôt on ne parla plus ni de M. de Lauzun, ni de la fille de Gaston, ni de leur hymen avorté.

Une catastrophe terrible vint plonger la cour dans la consternation et le deuil.

La brillante Henriette d'Angleterre, épouse du duc d'Orléans, et belle-sœur du roi, se sentit altérée, un soir qu'elle était à prendre le frais avec d'autres dames au balcon principal du château de Saint-Cloud.

Elle dit à l'une des filles d'honneur présentes d'aller demander un verre d'eau de chicorée à son apothicaire.

Celui-ci arrive, au bout de quelques minutes, avec une timbale de vermeil, qu'il présente à Madame.

Mais à peine a-t-elle bu qu'elle est prise de coliques atroces et s'écrie :

— Je suis empoisonnée !

Grand trouble et grande rumeur. On s'empresse autour d'elle ; ses femmes la délaçant, on la couche sur le premier lit qui se rencontre.

Toute la cour arrive et se regarde avec épouvante.

Madame devenait livide, ses membres s'agitaient dans un tremblement convulsif. Le mal, à chaque seconde, allait empirant, et toujours elle criait :

— Du poison ! j'ai bu du poison !

Louis XIV entend ces cris ; il se hâte d'accourir et fait appeler tous ses médecins, qui examinent la malade, lui tâtent le pouls, deviennent pâles eux-mêmes et ne savent que répondre.

— Mais enfin , qu'a-t-elle ? s'écria le roi ; parlez !... Il est affreux de laisser mourir une femme ainsi sans lui donner le moindre secours !

Les médecins se consultaient du regard.

Ils paraissaient de plus en plus atterrés et ne disaient mot.

Cependant Madame faisait des efforts inouïs pour vomir ; elle criait qu'on lui donnât de l'émétique.

Alors seulement M. Valot , premier médecin , prit la parole et déclara que l'émétique serait dangereux. La princesse était atteinte , selon lui , de la colique appelée *Miserere* ou *Choléra-morbus*.

Bref, ils ne dictèrent aucune ordonnance.

Vers trois heures après minuit, Madame expira.

Le médecin de l'âme remplit son devoir plus dignement que les médecins du corps. Appelé auprès du lit de la mourante, M. l'abbé Bossuet lui adoucit, par ses pieuses consolations, le passage de cette vie à l'éternité.

Ce fut lui qui prononça, le surlendemain, l'oraison funèbre.

« Madame se meurt ! Madame est morte ! »

Il me semble l'entendre encore jeter du haut de la chaire chrétienne ces paroles terribles.

Louis XIV et tous ses courtisans frissonnaient, agenouillés devant le catafalque.

Ici, je n'ose en vérité tout dire, et pourtant c'est en quelque sorte un devoir.

Monsieur était au plus mal avec sa femme. Il témoignait au chevalier de Lorraine une affection tellement scandaleuse que le roi crut devoir mettre un terme à des désordres aussi publics que honteux.

Frappé d'une sentence d'exil, le favori accusa la duchesse d'Orléans de sa disgrâce et se livra contre elle aux menaces de vengeance les plus horribles.

Madame Henriette ne fit qu'en rire.

Pauvre femme ! elle eût dû peut-être se défier davantage et se tenir sur ses gardes !

La veille de sa mort, on vit un homme, couvert d'un long manteau et portant un feutre rabattu sur les yeux,

rôder dans le parc de Saint-Cloud et s'entretenir avec la valetaille des offices.

Beaucoup de personnes affirmèrent avoir reconnu le chevalier de Lorraine.

Tout cela, j'en conviens, ne constitue pas une preuve suffisante.

Mais le chevalier était grand ami de M. de Luxembourg, M. de Luxembourg fut compromis dans le procès de la Brinvilliers et de la Voisin, ces deux infâme empoisonneuses auxquelles l'Italien Exili avait vendu ses recettes.

Ne voit-on pas là-dessous un crime presque évident, une trame infernale?

Je n'accuse pas, je raconte. On jugera.

Il était rare que je quittasse l'appartement de madame de Montansier. Je ne me promenais dans le parc qu'aux heures où d'ordinaire on n'y rencontrait personne, et cependant, un soir, au détour d'une avenue, je me trouvais face à face avec une ennemie mortelle, la comtesse de Fiesque.

Elle donnait le bras à madame de Montespan.

La favorite courtisait avec assiduité toutes les femmes de Mademoiselle, afin de mieux la prendre au réseau de ses intrigues et de l'amener à sacrifier une bonne partie de sa fortune pour obtenir la liberté de Lauzun.

Madame de Fiesque, en m'apercevant, devint blême de rage.

Je la vis se pencher à l'oreille de sa compagne de prome-

nade et lui glisser rapidement quelques mots à voix basse.

Aussitôt madame de Montespan se tourna vers moi, me toisa d'un regard dédaigneux et dit :

— La Ninon!... Qui donc ose amener cette femme à Saint-Cloud?

Il m'est impossible de rendre le ton d'impertinence orgueilleuse et de mépris outrageant avec lequel ces paroles furent prononcées.

Moi qui ne manque pas habituellement d'esprit d'à-propos, et qui ai la réplique assez vive, je fus tellement saisie de l'imprévu d'une pareille offense que je ne trouvai pas un mot à répondre.

Elles disparurent avant que je fusse remise de ma stupeur.

« Cette femme! » elle n'a pas craint de dire : « Cette femme! »

Je sentais mon cœur bondir d'indignation; des larmes de colère inondaient mon visage.

— « Cette femme! » Mais qu'est-elle donc elle-même, la misérable? Suis-je descendue jamais aussi bas qu'elle dans l'opprobre? Ai-je trahi l'amitié? Me suis-je glissée dans un lit royal par la ruse et l'artifice? Ai-je pris le manteau du mariage pour couvrir mes désordres?... Oh! je me vengerai! je me vengerai d'une façon cruelle!

Un éclair venait de me traverser l'esprit.

Je savais où trouver Montespan.

Le soir même, sans prévenir madame de Montansier

de l'affront que j'avais reçu, je donnai un prétexte pour retourner à Paris, et j'envoyai prier le Gascon de se rendre chez moi.

Il arriva, le lendemain, de très-bonne heure.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je, sans autre préambule, que vous êtes un homme déshonoré?

— Moi! balbutia-t-il, et pourquoi donc?

— Trêve de subterfuge! N'essayez pas de mettre en avant un prétexte d'ignorance : votre femme est la maîtresse du roi.

— Ah! cadédis! si je m'en doutais!

— Pas un mot de plus, vous en êtes sûr.

Il se mit à jurer, à tempêter, à me faire mille serments plus grotesques les uns que les autres; mais je supplie mes lecteurs de vouloir bien me permettre de les passer sous silence.

Je ne tiens pas à reproduire son affreux patois.

— Écoutez, monsieur, lui dis-je, vous prendriez à témoin le Christ et l'Évangile que vous ne réussiriez à convaincre personne, ni moi, ni d'autres.

Il parut accablé de honte.

Je parlais de manière à couper court à toute réplique.

Recourant alors à la persuasion et à l'éloquence, je le sermonne, je le stimule et j'emploie pour arriver à mon but les raisonnements les plus adroits.

— Si vous avez eu la faiblesse, lui dis-je, d'être complice de cette infamie, du moins est-il important

pour votre honneur de donner le change au public.

— Oui, murmura-t-il, mais de quelle manière et comment m'y prendre?

— Belle difficulté! rien n'est plus simple.

— Parlez vite!

— Il suffira, pour vous mettre dorénavant à l'abri du soupçon, de faire une esclandre à votre femme devant toute la cour.

— Eh! eh! dit-il, j'en ai le droit!

— Mais un esclandre dans toutes les règles, un esclandre magnifique, au bout duquel chacun puisse vous croire désespéré de ce qui se passe.

— Oui, oui!... par la corbleu, vous n'avez pas tort!

Il accepte mon idée avec enthousiasme, entre complètement dans mes vues et prend à l'heure même un fiacre pour courir à Saint-Cloud.

Je le suis de très-près, afin d'aller savourer ma vengeance.

Depuis une demi-heure à peine j'étais rentrée chez la duchesse, lorsque j'entends par tout le château un bruit extraordinaire. Les domestiques vont et viennent; des groupes de courtisans se forment dans les galeries. On se parle à voix basse, des rires étouffés se font entendre.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demandent les nouveaux venus.

— Eh! quoi! l'ignorez-vous? Montespan vient de souffleter sa femme, en présence de la reine et des filles d'honneur.

— Allons donc !

— C'est positif... Un vrai soufflet de manœuvre ! Elle en a vu tous les anges du paradis.

— Mais le roi... que dit le roi de l'aventure ?

— Il n'a pas osé faire arrêter cet impertinent époux.

— Voyez ce que c'est que la mauvaise conscience ?

— Oui, pourtant ! Ce diable de marquis s'en est donné à cœur-joie. Après le soufflet sont venues les injures et une kyrielle d'épithètes, dont vous devinez la nature.

— Ah ! ah ! l'excellente anecdote !

— Enfin Montespan s'en est allé, en disant que, dès ce jour, il citait Louis XIV au jugement de Dieu, pour lui avoir volé sa femme.

J'écoutais tous ces dialogues et le cœur me battait de satisfaction.

— A merveille ! murmurai-je en me frottant les mains : prenez déjà cela, madame la marquise... en attendant le reste !

Toutefois, je n'osai pas dire à la duchesse la part que j'avais prise à ce scandale. Je revins à Paris où j'allai réjouir de cette bonne histoire la veuve Scarron.

Françoise faisait ménage commun avec madame Arnoul.

Celle-ci, comme je l'ai déjà laissé pressentir, ne dirigeait pas précisément dans les sentiers de la vertu l'ancienne maîtresse de Villarceaux.

Après l'avoir excitée à de grandes dépenses de luxe et

de toilette, elle lui démontra victorieusement que sa modeste pension de deux mille livres ne pouvait subvenir aux frais d'entretien du logis, de sorte que Phœbus d'Albert, comte de Miossens, un de mes anciens caprices, et le petit Villars furent obligés de payer les dettes.

Le ménage et l'amour allaient donc pour le mieux.

Mais tout à coup Phœbus et Villars se virent obligés de partir et d'accompagner Louis XIV dans la nouvelle guerre qu'il déclarait à la Hollande.

Ils se signalèrent l'un et l'autre à ce fameux passage du Rhin, dont nos poètes firent si grand bruit que le passage des Alpes et le passage du Rubicon doivent à tout jamais en être éclipsés dans l'histoire.

Par malheur, madame Arnoul se montrait peu sensible à ce genre de conquêtes.

Elle chercha pour Françoise et pour elle des affections moins belligérantes.

C'était, entre nous, une personne d'une grande laideur que la nouvelle amie de madame Scarron, ce qui ne l'empêchait pas d'être coquette à l'excès.

Mais il est aussi difficile à une femme de savoir qu'elle est laide que d'ignorer qu'elle est jolie.

Du matin au soir elle répétait à Françoise :

— Ma chère, nous sommes deux sottes ou nous devons réussir à faire une fortune éclatante !

Puis, comme elle joignait à ses nombreux talents pour l'intrigue un brin de chiromancie, elle passait des jour-

nées entières à étudier les lignes de la main de sa compagne ; elle y découvrait des choses miraculeuses ; ou bien encore elle lui tirait les cartes, amenait des réusites on ne peut plus encourageantes, et lui prouvait par un as de cœur ou une dame de trèfle qu'elle serait reine un jour.

Françoise prenait au sérieux toutes les prophéties de madame Arnoul.

Elle l'appelait sa *sibylle*.

Moi, je haussais les épaules et je regardais cela comme de franches sottises.

Je disais à la veuve du poète :

— Eh ! eh ! tu as trente-sept ans, ma bonne Françoise?... Il faut te hâter, autrement tu n'épouseras qu'un vieux roi.

— Bah ! me répondit-elle, vieux comme Priam ou David, que m'importe ! pourvu que ce soit un roi !

Véritablement ces deux femmes me semblèrent un peu extravagantes, et je restai quelque temps sans les voir.

J'allai rendre visite à Molière, dont j'avais appris que la santé s'altérait.

Son visage me parut effectivement décomposé ; sa maigreur était extrême. Pauvre ami ! la conduite de cette indigne Béjart lui donnait chaque jour plus d'affliction. Là seulement il fallait chercher la cause de son mal.

Pour échapper à la violence de ses chagrins, il se livrait à un travail assidu.

C'était le moyen de ne jamais se guérir.

Je le suppliai avec larmes de se ménager davantage.

— Que voulez-vous, ma bonne Ninon ? me répondit-il avec un triste sourire ; entre deux maux il faut choisir le moindre. C'est un conseil que nous donne la sagesse des siècles, et je la mets en pratique. Souffrir de l'âme, souffrir du corps, j'aime encore mieux cette dernière souffrance !

Je quittai Molière très-inquiète.

Au milieu de ces divers événements, je reçus de Bretagne une seconde missive. Le marquis de Gersay faisait tous ses préparatifs de départ. Sous quinze jours, sans remise, il devait être à Paris et me présenter le chevalier de Villiers.

C'était le nom qu'il avait donné à notre fils.

L'automne s'annonçait bien ; la saison tout entière promettait d'être charmante.

Je m'arrangeai pour avoir à Piepus une société nombreuse et choisie, et j'arrêtai un maître d'hôtel qui sortait de chez Colbert, afin d'attirer par l'appât d'un bon dîner ceux que l'amitié seule ne déciderait point à franchir cet interminable faubourg Saint-Antoine.

De ma vie je n'avais été si heureuse.

Il y eut défense expresse de me faire la cour.

Si, jusque-là, je m'étais montrée décente dans mon extérieur, je voulais être, cette fois, d'une sagesse absolue et chasser de ma maison l'apparence même du scandale.

Ne s'agissait-il pas de former mon fils, de lui faire connaître le monde, d'éveiller en lui les généreux instincts, de le façonner aux mœurs aimables, au bon goût, aux belles manières ?

« Un noble et beau garçon plein d'intelligence et de cœur ! »

Ces mots, que j'avais couverts de larmes et de baisers, je les embrassais encore pour tromper mon impatience. Je comptais les jours, ils me semblaient des siècles. Quelquefois il me prenait envie de courir la poste au-devant de Gersay.

Mais il m'avait recommandé de nouveau d'être prudente ; il ne voulait pas que mon amour maternel se trahît.

La condition me paraissait bien dure.

Je maudissais mon triste passé, qui autorisait en quelque sorte le marquis à manifester une semblable exigence.

Du reste, il était entré là-dessus dans quelques détails honnêtes.

Sa seconde lettre m'expliquait qu'ayant élevé le chevalier d'une façon digne et presque solennelle, il ne voulait pas anéantir d'un seul coup le fruit de ses leçons, en laissant voir que lui, Gersay, n'avait pas été, dans sa jeunesse, exempt des erreurs contre lesquelles il s'efforçait de prémunir son élève.

Il y avait beaucoup à redire à ce raisonnement, mais on ne me laissait pas le droit de discussion.

Le marquis était homme à me séparer pour toujours de mon fils, dès que je me révolterais contre l'arrangement convenu.

Enfin ils arrivèrent, et ce fut le plus beau de mes jours.

Charles, ainsi se nommait le jeune chevalier, manquait un peu d'assurance; mais son air timide et son embarras, au milieu d'une société nouvelle pour lui, n'étaient pas dénués d'une certaine grâce qui le rendait intéressant et lui gagnait toutes les sympathies.

Il avait un beau front, de magnifiques cheveux noirs, des yeux d'une expression à la fois douce et fière, une main fine et nerveuse, une taille élégante.

Rien, en un mot, n'était plus facile que d'en faire un cavalier de premier ordre.

Toutes les mères devinent ici combien fut pénible la lutte que j'eus à soutenir avec moi-même pour m'astreindre à une réception cérémonieuse, quand j'aurais voulu lui ouvrir mes bras et le presser avec transport sur mon cœur.

Le marquis se montrait impitoyable.

M'observant sans cesse, il arrêtait d'un regard mes élans affectueux. Cela devenait un véritable supplice.

Décidément je trouvais Gersay ridicule avec ses idées de puritain et ses prétentions à se croire infallible, quand il décidait une chose ou prenait une mesure.

Certaine de ne pas le faire changer d'avis, je recourus à la dissimulation et à la ruse, pour rompre enfin cette

barrière de glace qu'il élevait entre mon fils et moi. J'eus l'air d'entrer pleinement dans ses vues, d'accepter ses principes austères ; je donnai même des éloges à la haute sagesse dont il faisait preuve.

En un mot, je le rassurai contre toute indiscretion de ma part.

Petit à petit, il me laissa plus libre, et j'achevai de manœuvrer si habilement qu'il se départit tout à fait de sa surveillance.

Bientôt même il laissa le chevalier venir seul à Picpus.

Je causais avec mon fils des heures entières. La joie la plus délicieuse m'inondait l'âme.

Il était charmant, plein d'esprit et de verve. Déjà sa timidité de provincial avait disparu. Je lui apprenais la ville et la cour. Nous étions les plus grands amis du monde et, lorsque je lui donnais un conseil pour sa toilette ou pour sa tenue, il le suivait avec un empressement qui témoignait du plus vif désir de me plaire et de profiter de mes leçons.

Hélas ! hélas ! je m'abandonnais sans crainte et sans trouble à cette affection si pure !

Avec lui je me laissais aller à ces douces familiarités que la différence de l'âge semblait permettre entre nous. Dans nos longues conversations, je plaçais ma main dans la sienne, et quelquefois il se mettait à mes genoux pour causer plus à l'aise.

Je remerciais le ciel de mon bonheur.

Charles m'accompagnait partout, au Cours, à la Place-Royale, à l'église, au théâtre.

Nous visitions Paris ensemble d'un bout à l'autre.

Il avait pour moi toutes sortes de prévenances, lisait dans ma pensée, courait au-devant de mes désirs, étudiait mes habitudes, afin de me rendre ces mille petits offices délicats qu'on rend à notre sexe.

Et je ne devinais rien, j'étais aveugle. Chez moi la mère absorbait la femme.

Dix ans se sont écoulés depuis lors.

Au moment de retracer ce fatal souvenir, ma plume s'arrête, ma main tremble, des larmes brûlantes soulèvent ma paupière.

Charles ! mon fils ! malheureux enfant ! Ah ! si c'est une punition que le ciel a voulu m'infliger pour mes fautes, cette punition est injuste et cruelle :

Seigneur, pardonnez-moi si je blasphème !

Mais lui, mon fils, le trouviez-vous donc coupable ? était-ce lui que votre main devait frapper ?

Nous étions assis, un soir, Charles et moi, sous un berceau de mon jardin.

Tout à coup je lui dis en riant :

— Ah çà ! mais, chevalier, depuis tantôt six semaines que vous êtes à Paris, comment se fait-il que vous n'ayez point encore d'histoire de cœur ?

Il tressaillit vivement et me regarda.

— Ma question vous étonne ? Je vous trouve magnifique en vérité ! Nos dames ont donc à vos yeux bien peu de séductions, que vous ne soupirez pour aucune, bel insensible ?

— Oh ! me répondit-il, vous vous trompez. J'ai une passion dans l'âme, une passion profonde.

— Jésus ! que me dites-vous ? cela n'est pas vraisemblable.

— Pardonnez-moi, j'aime de toutes les forces de mon cœur.

— Recevez mes compliments ; vous savez à merveille cacher vos impressions, et je ne reviens pas de ma surprise. Mais, où prenez-vous, s'il vous plaît, le temps de voir votre Armide et de la courtiser, mon cher Renaud ?

Son front se couvrit de rougeur.

— Enfin, répondez ! Vous êtes ici presque tout le jour ; quand je sors, vous m'accompagnez ; on ne vous trouve assidu que près de moi. Je n'y comprends plus rien, c'est un mystère.

— Hélas ! murmura-t-il, je ne lui ai pas encore avoué mon amour !

— Pourquoi donc ? vous avez tort.

— C'est vrai, je me le suis dit souvent.

— Faute de parler... Vous connaissez le proverbe ?

— Oui, mais je n'ose pas commencer, me répondit-il avec un soupir.

— Allons, allons, candide amoureux, éperonnez votre

hardiesse ! En restant ainsi dans les limites d'une scrupuleuse discrétion, vous avouerez qu'il est difficile qu'on vous paye de retour. Ça, du moins, est-elle jolie ?

— Comme Vénus et ses Grâces.

— Oh ! oh ! quel prodige ! Alors je gagerais qu'elle manque d'esprit.

Il s'empara de mes mains et s'écria :

— Non ! c'est la femme qui en a le plus de la terre.

— Laissez donc !

— Je vous l'affirme ; auprès d'elle toutes les autres pâlissent.

— Ah ! permettez, monsieur le chevalier, lui dis-je au milieu d'un grand éclat de rire, ceci est presque une impertinence... car enfin j'ai quelque prétention ! Beaucoup de gens, qui s'y connaissent, assurent que je ne suis point une sotte.

Charles s'agenouilla devant moi, leva ses grands yeux, dont l'expression me fit tressaillir, et murmura d'une voix émue :

— Mais si cette femme vous ressemblait ?

— Bon ! quelle apparence !

— Enfin, je le suppose.

— Oui, vous tâchez de réparer vos torts... c'est adroit !... Par malheur cela ne peut pas prendre, chevalier.

Je cherchais à me donner de l'assurance et à parler avec calme.

Une commotion violente venait de soulever ma poitrine ; une lueur rapide avait passé devant mes yeux. Charles me tenait toujours les mains, son regard m'épouvantait.

Il ajouta :

— Si cette femme... c'était vous ?

— Moi ! criai-je, me levant frissonnante.

— Oui ! Ninon, ma belle Ninon ! c'est vous que j'aime... que j'aime avec délire...

— Grand Dieu !

— Vous à qui je veux consacrer ma vie tout entière... Oh ! ne vous éloignez pas ! laissez-moi votre main, que je la couvre de baisers... Ninon, d'où vient ce trouble ? N'aviez-vous donc pas deviné mon cœur ?

— Ah ! malheureux ! malheureux ! que venez-vous de me dire !

Et je m'enfuis éperdue, saisie d'effroi, folle de douleur.

Le chevalier me suivit.

Il vint frapper à la porte de ma chambre où il m'entendait sangloter avec amertume.

— Ninon, disait-il, ouvrez ! je vous en conjure?... Pourquoi ces pleurs, pourquoi ce désespoir?... Il me faut une explication... J'ai le droit de vous la demander, je la veux... Ninon, si vous ne m'ouvrez pas, je me tue !

Je m'élançai pour tirer le verrou que j'avais poussé en entrant.

Charles pénétra dans la chambre et se jeta de nouveau à mes pieds.

— Monsieur, dis-je en prenant une résolution extrême, vous venez de m'outrager, de m'outrager d'une façon cruelle.

— Ah ! pouvez-vous croire...

— Silence ! ne cherchez pas à aggraver l'outrage, et relevez-vous... je vous l'ordonne !

Il se releva.

Deux larmes coulaient lentement le long de ses joues.

Mon cœur saignait, mais je priai Dieu tout bas de me donner du courage.

— Voilà donc, ajoutai-je, le prix que je devais recueillir de mon amitié pour vous?... C'est indigne, monsieur !... Je vous avais jugé de la façon la plus avantageuse, et vous m'en faites singulièrement repentir.

— Mademoiselle...

— C'est une leçon qui me donnera désormais plus de défiance. Me prendre pour jouet ! me rendre victime d'une raillerie indécente, d'une gageure peut-être?... Oui, c'est une gageure que vous avez faite !

Il devint d'une pâleur extrême.

La surprise la plus douloureuse se peignit sur tous ses traits, et il s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber à la renverse.

— Si vous croyez cela, murmura-t-il, je n'ai plus qu'à mourir.

— Eh ! monsieur, il s'agit bien de mort ! Laissez, je vous prie, toutes ces grandes phrases. Vous demandiez une explication tout à l'heure : ayons-la, franche et loyale.

— Oui, murmura-t-il, franche et loyale, je vous le jure.

— L'hypocrisie, repris-je, le mensonge sont indignes de vous et de moi. Allez-vous me soutenir qu'à vingt-deux ans vous soyez amoureux d'une femme de soixante, qui a des rides, et dont vous pourriez être le petit-fils ? Oh ! pas un mot ! ne prononcez pas un mot si vous tenez à me revoir ! Vous m'avez manqué de respect, monsieur... Taisez-vous, je ne veux pas d'excuses ! Tout ce que je puis vous promettre, c'est de faire en sorte d'oublier la scène scandaleuse de tantôt... Allez, retirez-vous, et tâchez de mériter mon pardon !

J'avais usé toutes mes forces pour lui tenir ce langage, mais il ne m'écoutait plus, se promenait de long en large dans la chambre, dans une agitation terrible.

Puis soudain, revenant à moi et se frappant le front avec désespoir.

— Malheur ! malheur ! s'écria-t-il. Osez-vous bien m'accuser d'une indignité semblable ? Ah ! Ninon, c'est vous qui me faites un outrage ! c'est vous qui êtes injuste et cruelle... Oh ! je veux parler ! je veux me défendre !... Vous n'avez pas le droit de me dire que je suis un lâche, un homme sans foi, sans délicatesse, un misérable, qui

s'est joué de vous... Et pourtant, n'est-ce pas ce que vous venez de faire?

Les sanglots soulevaient sa poitrine; il fondit en pleurs.

J'avais la tête perdue; je ne savais quel moyen prendre pour couper court à cet entretien dangereux et guérir ce pauvre enfant, dont toutes les larmes me retombaient sur le cœur.

— Charles, mon ami, j'ai eu tort, peut-être... Mais avouez que votre folie est inconcevable.

Il souleva vers moi ses mains tremblantes.

Je le voyais avec effroi se rapprocher, quand j'étais à bout d'énergie.

— Oh! Ninon! Ninon! s'écria-t-il, je vous jure en face du ciel que je ne vous ai pas trompée! Ma passion est sérieuse; je vous aime avec toute la tendresse, avec tous les transports de mon âme.

— Seigneur! Seigneur! vous l'entendez... il recommence!

— Ne pleure pas, me dit-il, oh! je t'en conjure, sèche tes larmes! Laisse-moi là m'agenouiller devant toi... comme devant un ange... Oui, je t'aime! oui, tu es belle! oui, cet amour, si tu ne le partage pas, me coûtera la vie...

— Mon Dieu! venez à mon secours!

— Soixante ans, dis-tu?... eh! que m'importe à moi, si jamais femme n'a conservé plus de séductions, plus

d'attraits irrésistibles... Des rides ! tu n'en as pas ; mensonge !

— Charles, mon ami... tu m'épouvantes !...

— Oh ! rends-moi ta main, ta main chérie ? ne détourne pas les yeux... Ma belle Ninon, j'ai besoin de ton sourire !

— Pitié ! Charles... au nom du ciel, pitié !

— Dis-moi que tu m'aimes, dis-le-moi, je t'en supplie.

— Va-t'en !

— Non !... ton cœur s'émeut... je sens ta main qui frissonne dans la mienne... Je le disais, il est impossible que nos âmes n'arrivent pas à s'unir.

— Grâce ! mon ami, grâce !

— Viens ! je te jure un éternel amour.

— Mais, insensé, tu ne veux donc rien comprendre, tu ne vois pas ma terreur ! m'écriai-je en le repoussant et en joignant les mains avec désespoir.

— Je t'aime, s'écria-t-il, je t'aime !

— Entre nous il y a un abîme...

— Je veux le franchir !

— Va-t'en, te dis-je ; ne reparais plus en ma présence... O mon Dieu ! rendez-lui la raison ! donnez-moi le courage du sacrifice !

J'éclatais en sanglots.

— Des larmes, toujours des larmes !... Ninon, c'est moi qui te demande pitié à mon tour... Ne vois-tu pas que je meurs ?

— Ah ! ce secret, il faudra donc le lui dire ?

— Un secret ?

— Oui, que ton père m'avait fait jurer de ne jamais t'apprendre.

— De ne jamais m'apprendre !

— Le marquis va nous séparer, je ne te verrai plus.

— Alors, tais-toi, ne me dis rien... Je ne veux rien savoir !

— Renonce donc à cette passion funeste...

— Jamais !

— Charles, je t'en conjure, par tout ce qu'il y a de plus saint...

— Non, c'est impossible...

— Mon Charles bien-aimé, ne me fais pas mourir de douleur !

— Elle m'aime!... ô merci, merci, mon Dieu !

— Arrête!... je ne t'aime pas d'amour... Charles ! malheureux enfant!... Ce serait un crime, entends-tu, ce serait un crime !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je suis ta mère !

Il se leva, pâle et frémissant, l'œil hagard. On eût dit que la foudre venait d'éclater sur sa tête.

Le voyant chanceler, je courus pour le soutenir.

Mais il me repoussa d'un air sinistre ; puis, tournant vers le ciel ses poings crispés, il s'écria d'une voix où la

douleur et le désespoir se mêlaient à une rage sombre :

— Oui... je comprends tout... c'est affreux!... pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt?... L'enfer s'acharne après mon bonheur... Fatalité!

— Charles... mon enfant, reviens à toi...

— Elle est ma mère !

— Oh ! sois mon fils, rien que mon fils... oublions un instant de délire...

— Non ! non ! Maudit sois le ciel, maudit soit Dieu !
Se précipitant aussitôt hors de la chambre, il disparut.
Je tombai sur un siège, accablée par les émotions de cette effroyable scène. Mon cerveau se brisait, je me sentais à deux doigts de la folie.

Tout à coup j'entends des clameurs dans la maison.

Les domestiques parcourent les corridors, traversent les antichambres ; ma porte s'ouvre et le jardinier paraît, suffoqué, haletant, dans un désordre inexprimable.

— Miséricorde ! qu'as-tu donc, Jérôme ? lui demandai-je avec effroi.

— Ah ! mademoiselle... un grand malheur!... Là-bas, au fond du jardin... M. le chevalier...

Je poussai un cri perçant, et j'entraînai cet homme avec moi.

Nous descendîmes le perron.

— Par ici, mademoiselle, sous l'avenue de tilleuls...

— Mais qu'est-ce donc?... Parle!... m'écriai-je essayant de me tromper encore ; dis-moi ce que tu as vu,

mon bon Jérôme... Ou plutôt non, tais-toi!... je crains de deviner... C'est horrible! Viens, nous le sauverons, nous le sauverons!

— Ah! mademoiselle, il est perdu!

— Non! non!... car moi aussi je maudirais Dieu!

Nous arrivâmes dans un petit bois de châtaigniers.

Le premier objet qui frappa mes regards fut mon fils, mon malheureux fils, étendu sanglant sur l'herbe.

Il s'était passé son épée au travers du corps.

O spectacle affreux! je me demande comment je ne suis pas morte de saisissement et de douleur.

Agenouillée près de Charles, je déchirai mon voile pour étancher les flots de sang qui coulaient de sa blessure, mais vains efforts, soins inutiles! Une pâleur livide envahissait déjà son visage.

Soulevant vers moi sa paupière mourante, il murmura d'une voix éteinte :

— Ma mère... pardon!... j'avais peur de vous aimer encore... et, vous le comprenez, je ne pouvais plus vivre!

Il expira.

Desséchés par une fièvre ardente, mes yeux ne versaient pas une larme.

Ne croyant point encore à toute l'étendue de mon infortune, je posai la main sur la poitrine de Charles; mais son cœur avait cessé de battre.

A côté de lui se trouvait son épée sanglante.

Je la ramassai précipitamment, et j'allais la diriger

contre mon sein, lorsque tous mes domestiques, accourus sur le lieu de la catastrophe, me l'arrachèrent et me sauvèrent du suicide.

Pendant huit jours on désespéra de ma vie.

J'étais agitée par les transports du plus effrayant délire, et, quand je revins à la raison, ce ne fut que pour essayer de nouveau d'attenter à mes jours.

L'existence me semblait odieuse avec une pareille douleur.

J'accablais Gersay de malédictions.

On l'empêcha de se présenter à mes regards. N'était-il pas la cause de ce drame effroyable? Devait-il défendre à une mère de se nommer devant son enfant?

Tout Paris connut mon malheur.

Chacun essaya de me consoler, comme s'il y avait à cela des consolations possibles.

Des prêtres vinrent me parler de résignation.

Ils m'exhortèrent à accepter ce chagrin pour expier mes fautes. Je répondis que Dieu ne devait pas châtier l'innocent et laisser le coupable impuni.

Madame Scarron me visita tous les jours.

Elle passait régulièrement trois ou quatre heures à mon chevet. Son amitié fit plus que les sermons que je venais d'entendre; elle me nourrissait en quelque sorte de ma douleur. A force de me parler de mon fils et d'exciter mes tristes souvenirs, elle réussit à ramener les larmes, dont la source était tarie.

Françoise pleurait avec moi, ce fut ainsi qu'elle me sauva.

Je la suppliai de ne plus me quitter ; elle me dit que malgré tout son désir la chose était impossible, et m'exhorta de la manière la plus affectueuse à être raisonnable, à me contenter du temps qu'elle m'accordait, ajoutant qu'elle avait de nombreux devoirs à remplir.

En toute autre circonstance j'aurais pu demander l'explication de ce mystère, mais l'idée ne m'en vint même pas.

A quelques jours de là, je reçus le plan d'un mausolée, que, de son propre mouvement, et en mon nom, Françoise avait commandé pour la mémoire de Charles.

Je fis à l'instant même appeler l'architecte et je voulus me lever afin de lui donner mes ordres.

Mon fils était enterré dans une des chapelles latérales de l'église de Picpus.

Là fut dressé le monument, tout en marbre noir, et entouré de cierges qui brûlaient nuit et jour.

Un mois durant, j'allai prier sur la tombe de mon pauvre Charles.

Puis madame Scarron me ramena rue des Tournelles, disant, après avoir jusqu'à ce jour partagé ma douleur, que cette douleur ne pouvait durer sans cesse et que je me devais à mes amis et au monde.

Enfin, elle que je n'avais jamais connue dévote se mit à me parler de la religion, dont je repoussais les secours ; elle me fit connaître un jeune prêtre de Saint-Sulpice,

M. de Lamothe-Fénelon, qui, par sa touchante éloquence, acheva de fermer ma blessure.

— Les passions, me disait-il, ont chez les natures d'élite une action terrible, dont la vivacité peut éteindre le libre arbitre et rendre, par cela même, leurs excès pardonnable aux yeux du Seigneur. Croyez que le désespoir de votre fils aura trouvé grâce devant la divine miséricorde. Ou, s'il achève en purgatoire l'expiation de sa faute, avant d'être admis au nombre des élus, abrégez pour lui le temps de la souffrance; faites prier pour son repos éternel et tâchez de le rejoindre plus tard dans un lieu où l'amour terrestre s'épure au contact de l'amour divin!

Je donnai vingt mille livres à M. de Fénelon, le priant de fonder à Piepus et à Saint-Sulpice des messes anniversaires pour le repos éternel de l'âme de mon fils.

Il est à présumer que je me serais franchement convertie à partir de cette époque, si les circonstances n'étaient venues changer le cours de mes idées et me rejeter forcément dans une foule d'intrigues.

Je vis entrer un matin dans ma cour deux exempts des gardes, qui amenaient avec eux une voiture de place. Ils montrèrent à mes domestiques effrayés une lettre de cachet.

On les laissa pénétrer dans ma chambre.

— Qu'est-ce, messieurs, et que signifie cette violation de domicile? m'écriai-je, irritée de leurs brusques allures et de leur mine insolente.

— Trêve de questions, belle dame ! répondirent-ils. Nous avons un ordre du roi : veuillez nous suivre, et sans retard !

— Vous suivre... où cela, je vous prie ?

— Au couvent.

— Vous rêvez, messieurs !

— Nous ne le pensons pas.

— Je vous assure que vous faites erreur. Sans doute vous vous serez trompés de porte.

— C'est bien ici chez mademoiselle de Lenclos ?

— Oui, mais enfin...

— Vous êtes mademoiselle de Lenclos elle-même ?

— Je ne le nie pas.

— Alors décampons, et lestement ! Il n'y a point de résistance possible devant une lettre de cachet.

— Une lettre de cachet ?

— Dans toutes les règles... Lisez ! fit l'un d'eux, qui déploya le papier dont il était porteur et vint le mettre sous mes yeux.

— Mais de quel crime est-ce qu'on m'accuse ?

— Voilà ce qu'il nous serait difficile de vous dire.

— Pourquoi ?

— Rarement on juge à propos de nous communiquer les motifs de l'arrestation.

— Cela n'a pas d'exemple ! m'écriai-je. Traiter ainsi une femme !... l'arracher à sa maison, à ses affaires !

— Vos affaires?... Oh ! s'il ne s'agit que de cela, nous

vous accordons dix minutes pour y mettre ordre.

— En vérité ! quelle condescendance !

— Un quart d'heure, si bon vous semble. Passé ce temps, il faudra nous suivre de bonne grâce, ou nous aurons le regret d'employer la contrainte.

Ces messieurs parlaient avec une logique et une netteté, contre lesquelles je vis bien que de nouvelles observations seraient impuissantes.

Dans les moments critiques et dans les périls, je ne manque ni de présence d'esprit ni de force d'âme.

— Soit, je n'opposerai point de résistance, leur dis-je ; seulement donnez-moi vingt minutes.

— C'est beaucoup, mademoiselle. Toutefois, nous connaissons les égards dus au beau sexe... Accordé !

J'écrivis rapidement quatre lettres, l'une à M. le prince, l'autre à madame de Montausier, la troisième à Françoise et la quatrième à mon notaire, dont le dévouement et l'activité m'étaient connus. Je le chargeai d'envoyer à leur destination les trois autres lettres et de choisir à l'instant même une personne sûre, qui viendrait surveiller ma demeure et empêcher les domestiques de la mettre au pillage.

Comme il restait Place-Royale, un des exempts s'offrit à lui porter le message.

L'autre tira sa montre et me fit voir que les vingt minutes étaient écoulées. Je descendis avec lui.

Le fiacre attendait dans la cour, nous y montâmes.

— Où me conduisez-vous? demandai-je.

— Aux *Filles-Repenties*, mademoiselle.

Le rouge me monta violemment au visage. Il était écrit que tôt ou tard on me jetterait dans ce fatal monastère.

— Mais à qui dois-je un traitement semblable?

— Je ne puis vous donner la moindre explication à cet égard, me répondit l'exempt.

Une demi-heure après le fiacre s'arrêta. Nous nous trouvions devant un noir édifice, au seuil duquel une béguine vint me recevoir. L'exempt lui présenta la lettre de cachet. On me poussa dans un corridor ténébreux, et j'entendis le bruit sinistre d'énormes verrous qui se fermaient sur moi.

Les religieuses voulurent m'affubler tout d'abord du costume hideux que portent les créatures enfermées dans la maison, c'est-à-dire d'une robe de serge grise retenue par une ceinture de cuir.

Mais je leur parlai avec une dignité si grande et une telle assurance qu'elles se départirent pour moi de la sévérité de la règle. Elles se montrèrent même assez bienveillantes, persuadées, à ma mine et à mon langage, qu'il y avait erreur, comme j'en étais, du reste, bien convaincue la première.

Il ne me vint pas une seule minute à l'esprit que mon aventure avec la Montespan pût être cause de ma disgrâce.

Sans doute je ne croyais au marquis gascon ni beaucoup de délicatesse, ni beaucoup d'honneur.

Mais pouvais-je le supposer assez lâche pour compromettre une femme sans nécessité, quand il avait, au contraire, toutes sortes de motifs de se glorifier de son action ? Il lui était même très-facile de revenir sur sa colère et d'agripper des sommes plus rondes, en faisant acheter au monarque, après un tel éclat, le silence et le repos.

J'étais donc à cent lieues de soupçonner Montespan.

Toutes les trahisons me semblaient possibles excepté la sienne ; j'aurais plutôt cru qu'on me punissait de la mort de mon fils, ce qui eût été d'une justice sans exemple et d'une révoltante cruauté.

Un jour, deux jours se passèrent.

Je priai les religieuses d'envoyer rue des Tournelles prendre différents objets de toilette, que la précipitation avec laquelle on exécute les ordres du roi ne m'avait pas laissé le temps d'emporter.

Elles se prêtèrent de fort bonne grâce à mon désir, et je sus que ma maison était sous la garde de la personne de confiance choisie par mon notaire. Donc l'exempt s'était acquitté de sa commission : donc, mes lettres à tous mes amis devaient être arrivées à leur adresse. Comment n'avais-je encore vu personne ?

Je me désespérais, je comptais les heures avec angoisse. Il me semblait que j'étais abandonnée de tous et que j'allais passer le reste de ma vie dans ce lieu lugubre.

Enfin, dans la matinée du troisième jour, un visage de connaissance parut.

Mais ce n'était ni Condé, ni la gouvernante du dauphin, ni Françoise.

C'était madame Arnoul.

Je n'avais jamais eu pour cette étrange amie de la veuve de Scarron qu'une indifférence très-voisine du dédain.

Nécessairement la tireuse de cartes devait se douter de mon peu de sympathie pour elle : je fus donc très-surprise de la voir se précipiter dans mes bras et me combler de caresses.

Elle me dit rapidement à voix basse :

— Si l'on vous interroge, niez tout! vous n'avez jamais connu Montespan.

Ces paroles furent pour moi un trait de lumière, et je laissai échapper un cri d'indignation.

— Paix! fit madame Arnoul, quelqu'un nous observe.

En effet, la religieuse qui venait de l'introduire restait debout au seuil de la porte. Mais, reconnaissant une de celles qui m'avaient témoigné de la bienveillance, je l'abordai et j'obtins sans peine qu'elle nous laissât.

— Ainsi, m'écriai-je, en me rapprochant de madame Arnoul, tout cela vient de cette indigne femme?

— Chut!... de la prudence, ménagez la favorite du roi, la noble protectrice de votre amie!

— Je ne comprends pas.

— Madame de Montespan veut beaucoup de bien à Françoise.

— Eh! que m'importe?... En suis-je moins indigne-

ment outragée? La maîtresse de Louis XIV n'est-elle pas cause de mon arrestation?

— Oui, sans doute... c'est-à-dire... j'en suis un peu cause aussi, moi.

— Que dites-vous?

— La vérité. Mais d'abord je ne supposais pas que Montespan aurait assez peu de conscience pour vous trahir, et puis cinq ou six jours dans un couvent sont si peu de chose, en somme, auprès de la fortune que nous allons faire... fortune dont vous profiterez! ajouta-t-elle vivement. Il est donc impossible que vous me gardiez rancune.

Je l'avais écoutée, toute saisie, et je murmurai :

— Vous êtes cause de ce qui m'arrive, madame?

— Cause involontaire... entendons-nous!... ou plutôt écoutez l'histoire.

Alors, avec un flux de paroles indicible, elle m'annonça qu'elle était parvenue, grâce à une longue persévérance, à être introduite près de madame de Montespan.

— Je lui ai tiré les cartes, me dit-elle. Ayant successivement étudié toutes les lignes de sa main, je lui ai révélé des secrets qui l'ont confondue.

— Mais quels secrets, dis-je avec impatience, quels secrets?

— Ne le devinez-vous pas? D'abord, cette excellente histoire du rosier, que vous aviez dite à Françoise, puis l'aventure du soufflet donné à Saint-Cloud devant la reine.

— Quoi ! vous avez eu l'effronterie...?

Elle se hâta de m'interrompre.

— De grâce, dit-elle, ménagez-moi ! J'ai tout fait pour le mieux et dans notre intérêt commun. Les reproches ici ne seraient pas de saison.

— Je l'écoutais avec une stupeur croissante.

— Seulement, j'aurais pu me dispenser peut-être d'insinuer à la favorite que son digne époux n'avait pas agi de lui-même, reprit-elle avec un air de calme et d'indifférence qui augmentait mon indignation.

— Ah ! vous avez insinué cela !

— Oui, j'ai laissé entendre qu'une ennemie cachée...

— Mais achevez donc, madame !

— Avait poussé Montespan à faire ce scandale.

— Malheureuse ! criai-je, et de quel droit allez-vous ainsi disposer de mes secrets, de mon honneur, de mon repos !

— Là ! là ! fit-elle, ne nous jetons pas dans les grands mots et dans les discours exagérés. Vous serez libre demain au plus tard ; on vous fera des excuses, et Françoise restera gouvernante des enfants de la marquise.

— Gouvernante des enfants de la marquise ?

— Oui, ma chère.

— Vous êtes folle, madame ! et vous pourriez vous dispenser, après tout le mal dont je vous ai l'obligation, de me débiter de pareilles sornettes.

— Il n'y a point de sornettes ; je parle très-sérieusement.

— Je n'en crois rien.

— Madame Scarron, je vous le proteste, est installée au Louvre, juste au-dessus de l'appartement du roi. Le duc du Maine et le comte de Toulouse sont confiés à ses soins, ainsi que le prouve, du reste, ce billet dont elle m'a chargée pour vous.

A ces mots, elle tira de son corsage une lettre qu'elle me présenta.

Françoise m'annonçait effectivement sa nouvelle fortune et me jurait qu'elle travaillait de toutes ses forces à ma délivrance.

Il n'y avait plus de doute possible.

— Eh bien ! reprit madame Arnoul, n'admirez-vous pas mon habileté ? Croyez-vous que ma grande prédiction ne se réalise pas un jour ?

— Votre grande prédiction, madame, j'ignore ce que vous voulez dire.

— La mémoire vous fait étrangement défaut, car en votre présence même, j'ai lu dans mes cartes...

— Ah ! oui, que Françoise devait espérer une couronne ! je me le rappelle en effet, dis-je, en haussant les épaules.

Madame Arnoul n'y prit pas garde.

— Nous y arriverons, s'écria-t-elle, nous y arriverons ! Tout dépend de la manière de jeter ses plans, et la marche que j'ai suivie est d'une adresse merveilleuse. D'abord je me suis séparée de ma compagne et je l'ai décidée à mener la conduite la plus exemplaire, à se mon-

trer assidue aux offices de sa paroisse, à visiter les pauvres et les malades ; en un mot à acquérir la réputation d'une sainte.

— Ce qui revient à dire que vous lui avez conseillé l'hypocrisie.

— Pourquoi non, lorsque cela peut être utile ?

— J'admire, madame, le cynisme de votre langage ; mais, en attendant, je voudrais être mieux instruite de ce qui me concerne.

— Attendez, j'y arrive ! La Montespan, frappée de mes révélations, surtout de celle de la mort du rosier, dont elle ne croyait pas avoir d'autre confidente qu'elle-même, ne fit plus rien sans consulter ma science. Comme elle était à la recherche d'une femme, à la fois instruite, spirituelle et pieuse pour faire l'éducation de sa progéniture, je consultai mes cartes et je lui annonçai gravement qu'elle trouverait cette femme, tel jour, à telle heure, communiant à Saint-Sulpice.

— Fort bien ! vous aviez raison de vanter votre habileté.

— N'est-ce pas ? dit-elle, sans paraître émue de mon accent ironique. J'ajoutai, comme vous pouvez le croire, d'autres petites indications, propres à faire connaître Françoise, que j'avais avertie, et sur laquelle son confesseur donna les renseignements les plus précieux.

— Lorsque je verrai la veuve Scarron, madame, je

n'oublierai pas, je vous le jure, de la féliciter sincèrement d'avoir suivi vos conseils.

— Vous me rendez justice, répondit madame Arnoul. Maintenant, parlons de votre affaire.

— A la bonne heure. J'ai donné jusqu'ici, vous en conviendrez, la preuve d'une magnifique patience.

— Soit, vous n'aurez pas à vous en repentir. Ayant donc fait entendre à la marquise que Montespan l'avait souffletée en cédant à des suggestions étrangères, on gorgea d'or le stupide époux, qui vous nomma sur l'heure, et voilà pourquoi vous êtes aux *Repenties*... Un instant! veuillez ne pas m'interrompre, ajouta-t-elle, en voyant de nouveau mes yeux étinceler de courroux.

— Mais enfin, madame... .

— Allons, allons, je n'ai été qu'imprudente, et vous devez me pardonner! D'ailleurs, j'agissais pour servir une de vos plus intimes amies.

— Eh! qu'ai-je à faire, moi, de toutes vos machinations, de toutes vos intrigues?

— Permettez...

— J'en suis la victime!

— Laissez-moi parler, de grâce...

— Où prenez-vous, s'il vous plaît, que je doive acheter la fortune de madame Scarron au prix de ma honte?

— Mais, dit-elle, si, par une souffrance de quelques jours, vous contribuez à la ruine de la Montespan!

Je tressaillis.

— Si la favorite , avant qu'il soit peu, est supplantée par une rivale ?

Elle appuya sur chacune de ces paroles et me regarda bien en face pour juger de l'effet qu'elles produiraient sur moi.

J'avoue qu'elles y opérèrent une révolution complète.

— Si pour tout dire enfin, continua madame Arnoul, Françoise lui prend le cœur du roi et la fait chasser de la cour ?

— Allons donc !

— Il ne faut pas dire : Allons donc!... Cela sera, je le veux !... Oh ! vous ne connaissez pas encore toute mon énergie ! Demain, ce soir, peut-être, vous allez sortir de cette indigne demeure. Votre vengeance est intéressée à mon succès, ne l'oubliez pas.

— Vous avez raison.

— Ce serait une lâcheté de pardonner à la Montespan le nouvel outrage qu'elle vient de vous faire.

— Oui, certes ! m'écriai-je, entraînée par le sentiment de haine que ces discours réveillaient en moi.

— Je vous annonce que monsieur le prince a chaleureusement parlé pour vous à Louis XIV. Madame de Montausier nie de toutes ses forces que vous ayez été complice de l'esclandre de Saint-Cloud. Vous ne lui aviez donc pas confié votre projet ?

— Non.

— Tant mieux ! elle est de bonne foi ; ses assertions n'en ont que plus de vraisemblance.

— Oui, c'est juste.

— Mais celui de vos avocats qui a le mieux réussi dans son plaidoyer, c'est Molière.

— Est-ce possible?... Il a donc pris ma défense ?

— Hier, à Versailles.

— Bon Jean Baptiste !

— Après la représentation de la nouvelle pièce, le *Malade imaginaire*, le roi l'a fait prier de monter dans sa loge.

— « Nous avons eu, lui dit-il, une satisfaction extrême à vous voir dans ce rôle ; mais vous êtes souffrant, votre visage est pâle : nous n'entendons pas, monsieur, qu'un homme aussi précieux que vous l'êtes sacrifie sa santé à notre plaisir. »

— « Quand j'aurais été au lit de la mort, je serais venu, répondit Molière, car j'ai une grâce à demander à Votre Majesté. »

Là-dessus, il entame votre éloge, disant que sans vous il ne serait rien, que vous aviez été la protectrice de son enfance ; qu'il avait trouvé en mademoiselle de Lenclos le cœur le plus dévoué, l'amie la plus noble de la terre... et tout cela aux genoux du roi, en versant des larmes... Jugez de l'effet de son discours.

— Oh ! merci ! merci pour cette bonne nouvelle ! m'écriai-je, en pressant la main de madame Arnoul, dont

j'oubliais entièrement alors les étranges manœuvres. Excellent homme ! généreuse nature ! je le reconnais bien là !

— « Mais où est-elle donc, votre protectrice ? » demanda le roi.

— Au couvent des *Filles Repenties*, répondit le comédien. Ce qui est d'autant plus absurde, sire, que Ninon, je le déclare à Votre Majesté, n'est ni *fille*, ni *repentie*.

— Bravo ! le trait est charmant !... Qu'a répondu Louis XIV ?

— Il s'est mis à rire de tout son cœur ainsi que M. Colbert, assis à sa droite.

— Et il a promis de me rendre à la liberté ?

— Sans doute. Mais vous n'ignorez pas que, dans l'occasion, il rétracte assez volontiers sa parole, surtout quand sa maîtresse le désire.

— Oui, Mademoiselle en a eu la preuve.

— La favorite est contre vous dans une colère abominable ; elle rugit comme une lionne. Toutefois, la nouvelle gouvernante et madame de Montausier l'ont un peu calmée ce matin. Elle me fait demander, probablement pour interroger les cartes et savoir de moi si vous êtes, en réalité, la personne à qui elle doit le soufflet de crocheteur appliqué sur son doux visage. Ainsi, vous le voyez, votre sort est entre mes mains.

— Puisque vos cartes ont causé mon emprisonnement, lui dis-je, c'est bien le moins qu'elles amènent ma délivrance.

— Causé votre emprisonnement... pardon, chère belle!... Encore une fois, il faut s'entendre. Je n'avais pas l'intention de vous compromettre. A mon point de vue, c'est un véritable service que je vous rendrai.

— D'accord. Vous tournez, du reste, fort ingénieusement les choses.

— Non, je parle en conscience, et service pour service!... Puisque, grâce à moi, vous allez quitter les *Repenties*, je demande en échange que vous m'aidiez de tout votre pouvoir à accomplir la ruine de la Montespan.

— Oh! pour cela, je vous le jure!

— Prenez garde! c'est très-sérieux... je prends acte de vos paroles.

— Soit.

— Vous consentez à me venir en aide?

— Je le jure, vous dis-je, sur l'Évangile et sur l'honneur!

— Un serment, c'est plus que je ne demandais. Ainsi, vous serez prête le jour où je réclamerai votre intervention?

— Je serai prête.

— Alors, je vais, de ce pas, chez la favorite et, avant la fin de la journée, vous serez hors du couvent.

Madame Arnoul m'embrassa deux fois, ce dont je l'eusse dispensée de grand cœur.

Bientôt les religieuses vinrent m'annoncer que l'ordre était venu de m'ouvrir les grilles.

On fit amener un carrosse.

Je voulus, avant de me rendre chez moi, remercier mon bon Jean-Baptiste, qui avait si bien plaidé ma cause, et cela sans que je l'en eusse prié, ce qui doublait à mes yeux son mérite.

Molière demeurait dans le voisinage de son théâtre.

En m'apercevant, il poussa un cri de joie et se leva de son fauteuil pour accourir à ma rencontre. Je tombai dans ses bras, et je mouillai son noble front de mes larmes de reconnaissance.

— Ah ! parbleu ! s'écria-t-il, voyez, ma chère Ninon, ce que c'est que le bonheur ! Avant votre arrivée, j'étais au plus mal...

— Bonté du ciel ! que me dis-tu là, Jean-Baptiste ?

— Oui, sérieusement, je croyais n'avoir plus que quelques heures à souffrir. Je vous vois, je vous embrasse, vous êtes libre... et, chose miraculeuse, je me porte comme un charme !

— Est-ce bien vrai, cela ?

— Regardez-moi plutôt : je suis sûr que mes yeux brillent, et que j'ai de vives couleurs.

— Mais, oui, tu as raison.

— Puisque vous voilà, nous allons souper ensemble. Croisy ne me remplacera décidément pas, ce soir, et vous m'applaudirez dans le *Malade*.

— Mais, cher ami, si cela te fatigue ?

— Non, je suis guéri, vous dis-je, ma belle protec-

trice; et je veux que ce jour soit un jour de fête...

Hélas!... pauvre Molière!... ce fut le jour de sa mort!

C'était le 17 février 1675, date funeste, toujours présente à mon souvenir.

Après le souper, pendant lequel Jean-Baptiste se montra d'une gaieté délicieuse, au grand étonnement de la bonne Laforêt, sa servante, qui, depuis un an bientôt, nous dit-elle, ne l'avait vu ni manger ni rire, nous allâmes au théâtre, sans que le bienheureux changement occasionné par ma présence parût une seule minute se démentir.

Molière me plaça dans une loge, puis il alla s'habiller pour la représentation.

La salle était remplie de spectateurs.

Bientôt le ballet commença. Je n'accordai qu'une attention médiocre aux chants et aux danses de la déesse des fleurs qui s'ébattait en compagnie de quelques zéphirs et d'une troupe de bergers. D'ailleurs, dans l'actrice qui remplissait le rôle de Flore, je reconnus la Béjart, et la vue de cette femme me donnait des crispations nerveuses.

Enfin les danses eurent un terme.

Le rideau se referma pour s'écarter, un instant après, et nous montrer la chambre d'*Argan*.

Le malade, assis devant une table et comptant avec des jetons les parties de son apothicaire, entame ce long

monologue, qui donne le signal des éclats de rire, gaieté franche et de bon aloi, que les scènes qui viennent ensuite perpétuent jusqu'à la fin de la pièce.

Jamais le génie comique de Molière ne s'était élevé plus haut. Il jouait pour moi. Cela me rendait orgueilleuse, et j'applaudissais avec enthousiasme.

Le troisième acte venait de finir.

On était au milieu de l'intermède où la faculté de médecine réunie en assemblée solennelle procède à la réception du nouveau docteur, lorsque tout à coup je m'aperçus que la voix de Jean-Baptiste s'altérait. Me tournant aussitôt vers le comédien Croisy, qui devait ce soir-là, remplacer son chef de troupe et qui était venu me saluer dans ma loge :

— Eh! monsieur, lui dis-je, voyez donc! ne dirait-on pas que Molière se trouve mal?

— C'est vrai, dit-il, ses traits se décomposent. Heureusement la pièce s'achève.

— Grand Dieu! mais sa pâleur augmente!... Il fait des efforts inouïs pour continuer son rôle!... Je vous en conjure, allez dire qu'on ferme le rideau!

Croisy partageait ma crainte, il s'empressa de courir sur le théâtre.

A peine fut-il hors de ma loge que Molière, qui venait de prononcer le mot *juro*, se renversa tout à coup dans son fauteuil et jeta une exclamation d'angoisse.

— Il se meurt! il se meurt! cria-t-on de toutes parts.

Je m'élançai précipitamment sur les traces de Croisy et j'arrivai bientôt sur le théâtre.

Quel désolant spectacle, mon Dieu ! Tout était perdu. Mon pauvre Poquelin rendait le sang par la bouche et par les narines. En me voyant, il essaya de parler, mais il ne put que me serrer faiblement la main.

La Béjart poussait les hauts cris.

— Au nom du ciel, madame, lui dis-je, laissez du moins mourir en paix celui dont vous n'avez fait que tourmenter l'existence !

On essaya de transporter Molière dans son logement ; mais il s'évanouit en route et nous craignîmes qu'il n'expirât avant le terme du trajet.

A mi-chemin, on le déposa dans le parloir des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Il y mourut pendant la nuit.

Telle fut la fin du plus noble, du plus spirituel et du meilleur des hommes.

En songeant que la représentation de Versailles et celle du jour même avaient hâté sa mort, je versai des larmes abondantes et j'appelai toutes les malédictions célestes sur l'indigne favorite.

J'accusais madame de Montespan de ce dernier malheur.

Son outrage, lors de mon séjour à Saint-Cloud, n'avait-il pas provoqué de ma part une juste vengeance ?

Pourquoi m'enfermer aux *Repenties* ? N'était-ce point

la sa place plutôt que la mienne ? Afin de m'arracher de cette odieuse maison, Molière, déjà souffrant, avait outre-passé ses forces, et le mal s'en était accru. La joie de me revoir ne venait de dissiper un instant la douleur que pour exciter ensuite mon malheureux ami à commettre une nouvelle imprudence, dont il devait être victime.

— Hélas ! j'aurais dû plutôt m'accuser moi-même et reconnaître dans tous ces événements cruels la main de Dieu qui me frappait !

Environ trois semaines après la mort de Molière, je vis arriver madame Arnoul.

Tout entière à mon chagrin, j'avais défendu ma porte ; mais elle força la consigne et pénétra dans ma chambre comme un tourbillon.

— Je viens, dit-elle, réclamer votre serment ! Nous partons ce soir avec la cour.

— Que signifie... ?

— Ah ! point d'observations ! Vous avez juré de me suivre.

— Mais où allons-nous ?

— Sur la route d'Allemagne. J'ai gagné un valet de chambre du roi. La Montespan est perdue.

— Oh ! tant mieux ! tant mieux ! En êtes-vous bien sûre au moins ?

— Fiez-vous à mon adresse et à mon talent pour diriger une intrigue. La favorite ne se relèvera pas de nos coups. Plus tard je vous expliquerai les moyens que

je dois mettre en œuvre. Vous serez l'instrument de sa perte, voilà ce que j'ai de mieux à vous dire pour l'heure.

— Allons, m'écriai-je, va pour le voyage !

— Il faudra vous déguiser en homme.

— C'est facile, je n'ai fait que cela toute ma vie.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs.

Jamais on n'imaginera l'espèce de délire qui s'empara de moi, à la seule pensée de nuire à madame de Montespan.

Dans le cours de ma vie, je n'avais jusqu'alors fait de mal à personne. Le sentiment de la haine et celui de la vengeance m'étaient étrangers ; je ne me reconnaissais véritablement plus.

Si je juge des autres par moi-même, j'arrive à cette conclusion que nous devenons pires en prenant de l'âge. Rarement j'ai vu chez les personnes avancées dans leur carrière des qualités plus précieuses que chez les jeunes gens. Par contre, tous les défauts des vieillards prennent un accroissement prodigieux.

Ces réflexions ne me semblent pas consolantes pour l'espèce humaine.

L'Espagne et l'Autriche, épouvantées des succès de Louis XIV, venaient de se liguer contre lui.

Dès le commencement de la campagne, Turenne avait envahi le Palatinat, où son armée mettait tout à feu et à sang, et le roi se disposait à aller rejoindre à la frontière

l'armée victorieuse, traînant après lui toute la cour, comme c'était son habitude.

Madame Arnoul fut d'avis de ne pas nous mêler avec la suite royale.

Elle craignait qu'on ne me devinât sous mes habits d'homme. Je ne partageais point ses craintes; mais il m'était, du reste, très-indifférent de voyager à part.

Mous prîmes donc l'avance et nous allâmes attendre la cour en Lorraine.

Le cortége arriva deux jours après nous. On s'arrêta quelque temps à Nancy et à Lunéville; puis on prit le chemin des Vosges, pour gagner ensuite l'Alsace.

Ma compagne avait eu, je ne sais par quel moyen, l'itinéraire exact du roi.

De Lunéville, et toujours précédant de vingt-quatre heures au moins les équipages, nous allâmes coucher à Raon-l'Etape, hameau perdu dans les Vosges, où nous vîmes les ruines d'un vieux manoir qui remonte, dit-on, au douzième siècle.

Le lendemain, nous étions à Saint-Dié, petite cité mignonne et coquette, mais assise au pied d'une montagne énorme qui doit, suivant une prédiction très-ancienne, tomber un jour sur la ville et l'ensevelir. On fait tous les ans une procession solennelle pour empêcher ce malheur; mais il me semble que la terrible montagne, appelée, je crois, l'Ormont, se trouve assez éloignée pour ne rien écraser en cas de chute, et les habitants du pays

pèchent, sinon par défaut de piété, du moins par excès de prudence.

De Saint-Dié nous gagnâmes Sainte-Marie-aux-Mines.

Mais alors les chemins du roi devinrent épouvantables. J'en frémis encore quand j'y songe. La route avait tout juste la largeur du carrosse. A droite et à gauche nous longions des précipices et nous traversions d'immenses forêts de sapins, dont le feuillage formait au-dessus de nos têtes une voûte sombre qui nous cachait le ciel.

Sainte-Marie-aux-Mines fait partie de l'apanage du prince palatin de Birkenfeld. C'est un des plus beaux endroits du monde. La ville passe entre deux montagnes couvertes de sapins magnifiques, et le reste de la vallée est sillonné par de petites rivières d'une eau limpide, coulant sur un fond de cailloux, et dont les circuits forment le plus heureux coup d'œil.

Mais comme on ne dîne pas en admirant un site pittoresque, je suis obligée de dire qu'on mange dans ce bel endroit une cuisine détestable.

On nous y donna pour du vin du Rhin quelque chose de jaunâtre et de soufré qui me fit lever le cœur.

— Courage ! me dit madame Arnoul, les ennuis de la route touchent à leur terme. Encore six lieues de marche, et nous ferons halte pour attendre l'arrivée de Louis XIV. Bientôt, ma chère, vous verrez l'endroit que j'ai choisi pour l'exécution de mes plans mystérieux.

Le jour suivant, nous nous arrêtâmes, en effet, à Ri -

beauvillers, dans un magnifique château, appartenant au beau-frère du prince Palatin.

Je ne me rappelle plus le nom de ce petit potentat germanique : il n'a jamais été très-célèbre ni dans la paix ni dans la guerre. Son absence nous priva du plaisir de lui présenter nos hommages ; mais nous n'en reçûmes pas moins un accueil fort gracieux du gouverneur, lequel se trouvait précisément être le cousin de ce valet de chambre du roi, que ma compagne avait mis, disait-elle, dans ses intérêts.

Elle lui présenta tout d'abord une lettre de son parent.

Le bonhomme en prit lecture d'un air très-agité. Ses politesses redoublèrent ; il eut pour nous mille attentions et mille prévenances, mais sans nous dire un mot du contenu de la lettre, qu'il fourra dans sa poche, avec un léger mouvement d'épaules, dont madame Arnoul parut très-vivement contrariée.

III

Le silence du gouverneur ne faisait plus son compte. Elle lui dit, comme nous achevions de souper :

— Pourquoi donc, cher hôte, ne nous parlez-vous pas de la *Chambre des fantômes*?

Il bondit sur son siège, devint très-pâle et balbutia :

— Quoi ! madame, est-il bien possible que vous ayez la dangereuse fantaisie...

— De coucher dans cette chambre ? Oui, cher hôte, interrompit-elle. Votre cousin, d'ailleurs, a dû vous l'écrire formellement

— Sans doute, sans doute... mais il est fou, mon cousin ! Je ne puis vous laisser courir un péril semblable.

— Ah ! pardon ! je vous supplie de n'y mettre aucun obstacle. Nous sommes venus tout exprès pour cela.

— Pour vous faire étrangler ?

— Non, mais pour tenir tête aux esprits, s'ils osent nous rendre visite.

— Vous ignorez donc, reprit le gouverneur, pâissant de plus en plus, qu'ils ont contracté la funeste habitude de tordre le cou à tous ceux...

— Bien ! bien ! je connais l'histoire, ne l'achevez pas ! dit en riant madame Arnoul.

— Et vous persistez ?

— Nous persistons. Ni mon mari ni moi, ne croyons aux revenants.

— Vous avez tort ! vous avez tort !

— Ne cherchez plus à nous faire changer d'avis, cher hôte. D'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, il s'agit pour nous d'une gageure très-importante, au sujet de la *Chambre des fantômes* : j'aime à croire que vous ne voudrez pas nous la faire perdre.

— Allons, murmura-t-il, que votre volonté s'accomplisse ! Je vais donner des ordres pour qu'on vous y dresse un lit.

Il s'en alla, toujours fort pâle et convaincu que nous approchions de notre dernière heure.

Je n'ai pas besoin de dire que le mari de madame Arnoul c'était moi.

Dix minutes après, le gouverneur lui-même nous introduisit dans la chambre mystérieuse, au seuil de laquelle il nous souhaita le bonsoir en frémissant.

— Tout cela me semble fort curieux, dis-je à ma compagne. Allez-vous enfin m'expliquer cette énigme?

Sans me répondre, elle se mit à visiter les boiseries de la pièce où nous étions. Bientôt elle poussa un cri de joie.

— Eh, bon Dieu ! qu'avez-vous ?

— Tenez, dit-elle, voici le commencement de l'explication que vous demandez !

Glissant une main dans la gueule d'une espèce de chimère, sculptée au milieu d'un panneau voisin du lit, elle fit jouer un ressort. Le panneau s'écarta brusquement. J'aperçus une autre chambre plus vaste et décorée avec beaucoup de luxe, où madame Arnoul pénétra la première, en m'invitant à la suivre.

— C'est ici, me dit-elle, que couchera demain le roi : commencez-vous à deviner ?

— Pas le moins du monde, lui répondis-je.

Elle m'entraînait au milieu de la seconde pièce. Le panneau venait de se refermer sur nous, ce qui ne laissait pas de me donner une certaine inquiétude.

Mais la sibylle de Françoise connaissait merveilleusement le plan des lieux et tous les secrets de l'habitation.

Se dirigeant vers une large cheminée en marbre de Carrare, elle fourra le doigt dans l'oreille d'un chérubin qui supportait l'un des angles. Un autre ressort joua et la porte secrète s'ouvrit de nouveau.

Dans la tapisserie de cuir d'Astracan doré, tendue aux parois de la seconde chambre, il était impossible de distinguer aucune trace de l'ouverture.

— Vous voyez, dit-elle, mes mesures sont précises, j'ai tous les renseignements désirables : rentrons !

Je mentirais en disant que ces préliminaires ne me causaient pas quelque effet.

— Maintenant, reprit madame Arnoul, deux mots suffiront pour vous expliquer l'origine de la terreur qu'inspire la chambre où nous sommes. Effectivement, au siècle dernier, bon nombre de personnages y eurent le cou tordu ; mais ce n'était pas un revenant qui leur jouait ce mauvais tour.

— Ah ! qui donc ?

— Certain comte de Ribeaupierre, alors seigneur et maître du manoir, et ruiné depuis longtemps par la débauche et le jeu, attirait chez lui de riches voyageurs, les logeait dans cette chambre et leur rendait une visite nocturne... vous comprenez ?

— Oui, je comprends l'histoire ancienne, j'espère que l'histoire moderne ne lui ressemblera pas.

— Non, non, rassurez-vous, dit-elle, nous n'étranglerons personne. Le neveu de ce bon gouverneur habitait

le château dans son enfance ; il a découvert là, sur ma parole, un secret qui nous sera bien utile.

— Mais encore, que prétendez-vous faire ?

Elle ne répondit pas.

Le gouverneur avait donné des ordres pour qu'on apportât là nos bagages. Ma compagne ouvrit ma valise, en tira une magnifique robe de brocart, un large cordon bleu et un petit médaillon dans lequel je reconnus le portrait d'Anne d'Autriche. Puis, me conduisant à un miroir, elle me pria d'y considérer attentivement mon image.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle en me plaçant ensuite le médaillon sous les yeux, que vous avez avec feu la reine mère une grande ressemblance ?

— Oui, c'est possible... Après ? murmurai-je, ne voyant en aucune sorte où elle voulait en venir.

— Seulement, continua madame Arnoul, vos cheveux sont plus bruns ; mais j'ai là une préparation qui les rendra châtain clair ; nous vous grossirons la taille, et le roi lui-même y sera trompé.

— Qu'est-ce à dire ? prétendez-vous me faire jouer, par hasard, le rôle de fantôme d'Anne d'Autriche ?

— Juste, vous y êtes !

— Mais c'est une profanation !

— Lorsqu'il s'agit de décider Louis XIV à quitter la Montespan?... Je ne suis pas de votre avis, ma chère, et je trouve, moi, que nous ferons un acte méritoire.

Je la regardais fixement, elle ne plaisantait pas.

— D'ailleurs, reprit-elle, j'ai votre parole solennelle. Vous m'avez juré sur l'Évangile et sur l'honneur de me venir en aide.

— Oui, je l'avoue; cependant...

— Point d'observations, je ne les accepte pas!

— Mais si l'on évente la ruse...

— Impossible! fiez-vous à moi.

J'eus beau la questionner sur la manière dont elle allait s'y prendre, elle remit au lendemain à m'instruire davantage; puis elle se coucha et s'endormit.

Le gouverneur inquiet envoya un domestique frapper à notre porte, dès cinq heures du matin, pour savoir de nos nouvelles.

— Allez dire à notre hôte, cria madame Arnoul, que les revenants sont fort honnêtes et nous ont laissé dormir le plus paisiblement du monde.

Toute la cour arriva le lendemain. Du rez de-chaussée jusqu'aux combles le château fut rempli, et la pièce voisine de la nôtre eut effectivement l'honneur de servir de chambre à coucher au grand roi.

— Fatigué du voyage, Louis XIV s'était mis au lit dès neuf heures.

A minuit nous commençâmes nos préparatifs.

Madame Arnoul procéda gravement à ma toilette royale; elle me grossit le corsage et les hanches, teignit mes cheveux, me passa la robe de brocart et me décora du cordon bleu.

Cela fait, elle glissa la main dans la gueule de la chimère.

Le panneau s'ouvrit et feu la reine Anne d'Autriche pénétra dans la chambre du roi.

Sa Majesté dormait d'un sommeil paisible.

Je m'avançai jusqu'au bord du lit. Ma compagne, restée à l'entrée de l'ouverture secrète, agitait une espèce de torche phosphorescente, qui jetait dans toute la pièce une clarté lugubre.

Avant de paraître, j'avais tenu près d'un quart d'heure une de mes mains dans un vase d'eau glacée. Je posai cette main sur le bras du monarque endormi.

Louis XIV se réveilla en sursaut.

Il ouvrit des yeux hagards, se dressa sur son séant avec épouvante et murmura d'une voix étouffée :

— Ma mère ! ma mère !

Je portai un doigt à mes lèvres et je plaçai sur la table de nuit un papier que je lui indiquai d'un œil courroucé.

Puis je m'éloignai lentement et à reculons.

Madame Arnoul éteignit sa torche, avança la main pour me faire rentrer dans notre chambre, et le panneau se referma.

Franchement, j'étais à demi morte de peur et je trouvais que nous venions de jouer gros jeu. Si j'avais fait trembler Louis XIV, je puis dire que j'avais tremblé plus que lui. Ma haine pour la favorite me coûtait de singulières transes.

A peine étions-nous rentrés que nous entendîmes dans la pièce voisine le son d'un timbre, puis la voix du valet de chambre, notre complice, qui disait :

— Miséricorde ! qu'avez-vous donc, sire ?

— Un flambeau ! répondit Louis XIV, vite un flambeau !

Sa voix frissonnait encore de terreur. Nous comprîmes qu'il voulait lire le papier déposé dans son voisinage.

Avant notre départ, madame Arnoul s'était procuré de l'écriture d'Anne d'Autriche. Elle avait imité cette écriture avec une habileté extraordinaire, ne voulant pas que je parlasse, dans la crainte que la frayeur du roi ne fût point assez grande, et qu'à mon accent il ne se doutât de la fourberie.

Voici la lettre du fantôme :

« Sire,

» Le ciel est irrité de vos désordres. Deux maîtresses, avouées publiquement, donnent à votre royaume un scandale auquel il faut, dès aujourd'hui, mettre un terme, surtout pour celle de vos liaisons qui blesse les lois du mariage et vous rend coupable d'un double adultère.

» Dieu a permis que je vous avertisse moi-même.

» Ce papier, que je laisse entre vos mains, lisez-le, mon fils, pesez chaque parole : il vous prouvera, lorsque

j'aurai disparu, que vous n'avez point été victime d'une illusion.

» Repentez-vous, sire, et ne forcez plus les morts à quitter la tombe.

» ANNE D'AUTRICHE. »

Nous entendîmes de nouveau la voix de Louis XIV.

— Qu'on reste près de moi, cria-t-il, et qu'on n'éteigne pas les lumières !

Il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Je tremblais qu'une idée ne vint au monarque, idée fort simple et qui aurait aussitôt fait découvrir la fraude. Évidemment si, par ses ordres, on eût sur l'heure visité les appartements voisins, nous étions perdues sans retour, à moins de soutenir que la feue reine, avant de retourner dans l'autre monde, avait laissé par mégarde sa défroque dans nos valises.

Aussi, dès le point du jour, notre premier soin fut de plier bagage.

Nous prîmes le chemin de Sainte-Marie-aux-Mines, où le soir même nous eûmes la joie de voir repasser le carrosse de madame de Montespan.

Le roi avait obéi aux ordres du ciel.

De retour à Paris, on devine que je n'eus garde de publier cette aventure. Il y avait de quoi m'envoyer aux *Repenties* faire une seconde visite, qui aurait

probablement duré plus longtemps que la première.

Je n'instruisis même personne de mon voyage dans les Vosges.

Il fallait écarter de moi jusqu'à l'ombre du soupçon, si jamais on venait à découvrir le secret des manœuvres audacieuses de madame Arnoul au château de Ribeauvillers.

Je repris les séances de mon cercle, où madame de la Sablière, alors à Paris avec la Fontaine, se montra très-assidue.

Elle était de mon âge et beaucoup moins bien conservée que moi, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de nombreux courtisans.

Petit à petit, elle réveilla chez moi les instincts de dissipation et de légèreté. Je réussis à combattre sinon le souvenir, du moins le chagrin. Ma cour se reforma, plus brillante, plus nombreuse, et tous mes anciens caprices reparurent en compagnie de nouveaux adorateurs.

Marsillac, alors duc de la Rochefoucauld, rentré complètement en grâce et devenu chevalier des ordres du roi, ne manquait pas une de mes réunions.

Il me montra les *Maximes* qu'il venait d'écrire.

Si le style du livre obtint mes éloges, en revanche je blâmai l'auteur d'avoir en quelque sorte prêché la philosophie de l'égoïsme, en soutenant que l'amour de soi guide l'homme en tout incident, et devient l'unique mobile de ses actions.

Mais la visite qui me causa le plus de joie à cette époque, fut celle de mon vieux Corneille, alors âgé de soixante et dix ans. Il s'occupait toujours de théâtre, et franchement je dois ici lui donner tort, car l'heure était venue pour lui de se reposer tranquillement sous ses lauriers tragiques. Après *Agésilas* et *Attila*, dont le succès avait été plus que douteux, il voulait à toute force une revanche; mais il fut loin de la prendre dans *Suréna*.

Corneille était profondément convaincu de l'injustice et du mauvais goût du public. Il n'eût pas fallu le pousser très-loin ni très-fort pour lui faire dire que les pièces, dont je viens de donner le titre, étaient supérieures au *Cid*.

On préfère toujours les enfants de sa vieillesse.

Le grand poète avait un neveu, déjà connu par de très-jolis vers et des pastorales remplies de grâce et de fraîcheur.

Il me le présenta.

Bientôt M. le Bouyer de Fontenelle acquit dans mes assemblées la réputation qu'il méritait, c'est-à-dire celle d'un galant homme et d'un homme d'infiniment d'esprit.

Sa verve pétillante, la finesse de ses traits et l'audace adorable de ses répliques eurent un succès prodigieux.

Après des conversations où l'esprit n'excluait jamais le bon goût et la décence, je décrochais mon luth et je chantais les airs de Lulli, dont la renommée grandissait

chaque jour, et qui venait d'être élevé au grade de surintendant de la musique du roi.

Nous terminions nos soirées par des lectures.

M. Racine nous déclama les cinq actes d'*Iphigénie*, et madame de La Fayette nous lut quelques-uns des plus jolis passages de son histoire d'*Henriette d'Angleterre*, qu'elle achevait alors.

Elle était, avec la duchesse de Montausier, ma meilleure et ma plus sincère amie. Ni l'une ni l'autre ne me donnèrent jamais que de bons exemples.

Malheureusement il n'en était pas de même de moi.

Cela n'empêchait pas madame de La Fayette de me témoigner l'affection la plus tendre; elle ne pouvait souffrir que je fusse brouillée avec quelqu'un.

— A propos, me dit-elle ce soir-là, je vous invite à être franche et à m'avouer sans détour ce que vous avez fait à madame de Sévigné.

— Moi !... rien.

— C'est impossible. Elle est furieuse contre vous et ne veut même pas entendre prononcer votre nom. Est-il vrai que vous teniez dans vos chaînes le petit marquis de Grignan ?

— Je le confesse.

— Après vos aventures avec Charles de Sévigné son père ? dit-elle en joignant les mains avec surprise.

— Et avec Henri de Sévigné son grand-père, ne l'oublions pas !

— Mais, Ninon, vous êtes folle !

— Pourquoi donc ? Est-ce ma faute si l'amour se transmet de génération en génération et par héritage ?

Madame de La Fayette se mit à rire.

— Il faut, lui dis-je, vous en prendre à cette maudite beauté, qui s'obstine à ne pas s'en aller avec les ans. Que voulez-vous que j'y fasse, moi ?

— Vous tenez donc beaucoup au marquis ?

— Pas le moins du monde. C'est un être au-dessous de la définition : âme de bouillie, corps de papier mâché, cœur de citrouille fricassé dans la neige.

— Alors pourquoi donner tant de chagrin à son aïeule !

— Mon Dieu, je vous jure que je suis toute prête à la consoler !

L'historienne de madame Henriette m'embrassa pour cette réponse.

— Que faut-il faire ? demandai-je.

— Une chose très-simple : rompez avec son petit-fils, et elle devient votre amie.

— Vraiment?... Puisque la chose se présente de la sorte, arrangez-vous, ma chère ! Entre l'amour et l'amitié je ne balance pas.

Elle déclara qu'elle viendrait me prendre, le lendemain, pour aller ensemble chez madame de Sévigné.

Je mentais un peu en disant que je ne tenais point au petit marquis. Malgré ses défauts réels et sa nature à la glace, ou peut-être même à cause de cela, je m'en étais

si bien coiffée que ma liaison seule avec Condé pouvait soutenir le parallèle.

S'il faut parler net, je ne vois rien d'aussi risible que la façon dont la plupart des amants traitent ensemble : colère, sérieux, fureurs, on dirait qu'il s'agit de l'intérêt de deux républiques..

Voici quelle avait été d'abord l'origine de nos querelles.

M. Racine s'avisa de conduire Grignan chez la Champmeslé. Le marquis était curieux de voir de près la fameuse actrice, qui tenait alors le sceptre de la tragédie, et dont le succès de larmes, dans *Andromaque*, était vraiment quelque chose de prodigieux.

En elle-même, cette visite n'avait rien de bien coupable.

Mais voilà tout à coup la Champmeslé qui manœuvre de la paupière, tombe amoureuse du marquis, et jure de me l'enlever.

Ceci devenait une affaire grave. L'orgueil chez moi fut aussi blessé que l'amour.

Grignan n'osait plus paraître en ma présence ; il se bornait à m'écrire et à m'accuser de jalousie.

« Moi, jalouse ! lui répondis-je aussitôt, détrompez-vous, monsieur ! Je veux désormais prendre ma rivale pour modèle ; je veux me réformer sur ses perfections, et je vais tâcher d'imiter ses grâces. Bientôt ma voix ne sera plus naturelle, j'aurai toujours l'air d'une princesse

malheureuse et passionnée. Je vais substituer chez moi le manège au sentiment, l'art à la franchise, la basse flatterie à la fierté. Le rouge, le blanc et mille autres agréments semblables vont corriger les défauts que la nature a pu laisser en ma personne. Au lieu de ces grands yeux noirs et assez bien fendus, je vais les avoir petits et ronds comme les siens. Au lieu de cette blancheur que vous pourriez trouver fade, je prendrai la peau de ma rivale, cette peau grisâtre et parcheminée qui vous paraît, je gage, du plus beau brun du monde. En un mot, je m'appliquerai de toutes mes forces à rendre le portrait ressemblant, puisque m'enlaidir est désormais l'unique moyen de vous plaire.»

Le marquis revint et tâcha de me prouver que j'étais injuste, mais sans pouvoir y réussir. Bientôt j'appris que je n'étais pas la seule avec laquelle il entretenait une correspondance. Andromaque lui écrivait des lettres fort chaleureuses.

Je le somme de m'apporter ces lettres.

Il obéit ; mais, deux jours après, il les retire sournoisement d'un coffret où je les avais mises, dans la crainte que je ne les envoyasse à certain mousquetaire gris, protecteur en titre de la tragédienne, et qui, dans cette occasion, n'eût pas ménagé les coups de baudrier à l'infidèle.

Dès le soir même j'eus l'explication de la conduite de Grignan. Sa grand'mère lui avait fait honte, disant qu'il serait déshonoré s'il ne reprenait les lettres, coûte que coûte.

A cette nouvelle, j'entre en fureur.

Le marquis veut m'apaiser, je le chasse et je cours à Saint-Germain m'enfermer dans une petite maison de plaisance, que M. de La Fare m'avait échangée contre celle de Picpus.

Racine et Boileau m'amènent, le lendemain, Grignan tout en larmes.

Il me jure qu'il n'a jamais aimé la Champmeslé. On me supplie d'être généreuse envers ma rivale, qui regrette de tout son cœur un mouvement de coquetterie... que sais-je ?

C'était une scène arrangée.

La porte s'ouvre. Andromaque paraît, tombe à mes genoux, pleure et me demande grâce.

Bref, il y eut une paix générale, une réconciliation complète.

Madame de Sévigné instruite, je ne sais comment ni par qui, de ces circonstances, écrivait à son autre petit-fils :

« Votre frère ne quitte plus Saint-Germain. Il est entre Ninon et une comédienne, avec les Racine et les Despréaux sur le tout. »

Un mois déjà s'était écoulé depuis l'aventure de Saint-Germain.

Instruite de la peine que mes folies causaient à une femme pour laquelle j'avais autant de vénération que d'estime, et touchée par les conseils de madame de la Fayette, je me décidais à en finir. Toutefois, j'étais cu-

rieuse d'apprendre pour quelle secrète raison la grand-mère du marquis désirait si fort cette rupture.

Je ne devais pas tarder à le savoir.

Le lendemain, madame de la Fayette tint parole et me conduisit chez la femme illustre qui manquait à mon cercle.

Madame de Sévigné n'a jamais été bien jolie. Elle a le nez long et pointu, les narines très-ouvertes et quelque chose d'un peu pédant dans la physionomie ; mais tout cela ne laisse pas que de lui donner grand air.

Elle me reçut avec une politesse gracieuse.

Douée d'un tact exquis et d'une grande bienséance, elle ne me parla pas la première de l'objet de ma visite. Je compris sa réserve, et je lui dis :

— Veuillez, madame, être assez bonne pour m'expliquer vos craintes à l'égard de M. de Grignan. S'il quitte une maîtresse, pensez-vous qu'il n'en retrouve pas une autre ?

— Ah ! mon Dieu, qu'il en retrouve dix, peu m'importe ! répondit-elle vivement, pourvu que dans ce nombre il ne rencontre pas une Ninon.

— Et le motif, madame, de grâce ?

— Parce que je ferai toujours en sorte de le préserver, avant son mariage, d'un attachement sérieux.

— Croyez-vous donc qu'il s'attache plus sérieusement à moi qu'à... la Champmeslé, par exemple ?

— J'en suis convaincue, mademoiselle. Vous avez

tout ce que les autres n'ont pas. Avec votre esprit, votre amabilité, vos talents et cette merveilleuse conservation de vos charmes, qui est pour tous les hommes un attrait irrésistible, nous ne le marierions certainement jamais.

Il y avait dans cette réponse quelque chose de trop obligeant pour que je ne m'exécutasse pas sur l'heure.

Le bureau de madame de Sévigné était ouvert, à quelque distance ; j'y allai prendre une plume et j'écrivis ce billet d'un laconisme remarquable :

« Je ne vous aime plus.

NINON. »

— Vous pouvez, madame, dis-je en me rapprochant, envoyer vous-même au marquis cette déclaration de rupture : il sait que mes arrêts, dans ce genre, sont toujours irrévocables.

Elle poussa une exclamation joyeuse et m'ouvrit les bras.

Je perdais un amant, mais je gagnais une amie.

Dès ce jour, madame de Sévigné voulut bien consentir à honorer mes réunions de sa présence et me défendit envers et contre tous, témoin ce passage d'une lettre qu'elle écrivit dix ans plus tard, à M. de Coulanges :

« Il faut que je vous mande des nouvelles de la bonne compagnie que l'on trouve chez mademoiselle de Lenelos. Ainsi, quoi qu'en dise madame de Coulanges, elle ras-

semble tout sur ses vieux jours, les hommes et les femmes. »

Le marquis de Grignan (je dois l'avouer, puisque je dis avec une égale franchise et ce qui peut m'attirer le blâme et ce qui est à ma louange) ne me parut pas un modèle de résignation.

Ce fut à son tour d'entrer en fureur.

Mais je tins ferme et je lui signifiai ma volonté de la manière la plus catégorique et la plus formelle.

— Résignez-vous, mon cher, lui dis-je, à ne plus entrer chez moi qu'à titre d'ami !

L'année suivante il se maria.

Je commençais alors à cultiver beaucoup le genre épistolaire, où il est rare qu'une femme ne réussisse pas, lorsqu'elle veut s'en donner la peine. Caqueter et tailler des bavettes par écrit, voilà tout le secret. Pourtant j'avais des prétentions plus hautes et, dans ma correspondance avec Saint-Évremond, je traitais parfois des points de philosophie très-solennels. Il me répondait avec une grande régularité ; mais le plaisir que je trouvais à lire ses lettres ne valait pas celui que m'eût apporté sa présence, et je souffrais de voir ainsi se prolonger son exil.

De tous mes vieux amis, c'était le seul qui me fit défaut.

Comme la faveur de madame Scarron à la cour prenait décidément une tournure sérieuse, il me vint à l'esprit d'user de son influence pour obtenir le rappel de

Saint-Évremond. Elle me promet de saisir la première circonstance favorable pour attirer là-dessus l'attention du roi.

Mon histoire marche si vite que je laisse, de temps à autre, quelques événements en arrière : ainsi je m'aperçois que j'oublie Mademoiselle et ses malheureuses amours.

Deux mois avant mon voyage dans les Vosges, c'est-à-dire antérieurement à la disgrâce de madame de Montespan, la fille de Gaston avait payé la liberté de Lauzun du sacrifice de la plus grande partie de ses biens. Sa souveraineté de Dombes et le comté d'Eu devinrent l'apanage du fils aîné de mon ennemie.

Quand le roi et la Montespan eurent moissonné le plus beau et le meilleur, arriva M. de Lauzun, qui se mit à glaner après eux. Il obtint de Mademoiselle le duché de Saint-Fargeau, affermé vingt-deux mille livres, la baronnie de Thiers en Auvergne d'un rapport de trois mille écus, et se fit donner, en outre, une rente de six mille livres sur les gabelles du Languedoc. Beaucoup de gens auraient passé volontiers cinq ans à Pignerol, pour se faire, à ce prix, quarante mille livres de rente.

Encore si la pauvre femme avait acheté le bonheur !

Mais elle n'eut en échange de tout cela que des chagrins et des déboires.

Lauzun la visitait alors à Choisy, où elle avait fait bâtir une petite maison de plaisance. Jamais homme ne se comporta d'une manière plus indigne.

Chacun se figura qu'ils étaient mariés en secret. Si l'ancien colonel des dragons n'eût été que l'amant de la cousine du roi, il semblait qu'elle aurait dû sans retard, pour le soin de sa propre dignité, provoquer une rupture.

Il lui faisait les scènes les plus scandaleuses, les affronts les plus sensibles.

En présence de témoins, il osa lui reprocher un jour de porter une toilette peu en rapport avec son âge.

A l'entendre, elle ne l'avait payé que médiocrement des tortures essayées pour elle à Pignerol. Il lui extorquait à toute minute soit de l'argent soit des pierreries. Pour achever, il voulut la contraindre à lui donner le gouvernement de ses biens, afin de la dévaliser plus à l'aise. Mais elle résista.

Leur vie était un enfer.

Pauvre Mademoiselle ! Soyez donc fille de rois ! Quelle destinée !

Elle finit par tomber dans la dévotion la plus extrême.

Déjà la cour venait de recevoir un grand exemple du même genre. Pour les cœurs blessés la religion est le plus sûr asile.

Mademoiselle de la Vallière, retirée depuis six mois aux Carmélites, prit le voile et prononça des vœux irrévocables. Sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, elle vécut dès lors comme une sainte, oubliant toutes les douleurs et tous les dégoûts que lui avait donnés l'amour d'un roi.

Quant à l'autre favorite, elle ne se décourageait pas et cherchait, par tous les moyens possibles, à reprendre Louis XIV dans ses chaînes. C'était un caractère sans vergogne et sans pudeur. Elle subissait les rebuffades, buvait les affronts, mais ne regagnait pas, Dieu merci, le terrain qu'elle avait perdu.

Décidément Françoise l'emportait.

Tous les jours, le roi lui rendait visite, sous prétexte de caresser ses enfants. Il lui témoignait la plus haute estime et prenait un vif plaisir à son entretien. De plus en plus enchanté de son esprit et de sa nature aimable, il lui acheta du côté de Chartres un domaine dont il voulut qu'elle portât le nom.

Le malheureux poète cul-de-jatte ne se doutait guère, de son vivant, qu'il dût compter au nombre de ses successeurs le plus glorieux monarque du monde.

Cédant au désir de Louis XIV, Françoise s'appela désormais madame de Maintenon.

Quelques mauvais plaisants de la cour parodièrent aussitôt le mot et la nommèrent madame de *Maintenant*.

Presque toutes les semaines elle venait me voir. Quand elle ne pouvait sortir, j'allais au Louvre.

Le premier soin de la veuve Scarron avait été, comme on le pense, de se débarrasser de madame Arnoul, dont les intrigues et les cartes ne pouvaient plus que la compromettre.

Elle lui donna vingt mille écus et la maria à un intendant de marine de Marseille.

J'étais émerveillée du succès de mon amie; j'oubliais les menées étranges qui l'avaient conduite à ce comble de fortune. Ma vengeance contre la Montespan devenait complète et Françoise profitait de sa ruine : n'était-ce pas un double bonheur?

Il paraît, du reste, que le roi, dans ses visites, ne s'écartait jamais des règles de la décence. Jamais un mot, jamais un regard ne pouvaient laisser supposer à Françoise qu'il la classait au rang de ces maîtresses éphémères qui ne brillaient alors un instant à la cour que pour mieux s'éteindre ensuite et disparaître.

Mademoiselle de Fontanges fut un de ces météores fugitifs.

On n'aurait même pas conservé son souvenir, sans la coiffure bizarre qu'elle inventa et qui garde encore son nom.

C'est une espèce d'édifice en fil de fer et à plusieurs étages, sur lequel on place quantité de morceaux de mousseline séparés par des rubans entrelacés de boucles de cheveux, il se décompose en huit pièces principales appelées la *Duchesse*, le *Solitaire*, le *Chou*, le *Mousquetaire*, le *Croissant*, le *Firmament*, le *Dixième ciel* et la *Souris*.

Jamais plus sottie imagination n'a passé dans le cerveau d'une femme.

Ce qu'il y a d'inouï, c'est que la mode en a duré près de dix ans.

Madame de Maintenon ne parut s'inquiéter en aucune sorte de la passion du roi pour mademoiselle de Fontanges. Elle s'occupait, pendant ce temps-là, de pousser un confesseur à la cour.

Le père La Chaise finit, grâce à elle, par obtenir l'ingrat honneur de diriger la conscience de Louis XIV.

Sans contredit, ce fut le tour le plus habile de la veuve Carron. Fontanges disparut, et le roi n'eut plus d'autres amours que celles qui lui furent permises par son sage et prudent directeur.

Une véritable bataille littéraire s'engageait, en ce temps-là, d'un bout de Paris à l'autre, à propos de la *Phèdre* de M. Racine et de la *Phèdre* de M. Pradon.

Tous les cercles étaient en rumeur.

Il y avait entre les deux ouvrages la différence qui existe entre la première étoile et le plus grossier des flambeaux terrestres, entre l'ombre et le soleil, entre le jour et la nuit; l'un était un éclatant chef-d'œuvre, et l'autre quelque chose d'informe, de ridicule et de présumptueux comme un auteur. Pourtant la *Phèdre* de M. Pradon fut un instant déclarée supérieure à la *Phèdre* de M. Racine, et le parterre accueillit ce jugement unique, sans exemple dans les fastes des lettres.

Heureusement, pour l'honneur de notre siècle, nos petits neveux ne voudront pas y croire.

Madame Deshoulières eut le tort très-grave de se joindre à la troupe d'envieux qui essayaient de ternir la

réputation du seul écrivain qui jusqu'alors se fût montré digne de succéder à Corneille.

J'ai dit « le tort très-grave » parce que, ne pouvant, dans cette circonstance, accuser l'esprit de la *Calliope française*, je suis obligée d'accuser son cœur.

Du reste, hâtons-nous de dire que le triomphe du mauvais goût n'eut pas une longue durée. La cabale en fut pour sa courte honte.

On s'occupait beaucoup alors de questions religieuses. Rome et le grand roi se trouvaient en désaccord au sujet de l'affaire de la *Régale*. En cela, tous les évêques de France flagornèrent Louis XIV à l'envi l'un de l'autre, au grand préjudice de l'autorité du saint-siège, dont ils devaient se montrer avant tout les soutiens.

Pas n'est besoin d'être casuiste ni versé profondément dans la science de la théologie pour comprendre que le droit de nommer aux évêchés ne peut être laissé au caprice des cours. Ce serait un moyen sûr de donner gain de cause à l'ambition et à l'intrigue. Messieurs du clergé ne firent preuve dans la circonstance ni de bonne foi ni de sagesse. On les blâma très-fort d'avoir été courtisans, lorsqu'ils devaient être orthodoxes.

IV

A mesure que les heures inflexibles me poussent vers la vieillesse, les années pour moi deviennent moins pleines, et les pages que je consacre à raconter ma vie sont nécessairement plus courtes.

La mort frappait à chaque instant autour de moi des personnes qui m'étaient chères, ou avec lesquelles j'avais vécu dans l'intimité.

Madame de Chevreuse venait de mourir à Port-Royal.

Une autre femme, plus célèbre encore par son esprit et sa beauté, ne devait pas tarder à la suivre dans la

tombe. Je parle de madame de Longueville, dont le souvenir s'attachait à mes plus beaux jours, à ma plus précieuse affection, à ma plus douce ivresse de cœur. La noble et gracieuse reine de la Fronde, l'amante de Marsillac, la sœur du grand Condé, mourut aux Carmélites dans l'exercice des plus rudes mortifications.

Depuis longtemps elle avait renoncé au monde pour s'occuper exclusivement de son salut.

Madame de Sévigné, qui la visitait dans sa retraite, nous parlait souvent d'elle et l'appelait *sainte et pénitente princesse*, ne trouvant pas assez d'éloges pour les sublimes vertus dont elle donnait l'exemple.

Cette mort me fit sérieusement réfléchir.

La duchesse de Longueville était à peu près de mon âge.

Si l'heure a sonné pour elle, ne sonnera-t-elle pas bientôt pour moi ? Mener une vie si peu en rapport avec cette fatale rapidité des ans, qui chaque jour me rapproche de la tombe, n'est-ce point une conduite imprévoyante et folle ? Ma philosophie pourra-t-elle, là-haut, me tenir lieu du repentir ?

Il y eut une personne que la fin de madame de Longueville devait encore affecter plus que moi.

Je n'ai pas besoin de nommer Larochefoucauld.

Sa douleur fut aussi grande que l'avait été jadis son amour. Il lui sembla que, cette âme une fois envolée de la terre, la sienne devait la suivre.

François me prédit qu'il mourrait avant la fin de

l'année. Sa prédiction se réalisa, mes larmes coulèrent sur un nouveau cercueil.

Je perdais le plus cher ami de mon enfance.

Où sont, hélas ! nos belles années du château de Loches, et nos jeux sous les plus grands arbres du parc, et notre fuite dans le bois, et le souper de Jacqueline, et cette terrible révélation de mon sexe, suivie d'émotions si douces et de si tendres battements de cœur !

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis cette bienheureuse époque d'innocence et d'amour.

Ah ! que la vie la plus longue paraît courte, quand on regarde derrière soi pour interroger le souvenir ! Il semble à l'enfant qu'il n'épuisera jamais la longue série des jours, et le vieillard s'étonne de trouver le berceau tout près de la tombe.

J'étais plongée dans une mélancolie sombre. En vain mes amis essayaient de rappeler ma gaieté disparue.

Le Nôtre vint m'annoncer qu'il partait pour Rome. Il engagea vivement madame de la Fayette et moi à l'accompagner dans ce voyage.

— Nous aurons avec nous, dit-il, le poète Santeuil, un gros chanoine de Saint-Victor, dont la verve caustique et l'originalité nous amuseront pendant la route.

J'acceptai de grand cœur cette distraction qui venait s'offrir si à propos.

Lors de mon premier voyage en Italie je n'avais pas vu Rome. Madame de la Fayette brûlait d'étudier la cour du pape.

Huit jours après, nous étions avec le jardinier royal et Santeuil sur le chemin de Genève, d'où nous devons gagner Turin, Parme, Florence et enfin les États de l'Église.

Le joyeux chanoine nous défraya de plaisanteries que nous ne trouvions pas toujours marquées au coin de la décence et de la délicatesse, surtout quand il s'était livré, comme cela ne manquait pas de lui arriver plus d'une fois le jour, à son goût excessif pour la boisson.

Mais le sans-gêne du voyage nous aidait à passer sur bien des choses.

Santeuil allait à Rome afin obtenir l'approbation du Saint-Père et des cardinaux à un recueil d'hymnes latines, qu'il destinait au rite dans toute l'étendue de la chrétienté.

Quant à Le Nôtre, il était appelé par le pape lui-même. Sa réputation avait franchi les Alpes, et Louis XIV, réconcilié décidément avec le souverain pontife, consentait à lui prêter pour quelques mois le célèbre jardinier.

Il s'agissait de dessiner les parterres du Vatican.

Nous arrivâmes à Rome sur la fin de mars. Madame de la Fayette et moi, nous obtînmes la faveur d'être présentées avec nos deux compagnons de route à l'audience solennelle du pape.

Je me souviendrai longtemps de la charmante bonhomie dont Le Nôtre fit preuve, en entrant dans la salle d'audience, où le Saint-Père nous attendait, environné

des membres du sacré collège. Au lieu de se prosterner, comme c'est l'usage, et de baiser la mule du pontife, il s'écria :

— Eh ! bonjour, mon révérend père ! Que vous avez bon visage, et combien je suis ravi de vous trouver en si bonne santé !

Puis, à la fin de cette exclamation aussi cordiale qu'étrange, il alla se précipiter au cou du pape. Il le baisa sur les deux joues, sans plus de façon que s'il eût abordé un simple mortel.

Sa Sainteté rit de bon cœur.

Elle accepta comme on la lui donnait cette franche et naïve accolade, nous fit mille amitiés et voulut qu'on nous servît une collation.

Le pape descendit ensuite avec nous dans les jardins, qui étaient vraiment de fort mauvais goût, comparés à ceux des Tuileries et de Versailles. Il nous conduisit vers une espèce d'étang, où nageaient d'énormes poissons, parmi lesquels il nous montra des carpes deux fois centenaires.

Je ne trouvais rien de bien curieux à cela.

Mais tout à coup, sur un signe du pontife, un des cardinaux qui l'accompagnaient sonna une cloche, suspendue à une potence, au bord du bassin même. Aussitôt tous les poissons d'accourir en agitant leurs nageoires, et de lever la tête hors de l'eau.

Un page apporta deux corbeilles.

L'une était remplie de pain taillé, l'autre de graines diverses, et le pape jeta devant nous toutes ces provisions à ses carpes favorites, qui les eurent absorbées en un clin d'œil.

On sonna de nouveau la cloche. Les poissons se livrèrent à quelques évolutions joyeuses, comme pour remercier leur pourvoyeur, et disparurent.

— Parbleu ! s'écria le poète latin, enhardi par le bon accueil fait à la franchise de Le Nôtre, voilà, très-Saint-Père, des religieux bien dressés !

— Des religieux... Que voulez-vous dire ? demanda le pape en se retournant.

— Mais sans doute, reprit Santeuil : n'accourent-ils pas au réfectoire au son de la cloche ? Votre Sainteté devrait, sur ma parole, proposer ce monastère aquatique pour modèle à tous les autres. Désormais on verrait une observation plus exacte de la règle du silence et de la sobriété, si les moines étaient muets comme ces poissons et ne buvaient que de l'eau !

Le papa fronça le sourcil.

A son exemple, les membres présents du sacré collège regardèrent Santeuil avec un mécontentement visible, et je tremblai, dès lors, pour les *hymnes* de notre bavard de poète.

Mes craintes furent justifiées par l'événement.

On trouva dans le consistoire que les poésies de Santeuil avaient un parfum de paganisme qui devait empê

cher à tout jamais l'Église romaine de les chanter dans les cérémonies du culte.

Plus tard, on fut moins injute.

Mais, en attendant, le pauvre chanoine dut quitter l'Italie sans voir faire droit à sa requête, et Dieu sait toutes les malédictions burlesques dont il accabla les carpes du Vatican !

Il faudrait des années entières pour visiter Rome, cette ville des ruines, où l'histoire du grand peuple du monde est écrite, à chaque pas, sur les monuments debout ou renversés.

Les pompes du catholicisme nous émerveillèrent ; elles sont là plus imposantes qu'en aucun lieu du monde. Seulement, il y eut beaucoup de scandale mêlé à notre admiration, et je m'habituais difficilement, pour mon compte, à voir le matin à l'autel les *monsignori* que je retrouvais ensuite le soir dans les bals et les théâtres.

Je fus presque tentée d'imiter ce juif, qui se convertit en raison même du spectacle de débauche et d'immoralité, donné par les cardinaux et le clergé de Rome. « Une religion, disait-il, capable de résister à tout ce que ses chefs eux-mêmes font pour la détruire, doit être nécessairement divine. »

Il fallut six mois à Le Nôtre pour achever ses travaux de jardinage.

Le souverain pontife lui donna six mille florins avec

sa bénédiction, et nous regagnâmes la France au commencement de l'hiver.

Hélas ! j'étais partie pour échapper aux impressions lugubres que me causaient les coups précipités de la mort, et je n'arrivai que pour la voir frapper une autre victime !

Je trouvai mon vieux Corneille à toute extrémité.

C'était encore une des plus belles pages de ma vie que le temps déchirait de sa main impitoyable, une de mes plus vives affections qu'il emportait sans retour ! Pour moi le présent n'était plus que le regret du passé ; je devais me résigner à chercher un refuge dans le souvenir, ce deuil du cœur !

En comptant l'aller et le retour, je n'avais été que huit mois hors de Paris. Cependant je le retrouvai changé, comme si mon absence eût duré un siècle.

Louis XIV se convertissait décidément et prenait ses précautions contre l'enfer.

Toute la cour de l'imiter aussitôt. Jamais on ne vit tant de gens inquiets de leur salut.

Sa Majesté coupe sa moustache, les courtisans coupent la leur. Sa Majesté croit que la perruque grise lui donnera un air respectable, chacun de poudrer le sien au plus vite et de se vieillir autant que possible, afin d'attirer par cette prévenance délicate l'attention et la faveur du maître.

Jusqu'alors les femmes seules avaient fait usage de la poudre.

On sait quelles proportions immenses avaient prises les perruques. Les cheveux que personne ne laissait plus pousser devenaient d'un prix fou et se vendaient jusqu'à soixante et quatre vingts livres l'once. Une perruque coûtait mille écus. Heureusement pour les bourses médiocres, on inventa le crêpe. Il s'arrangeait mieux sur la tête et faisait paraître la perruque très-garnie, quoique plus légère.

Quant aux costumes, ils avaient changé comme les visages.

Le justaucorps, après être devenu casaque, se métamorphosait en habit. Des petits-mâîtres, amateurs de l'absurde avant tout, venaient d'inventer la *culotte infolio*, sorte de vêtement de matelot, très-disgracieux au coup d'œil. On semblait avoir fait gageure de se rendre plus ridicule de jour en jour, et les femmes lancées dans cette voie, allèrent bientôt plus loin que les hommes.

Elles empruntèrent aux Espagnoles le *vertugadin*, sorte de gros bourrelet qu'elles s'appliquaient à la ceinture pour donner plus d'ampleur aux jupes.

Après le *vertugadin* arriva le *panier*, grand cerceau de baleine recouvert de toile, et destiné au même usage. Cela fit prendre aux hanches des proportions si exagérées que les portes et les rues devinrent trop étroites. On voyait ces dames obligées de marcher constamment de côté, ce qui leur donnait vraiment beaucoup de grâce.

Pour les mœurs, elles étaient empesées et guindées comme les costumes.

L'ancienne gaieté française disparaissait chaque jour avec l'esprit folâtre, les entretiens vifs et délicats, les belles manières. Je me trouvai presque heureuse de vieillir en remarquant les tendances moroses et taciturnes de mon siècle.

Il faut bien l'avouer, madame de Maintenon contribuait de toutes ses forces à accroître cette propension universelle au genre ennuyeux. La dévotion, que j'avais crue d'abord une ruse, était décidément une maladie. Le père La Chaise prenait soin de l'aggraver chaque jour. Peu importait à ce jésuite que la France pérît de tristesse, pourvu qu'il fît ses affaires et celles de son ordre.

Depuis un an bientôt Françoise m'avait promis de parler en faveur de mon pauvre Marguerite. Il me parut qu'elle ne tenait pas grand compte ni de ma recommandation ni de sa promesse.

Je voulus aller la voir au Louvre ; mais je ne l'y trouvai point.

Elle était alors en train d'organiser le couvent de Saint-Cyr, où elle ne recevait personne, tant elle avait à cœur de dresser elle-même et avec le soin le plus scrupuleux la règle de cette sainte maison.

Il fallut que je lui écrivisse.

Longtemps la réponse se fit attendre. Je présume que la règle manquait encore de quelques articles. Enfin elle daigna m'envoyer de ses nouvelles et m'apprendre que le

roi consentait à rappeler l'exilé, pourvu qu'il donnât la preuve de son repentir.

Cette preuve consistait en une lettre respectueuse et soumise à envoyer de Londres à Louis XIV.

Je m'empressai d'avertir Marguerite, pensant qu'il serait heureux, à ce prix, de regagner la France; mais je me trompais; il voulut rester en exil. Depuis quinze ans il habitait l'Angleterre. Il avait pris les habitudes et presque les mœurs du pays; il se trouvait vieux, cassé. Un pareil dérangement, disait-il, n'était plus de saison. Du reste, il joignait à son refus tant d'affectueux et bons souvenirs que je n'eus pas le courage de lui en vouloir.

Il nous proposa de nous réunir sans traverser le détroit, c'est-à-dire de lui envoyer mon histoire.

L'idée me parut originale.

« Je lirai avec bonheur les détails que je connais, ma chère, écrivait Saint-Évremond; mais racontez-moi surtout ceux que je ne connais pas ! »

A tout hasard j'acceptai sa proposition. J'avais toujours eu une mémoire excellente, et je commençai gaiement ce travail, qui fut, je dois en convenir, une des plus agréables distractions de ma vieillesse. Il me semblait revivre à mesure que j'évoquais le passé. Je n'ens pas une heure d'ennui, à partir de cette époque, et j'envoyai à Saint-Évremond ma confession générale, chapitre par chapitre.

Il est vrai qu'en me confessant je confesse aussi tout

mon siècle ; mais tant de gens manquent de franchise qu'il faut bien en avoir pour eux. Je mets tous mes soins à ne rien laisser dans l'ombre ni de mes actions ni de celles des autres.

Et, puisqu'il s'agit de franchise, disons enfin à quel âge incroyable j'étais parvenue, sans que personne autour de moi en eût le soupçon le plus léger, sans que les adorations et les hommages cessassent de me poursuivre.

On venait d'entrer en mil six cent quatre-vingt-cinq, et j'étais né en mil sept cent et douze. J'avais donc soixante-treize ans bien sonnés. Soixante-treize ans!... et Châteauneuf soupirait du matin au soir à mes genoux, et Chau lieu ne me parlait que de son bonheur!

En vérité, l'on pouvait sans flatterie me trouver belle encore.

Mes cheveux ne grisonnaient pas ; aucune de mes dents ne branlait dans l'alvéole. Si mon teint n'avait plus son ancien éclat, il conservait beaucoup de blancheur, avec une apparence de santé qui manque souvent aux jeunes visages. Cela tenait du prodige, et toutes les promesses de l'homme noir se réalisaient d'une manière effrayante.

Au front seulement j'avais une petite ride, où Chau lieu disait que s'était réfugié l'amour.

Madame de la Fayette, scandalisée de mon éternelle coquetterie, me répétait à chacune de ses visites :

— Ninon ! Ninon ! quand serez-vous enfin raisonnable?

Je lui répondais :

— Quand on cessera de m'aimer.

— Vous avez tort, ma chère, vous avez tort ! répliquait-elle ; n'attendez pas que l'amour vous quitte.

— Il vaut donc mieux quitter l'amour ?

— Certainement. Si vous n'interrogez pas là-dessus la sagesse, prenez du moins conseil de votre orgueil.

— Je crains que vous n'ayez raison, lui dis-je toute rêveuse.

— Oui, ma chère, ne le mettez pas en doute. Une femme d'esprit comme vous doit-elle attendre la fin de ses triomphes ? Sauvez, croyez-moi, votre gloire du naufrage.

Le raisonnement me frappait de plus en plus.

Je me recueillis pendant une semaine, comme si j'allais procéder à l'acte le plus grave de ma vie.

Ma résolution prise, j'envoyai des invitations à mes habitués pour les réunir dans une assemblée extraordinaire ; puis, faisant appel à tout mon courage, le cœur ému sans doute, mais bien décidée à l'acte solennel que j'allais accomplir, je déclarai que je renonçais à l'amour.

Ici, j'ai besoin de faire un serment, car on pourrait s'imaginer que je raille ou qu'un reste de coquetterie est en jeu dans l'affaire. Je le jure donc sur l'honneur ; à peine cette déclaration achevée, tout le monde se récria. Ce ne fut, d'un bout à l'autre de mon cercle, que réclama-tions et murmures. On soutint que je n'avais pas le

droit d'abdiquer le sceptre, que j'étais encore la reine de beauté, la perle des femmes, l'étoile de mon sexe.

Pour en finir, je proclamai hautement la date de ma naissance.

Alors le soulèvement devint terrible. Il y eut une véritable révolte, une tempête d'indignation. Les plus exaltés allèrent jusqu'à m'accuser de mensonge.

On me somma de produire mon extrait de baptême.

Deux ambassadeurs furent nommés pour aller le réclamer au curé de Notre-Dame et le lever sur les registres de la paroisse. Le lendemain, quand ils vinrent le mettre sous les yeux des incrédules et les convaincre de mon âge, les clameurs recommencèrent, mais dans un autre sens.

— Elle disait vrai ! eriait-on.

— C'est merveilleux !

-- Quel prodige !

— Il y a là-dessous du sortilège !

— Oui ! oui ! quelque magicien s'est évidemment mêlé de la chose !

Ces dernières paroles me firent tressaillir : je n'aimais pas ce qui me rappelait le pacte imprudent que j'avais signé.

— Voyons, messieurs, répondis-je, oubliez-vous qu'Hélène avait plus de quarante ans lorsque toute la Grèce se battit pour elle ?

— Quarante ans, mais vous en avez soixante-treize !

— Le double... comprenez-vous?... le double !

— Je vous en prie, laissez-moi poursuivre. Ménélas la reprit à cinquante et la trouva si belle encore qu'il lui pardonna. Donc, il est à présumer qu'elle ne vieillit pas en un jour et que ses charmes durèrent bien au delà de cet âge.

— Allons donc, vous brodez l'histoire.

— D'ailleurs, il est prouvé que ceci rentre dans le domaine de la Fable.

— Et Diane de Poitiers, messieurs, ajoutai-je, ne voyait-elle pas à soixante-cinq ans, au château d'Anet, toute la cour à ses genoux ?

— Mais encore une fois, Ninon, vous en avez soixante-treize ?

— Les deux femmes que vous citez ne soutiennent pas le parallèle !

— Ne mettez plus en avant madame Ménélas !

— Laissez en repos la belle Diane !

— Elle voit éclipser sa gloire !

Ils eurent beau crier, supplier, se désoler, me demander à genoux de ne pas fermer ma cour d'amour et de permettre encore aux oiseaux des Tournelles de voltiger autour de moi, je fus inflexible.

A partir de ce jour, il y eut une réforme absolue dans ma maison.

Le fard, la poudre et les mouches furent exilés de ma table de toilette. Je pris un costume sévère. Tout propos

à double entente cessa dans mon cercle, et je condamnai sans miséricorde la porte de mon boudoir. Ninon, la légère et sensuelle Ninon, que jusque-là ni les chagrins ni les malheurs n'avaient pu rendre sage, se métamorphosa tout d'un coup, sans que rien l'y contraignît, par la seule force du raisonnement. On ne vit plus que mademoiselle de Lenclos, digne, sérieuse, renonçant aux folies du cœur pour les nobles plaisirs de l'esprit.

Madame de la Fayette était dans l'enthousiasme. Elle admirait son ouvrage, encore plus par amitié pour moi que par gloriole d'auteur.

Paris n'eut plus, dès ce jour, qu'un salon où se réunissaient les gens de goût, les célébrités en tous genres, et ce salon était le mien.

Racine, Boileau, Fontenelle, la Fontaine, Huydens, Bussy-Rabutin, Charleval, Montreuil, La Fare, Benserade, le vieux Desmarets, Quinault, La Bruyère, en un mot tous les beaux esprits de l'époque se donnaient chaque soir rendez-vous chez moi.

J'avais aussi beaucoup de personnages de la cour. Le duc de Beauvilliers et le maréchal de Duras furent ceux qui, dans le nombre fréquentèrent le plus assidûment mes assemblées.

Quant à mes aventures amoureuses on n'en parlait plus.

A tort ou à raison l'estime générale m'était acquise, et je recevais des hommes qui flattaient extrêmement mon

amour-propre. Ainsi, lorsque le grand Condé rencontra ma chaise, il descendait de carrosse et venait faire baisser mes glaces pour me saluer.

Madame de Maintenon elle-même, qui, depuis son incroyable fortune à la cour, n'était venue me rendre visite qu'en tapinois, madame de Maintenon, de plus en plus dévote et sainte, daigna me faire l'honneur de paraître publiquement mon amie.

Je la reçus trois ou quatre fois en grand apparat.

Contre son habitude, elle eut assez de tact et de bien-séance pour ne pas trop écraser la société de sa grandeur.

Des évêques, des cardinaux sollicitèrent l'entrée de mes salons. Plusieurs d'entre eux m'affirmèrent que le pape avait conservé le souvenir de mon voyage à Rome, et parlait souvent de moi avec la plus haute estime.

L'abbé de Fénelon, cet homme aux mœurs si douces, à l'esprit si gracieux, à la parole si pleine d'onction et de charme, fut un de mes visiteurs les plus assidus, et madame Guyon, sa belle cousine, du côté de la branche des Lamoignon, prêcha pour la première fois dans mon cercle la doctrine du Quiétisme et l'amour pur de Dieu.

Jamais l'ancien hôtel Rambouillet n'avait eu plus de solennité ni de décence.

Outre mesdames de La Sablière, de La Fayette, et de Sévigné, je recevais mesdames d'Elbène, de Coulanges, du Fort; les comtesses de Souvré, de La Suze, d'Olonne,

de Sandwick; les marquises de Vardes, de Créqui, de Saint-Lambert; les duchesses de Sully et de Bouillon, et les maréchales de Castelnau et de La Ferté.

Grâce à l'intervention de madame de Sévigné, bientôt Madeleine de Scudéri ne bouda plus.

Elle devint ma meilleure et ma plus intime camarade.

Je fis taire Boileau qui s'avisait de crier partout, et même d'écrire qu'elle ne méritait pas sa gloire. Il finit par écouter mes observations, et montra pour les œuvres de la *Dixième Muse* une indulgence que je n'avais pas toujours eue moi-même.

Le tort de mademoiselle de Scudéri est de s'être trop adonnée à la phrase, en négligeant l'étude des passions. Mais on ne pouvait lui refuser un esprit charmant et une grâce exquise dans l'entretien.

D'une figure presque masculine, et laide autant qu'une femme peut l'être, elle ne laissa pas que d'inspirer plus d'un amour sérieux. L'avocat Pélisson l'idolâtrait encore, et jadis elle avait complètement tourné la tête à Conrart, secrétaire de l'Académie française.

Pour madame Deshouillères, il fallut, bon gré malgré, qu'elle fît amende honorable à la *Phèdre* de Racine.

Le chagrin du pauvre auteur au sujet de l'injustice odieuse dont, à cette occasion, le public s'était rendu coupable envers lui, fut si vif qu'il résolut d'abandonner le théâtre. Il consacra sa plume à écrire des tragédies religieuses pour les demoiselles de Saint-Cyr. Nous

eûmes beau le sermonner à cet égard et lui prouver qu'il ne devait pas mettre son talent au service des folles aberrations de Françoise, Racine se montra sourd à nos reproches et composa pour elle, à deux années de distance, *Esther et Athalie*.

Dans une de ses lettres, Saint-Évremond m'avait donné le conseil de lutter contre les déplorables tendances de la cour de Versailles.

Forte de son sentiment et de celui de beaucoup d'autres, je consacrais à cela mes plus constants efforts, et je suppliais de marcher dans la même route que moi ceux qui pouvaient m'aider à sauver du naufrage de la bigoterie nos belles mœurs françaises *.

* Ninon n'exagère pas dans tout ce qui précède. On en aura la certitude, en lisant ces deux passages, l'un tiré des œuvres du marquis de la Fare, mort en 1712, et l'autre de Saint-Simon.

« La demeure de mademoiselle de Lenclos, dit le premier, était alors (1694) le rendez-vous de ce que la cour et la ville avaient de gens estimables par leur esprit. Les mères les plus, vertueuses briguaient pour leurs fils, qui entraient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aimable que l'on regardait comme le centre de la bonne compagnie. Bien plus, la maison de Ninon était peut-être, dans les derniers temps de sa vie, la seule où l'on osât faire usage des talents de l'esprit et où l'on passât des journées entières sans jeu et sans ennui. Enfin, jusqu'à l'âge de 87 ans, elle fut recherchée par la meilleure compagnie du temps. »

Saint-Simon dit à peu près la même chose en d'autres termes :

« Ninon eut des amis illustres de toutes les sortes, et montra tant d'esprit qu'elle se les conserva tous, et les tint unis entre eux, ou pour le moins sans le moindre bruit. Tout se passait chez

Ma nouvelle manière d'être me fit une réputation immense.

On ne parlait que de la rue des Tournelles et de la bonne compagnie qu'on y rencontrait. Je n'en finirais plus si je voulais donner ici la liste des personnes qui sollicitèrent comme une grâce l'entrée de mon salon.

Dans la foule je choisissais et je choisissais bien.

elle avec un respect et une décence extérieurs que les plus hautes princesses soutiennent rarement avec des faiblesses. Elle eut de la sorte pour amis tout ce qu'il y avait de plus trié et de plus élevé à la cour, tellement qu'il devint à la mode d'être reçu chez elle, et qu'on avait raison de le désirer par les liaisons qui s'y formaient. Jamais ni jeux, ni cris élevés, ni disputes, ni propos de religion et de gouvernement ; beaucoup d'esprit et fort orné, des nouvelles anciennes et modernes, des nouvelles de galanterie, et toutefois sans ouvrir la porte à la médisance. Tout y était délicat, léger, mesuré, et formait les conversations qu'elle sut soutenir par son esprit et par tout ce qu'elle savait de faits de tout âge. La considération qu'elle s'était acquise, le nombre et la distinction de ses amis et de ses connaissances continuèrent à lui attirer du monde quand les charmes eurent cessé et quand la bienséance et la mode lui défendirent de plus mêler le corps avec l'esprit. Elle savait toutes les intrigues de l'ancienne et de la nouvelle cour, sérieuses et autres. Sa conversation était charmante. Désintéressée, fidèle, secrète, sûre au dernier point et à la faiblesse près, on pouvait dire qu'elle était vertueuse et pleine de probité. Elle a souvent secouru ses amis d'argent et de crédit, est entrée pour eux dans des choses importantes et a gardé très-fidèlement les dépôts d'argent et des secrets considérables qui lui étaient confiés. Tout cela lui acquit de la réputation et une considération tout à fait singulière. »

(*Saint-Simon*, tome iv, page 421.)

Parmi ceux dont je ne jugeais pas convenable d'accueillir la demande, plusieurs s'ingénièrent à trouver des prétextes pour s'introduire chez moi et satisfaire leur curiosité. Ce fut ainsi que je reçus la visite du précepteur de M. le duc de Chartres, un certain abbé Dubois, si j'ai bon souvenir, dont la figure chafouine et astucieuse me déplut.

Il allait à Londres et venait me demander une lettre pour Saint-Évremond.

Je la lui donnai, mais sans le recommander bien chaudement. Son visage, ses manières et ses discours ne m'avaient point séduite.

L'année suivante deux grands deuils vinrent frapper la cour. Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, mourut presque subitement, et le grand Condé termina dans son château de Chantilly une carrière pleine d'héroïsme. Il avait noblement racheté ses torts, en couvrant de lauriers les pages de son histoire où se trouvait écrite sa révolte.

Bossuet prononça son oraison funèbre.

Depuis environ dix-huit mois, madame de Montespan, abreuvée de dégoûts, avait enfin pris le parti de se retirer dans ses terres.

Elle faisait son possible pour y achever saintement une existence bien mal commencée.

Peut-être trouvera-t-on que ma rancune envers la favorite a dépassé les bornes. Mais, encore une fois, était-ce à elle de me jeter le mépris et l'opprobre ? Que Dieu

lui pardonne ses torts et me pardonne les miens !

Deux mois après la mort de la reine, nous eûmes une surprise dont je ne suis pas encore bien revenue, quoique les folles prédictions de ma compagne de voyage dans les Vosges m'y eussent préparée depuis longtemps : Françoise d'Aubigné, cette pauvre fille jadis abandonnée de tous, que madame de Neuillan prenait pour valet d'écurie ; Françoise d'Aubigné, que j'avais tirée plusieurs fois de la misère, qui s'était vue en quelque sorte forcée d'épouser un cul-de-jatte ; Françoise d'Aubigné, alors âgée de cinquante ans au moins, et aussi perdue de physionomie que le sont ordinairement les femmes de cet âge, Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, vint nous dire en confiance qu'elle allait épouser Louis XIV.

Ainsi la prophétie de madame Arnoul s'accomplissait ! J'en tombai du plus haut des nues.

Le mariage, il est vrai, ne devait pas être publié d'abord ; mais une femme assez habile pour arriver là n'avait plus aucune raison de s'arrêter en chemin. Je ne désespérai pas d'entendre bientôt proclamer la veuve Scarron reine de France.

Ils furent mariés par le père Lachaise à la chapelle de Versailles, en présence de l'archevêque de Paris. Bon-temps, valet de chambre du roi, servit la messe.

A quelques jours de là, madame Louis XIV me fit proposer d'aller demeurer auprès d'elle à Versailles.

Je déclinai cet honneur.

N'étais-je pas aussi reine chez moi ? Franchement, mon diadème me semblait préférable au sien.

Du reste, la crainte cachée qui la poussait à me faire cette proposition devint pour moi très-évidente, lorsque, peu de temps après, je la vis attirer les Montchevreuil à la cour. Elle protégea chaudement cette famille, d'une noblesse médiocre et d'une considération doutense, mais qui l'avait autrefois, dans la Brie, hébergée avec Villarceaux. La nouvelle épouse tremblait que l'histoire de ses vieilles intrigues n'arrivât aux oreilles du roi, ou du moins qu'il n'eût à cet égard des preuves trop claires.

Mais une quantité de personnes étaient au courant des secrets sur lesquels elle voulait jeter le voile.

Tous les hôtes qui, depuis vingt ans, s'étaient succédé dans ma maison de la rue des Tournelles (et le nombre en devenait incalculable) connaissaient plus ou moins la cause de mon voyage à Naples. Il y avait, en outre, chez moi certaine *chambre jaune*, sur une glace de laquelle Villarceaux avait, au moyen d'un diamant, écrit le quatrain le plus indiscret du monde en l'honneur des charmes de François.

Que pouvais-je faire à cela ? Si j'eusse cru sérieusement que mon amie dût atteindre à ce comble de fortune, j'aurais rompu la glace.

Mais tout le monde avait lu ce maudit quatrain. L'avocat Loret le publia dans son journal, et cela fit un esclandre épouvantable, sans compter les couplets qui

survinrent et que l'on entendit chanter bientôt dans tous les coins de rue.

Ces couplets étaient terribles pour l'amour-propre du royal époux.

A cette époque, il m'arriva une aventure bien extraordinaire.

Pendant mon dernier voyage d'Italie, une femme âgée était venue plusieurs fois frapper à ma porte, disant à mes domestiques qu'elle me connaissait depuis cinquante-sept ans et s'appelait Marion Delorme.

Apprenant cela, je commençai par frissonner et pâlir.

Jusqu'à ce jour aucun mort ne m'avait rendu visite. Bien que Marion eût été mon amie intime, j'aimais autant qu'elle ne se dérangeât pas du repos de la tombe pour venir me faire cette politesse.

En réfléchissant, toutefois, je songeai que quelque intrigante pouvait avoir imaginé ce singulier moyen de me soutirer de l'argent. Je me disposais donc à bien la recevoir, c'est-à-dire à la traiter du haut en bas, si elle se représentait ; mais je ne vis personne.

Il y avait plusieurs semaines que ce bizarre événement était sorti de ma mémoire, lorsqu'un matin je reçus d'un commissaire de police du quartier Saint-Honoré une lettre fort pressante.

Ce magistrat me priait de passer à son bureau le plus vite possible et pour affaire essentielle.

J'y courus à l'instant même.

A peine fus-je entrée dans le cabinet du commissaire qu'une vieille femme, gardée à vue par des exempts, leur échappa pour se précipiter à ma rencontre et me serrer contre son cœur.

Elle se mit à crier :

— C'est elle!... oui, c'est bien elle, je la reconnais!... Ninon! ma chère Ninon!... vous êtes donc enfin de retour? Ah! que le ciel soit béni! je vous devrai mon salut.

J'eus toute la difficulté possible à m'arracher de ses bras.

— Pour Dieu, madame, lui dis-je en la repoussant, soyez moins vive, et trêve à ces témoignages de tendresse! Qui êtes-vous, et où vous ai-je vue?

— Eh quoi! fit-elle en joignant les mains, vous ne me remettez pas?

Je la regardai en face bien attentivement.

— Vous me reconnaissez... Oh! je vous en conjure, dites que vous me reconnaissez!

— Non, madame, en aucune sorte, je vous le jure.

— Miséricorde! c'est impossible.

— Pourquoi donc? auriez-vous la prétention de me forcer à mentir?

— Mais je suis Marion Delorme, votre meilleure amie!

— Ah! ah! c'est donc vous qui êtes venue rue des Tournelles?

— Moi-même.

— Eh bien, ma chère, je ne vous fais pas mon com-

pliment de votre fable : elle manque de vraisemblance et d'habileté. Renoncez, je vous y engage, à nous en imposer, surtout de cette façon maladroite.

— Bonté divine! ayez pitié de moi!

— Je suis désolée de ne pouvoir vous être agréable, madame, et par une raison toute simple : Marion Delorme est morte depuis longtemps.

— Non ! non ! cria-t-elle, je ne suis pas morte ; c'est le docteur Gui Patin qui m'a sauvée.

— Allons donc !

— Je vous en fais le serment devant Dieu !

— Gui Patin , l'excellente idée ! J'étais à côté de lui au convoi de mademoiselle Delorme. Ainsi le mensonge est flagrant. J'ignore dans quel but il vous plaît de ressusciter Marion ; mais n'espérez pas, madame, que je devienne votre complice.

Là-dessus elle jette des clameurs , fond en larmes et se tord les bras avec désespoir.

On m'apprend qu'elle accuse les servantes de son hôtel d'un vol et que je suis appelée là pour garantir sa probité. Déjà M Desmaretz de Saint-Sorlin, dont elle se disait aussi l'amie intime, venait d'être mandé comme moi, et n'avait pu la reconnaître.

Je quittai bien vite le bureau du commissaire.

Les cris de cette malheureuse me poursuivirent jusqu'au bas de l'escalier. J'en éprouvais une certaine émotion, dont je ne me rendais pas compte, et je me fis conduire à tout hasard chez le docteur Gui Patin.

Il demeurait à deux pas, rue de l'Arbre-Sec.

Mais on me dit qu'il était en Prusse où il partageait l'exil de Charles Patin, son fils, condamné pour avoir gardé six exemplaires d'un libelle, dont les ministres l'avaient chargé de supprimer toute l'édition.

Cependant le docteur seul pouvait éclairer la justice et m'éclairer moi-même.

Je pensai qu'il était facile de lui écrire, et je retournai chez le magistrat pour lui conseiller d'user de ce moyen.

— Oh ! me répondit-il, c'est prendre beaucoup trop de peine pour une folle ! Après votre départ elle nous a donné les preuves les plus évidentes qu'elle avait le cerveau frappé. Je l'ai fait conduire à l'Hôtel-Dieu ; ne vous en inquiétez plus *.

En effet, où pouvait être l'apparence que Gui Patin eût simulé la mort de Marion Delorme, sans m'en rien dire ?

Le commissaire avait raison, c'était une folle.

Ainsi qu'il m'y exhortait, j'oubliai cette histoire et je ne m'en occupai plus.

* Voir les *Confessions de Marion Delorme*.

(Note de l'Éditeur.)

Madame de Maintenon faisait un singulier usage du surcroît de puissance que lui donnait son hymen avec Louis XIV. Le jésuite confesseur dictait alors ses conditions à celle dont il avait accru la fortune, et que ses manœuvres venaient en quelque sorte de porter au rang suprême.

Françoise aidant, il acheva de dominer l'esprit du maître.

Puis, une fois assurés tous deux de leur influence, il firent comprendre au royal pénitent que sa vie d'amou

avait besoin d'être rachetée aux yeux du Seigneur.

Louis XIV, saisi de crainte, ne voyait plus en rêve que des fournaises ardentes, où Belzébuth avec sa fourche traditionnelle et ses cornes se préparait à l'ensevelir. On réussit donc aisément à le décider au moyen que le père Lachaise lui présentait comme le plus efficace pour opérer son salut.

Rien n'était plus simple.

Il s'agissait de tuer la religion protestante et de n'en plus laisser trace dans le royaume.

Enchantée de pouvoir aller droit au ciel après une vie qui devait lui faire craindre de rencontrer quelque obstacle en chemin, Sa Majesté se hâta de révoquer l'édit de Nantes, et voilà le feu partout.

Les huguenots refusent de se convertir.

On envoie des dragons en province pour les sermonner à coups de sabre, piller leurs biens, brûler leurs maisons, violer leurs femmes et leurs filles.

Madame de Maintenon et son jésuite prétendaient que, si les apôtres avaient agi de la sorte, le christianisme eût été beaucoup moins longtemps à s'établir.

Par malheur, l'événement ne justifia pas ces douces et évangéliques mesures. Au lieu d'abandonner la religion de leurs pères, pour en adopter une qu'on leur prêchait, le glaive et la torche à la main, les huguenots sortirent de France, et avec eux émigrèrent le commerce et l'industrie, dont ils étaient l'unique soutien.

Cette persistance de l'hérésie à ne pas se courber sous le joug de la foi excita de plus en plus le zèle des saints apôtres de Versailles. Les dragonnades redoublèrent. Pendant quinze mortelles années, le pays fut témoin de ces horreurs, et le clergé les approuva, sauf deux de ses membres, qui méritèrent autant d'éloges que tout le reste méritait de blâme.

Ce furent M. d'Orléans, et l'abbé de Fénelon.

Le premier logea, six semaines durant, à son évêché les soldats envoyés par la cour et leur défendit de tourmenter aucune famille du diocèse.

Quant à M. de Fénelon, choisi pour diriger les missionnaires du Poitou et de la Saintonge, il refusa, comme l'évêque d'Orléans, le coupable auxiliaire de la force et convertit plus d'hérétiques par sa douceur et son éloquence que les autres prêtres avec l'aide des dragons et des bourreaux.

Tandis qu'on sabrait et qu'on égorgeait dans les provinces, Sa Majesté Louis XIV s'occupait à Versailles de choses fort graves.

Il s'appliquait à changer la coiffure des femmes.

Cette autre réforme lui semblait pour le moins aussi importante que la réforme religieuse ; mais là surtout il eût fallu des dragons, et l'entêtement de ces dames ne pouvait être comparé qu'à celui des hérétiques.

Le grand roi, chaque jour, avait beau crier contre les *Fontanges*, il prêchait dans le désert. Par esprit d'oppo-

sition sans doute, ou n'en restait même que plus attaché à cette absurde coiffure.

Quand on rencontrait une femme, on lui voyait la figure au milieu du corps.

Toute l'éloquence de Sa Majesté, ses paroles persuasives, ses railleries, sa colère réussirent à accroître de quelques pouces l'élévation des *Fontanges* et à y faire ajouter deux nouveaux ornements en gaze noire, appliqués aux oreilles, plus hauts encore que tout le reste et qui prirent le nom de *Cornes*.

Madame de Maintenon s'encorna la première, nouvelle preuve qu'en France la mode est tyrannique et fait oublier la soumission conjugale aux plus vertueuses épouses.

Cet immense édifice tremblait à chaque geste et menaçait ruine à tout propos.

Louis XIV cessa de le critiquer, dans la crainte de voir s'élever les *Fontanges* à la hauteur des pyramides d'Égypte.

Pendant que ces graves questions s'agitaient à Versailles, Catinat et Luxembourg battaient l'ennemi aux frontières. Françoise n'oublia pas de recommander à la sollicitude de ces deux généraux le jeune officier qui avait jadis prodigué des consolations si tendres à son veuvage.

A l'armée, Villars monta rapidement de grade en grade. Le bâton de maréchal de camp ne pouvait lui manquer un jour.

Depuis notre voyage à Rome, je n'avais vu que très-

rarement le poète Santeuil. Il s'était lié d'amitié fort vive avec ce vaurien de d'Aubigné *, qui faisait le plus grand désespoir de sa sœur, et dont les incartades étranges amusaient la ville et la cour.

J'écrivis à Santeuil de venir un matin déjeuner rue des Tournelles. Il ne manqua pas de m'amener son inséparable.

D'Aubigné s'écria dès en entrant :

— Eh ! bonjour, chère demoiselle !... Il y a vraiment un siècle, si plus ne passe, que je n'ai eu l'avantage de vous baiser la main. Fréquentez-vous encore ma bégueule de sœur ?

— Tout beau, monsieur, tout beau ! Est-ce ainsi que vous traitez une personne qui fait la gloire de votre famille ?

— Ah ! ah ! la gloire !... Ah ! ah !... voilà, pardieu, qui est divinement trouvé ! s'écria-t-il en riant aux larmes... La gloire !... Il est certain, après tout, que je ne devais pas m'attendre... Enfin, n'importe, je suis furieux contre elle et contre le beau-frère !

— Pourquoi donc cela, monsieur ?

— Vous me le demandez ?

— Sans doute ; car ni votre intérêt ni les bienséances ne vous conseillent de tenir un pareil langage.

— Mais vous ne savez donc rien ? me dit-il en se campant les deux poings sur la hanche.

* Le frère de madame de Maintenon.

— Absolument rien.

— Vous ignorez les persécutions, les avanies dont ils me rendent victime ?

— Je les ignore.

— En ce cas, déjeunons, et faites-vous verser du meilleur. Vous en apprendrez de belles.

Je crois vraiment qu'il était déjà gris. Au bout du premier flacon de bourgogne, qu'il eut épuisé en deux rasades, il reprit sans permettre à l'autre convive de placer une parole :

— Figurez-vous, mademoiselle, que cette damnée bigote...

— Mais, je vous en prie, interrompis-je, ménagez Françoise, et n'oubliez pas que je suis toujours son amie.

— Oh ! vous pouvez lui reporter mes discours... ça m'est, pardieu, bien égal !... et, si le beau-frère y trouve à redire, je l'attends, le beau-frère !

— Vous ne craignez donc pas la prison ?

— Je ne crains rien, flamme et sang !

— Vous avez tort.

— La prison ! la prison !... Je percerais le ventre à l'exempt qui aurait l'audace de porter la main sur moi... Voilà qui est convenu !... Ah ! mais, eroit-on m'imposer silence ? Je suis le chef de la famille, entendez-vous ! Tant pis pour Louis Dieudonné, s'il a eu la fantaisie d'épouser ma sœur !

— Allons, monsieur, du calme, et un peu de prudence.

— La prudence est la mère de tous les vices, la patronne de la peur. Prudence ! prudence ! on écrit ce mot-là sur le drapeau des lâches.

— Vous êtes fou.

— Je suis le frère de Françoise, et je n'entends pas qu'elle ou son mari me manquent de respect, corne et tonnerre !... Ah ! ah ! le roi !... Soit dit entre nous, il n'est pas à la noce... Charmante acquisition qu'il a faite là, je m'en vante !... Une bégueule enracinée, une vieille coquette, qui n'ose dire ni les années qu'elle a ni les dents qu'elle n'a plus !

Santeuil se tenait les côtes dans un accès de gaieté folle.

Je compris, dès lors, pourquoi ces deux originaux avaient tant de sympathie l'un pour l'autre. Rire, bouffonner et boire était l'existence favorite du chanoine. Il trouvait en d'Aubigné le seul homme qui pût lui tenir tête en tout.

— Va, mon cher, va ton train ! disait-il, en excitant encore son ivrogne d'ami. Quand tu parles de ta sœur, tu as de l'esprit comme un diable... N'est-il pas vrai, Ninon ?

— Je ne crois pas, répondis-je gravement, que l'esprit doive s'exercer aux dépens du cœur.

— Ah ! mort de ma vie ! je vous arrête ! cria d'Aubigné. Qui manque de cœur, est-ce moi ? J'aime Françoise, mordieu ! je la protégerais au besoin. Qu'elle parle, et

je suis prêt à me donner un coup d'épée pour elle. Mais, parce qu'elle joue la sainte et s'entoure de jésuites, est-ce une raison pour me faire moine ?

— Vous faire moine, murmurai-je avec surprise.

— Oui, corbleu ! c'est là son plan ; voilà pourquoi je tempête et j'enrage.

— Enfin, qu'exige-t-elle ?

— D'abord elle n'a le droit de rien exiger ; mais elle désire, et le beau-frère désire aussi que je m'enferme chez Doyen, sous le clocher de Saint-Sulpice, dans une communauté soi-disant fondée par des gentilshommes, et où l'on s'occupe du matin au soir à réciter des litanies. Brrrrrout ! j'en ai des sueurs froides, quand j'y songe !

D'Aubigné remplit son verre trois fois de suite et le vida trois fois pour conjurer l'impression fâcheuse de ce souvenir.

— Si jamais tu entres là, dit Santeuil, je t'excommunie !

— Moi ? dire mon chapelet et réciter des patenôtres... flamme et potence !... je me ferai plutôt hacher par tous les dragons du beau-frère !

— Je gage, dit le poëte, que tu aimerais mieux entrer à Saint-Cyr ?

— A Saint-Cyr !... au milieu de ce troupeau de jeunes pies-grièches que ma sœur façonne à son moule !... pour qui me prends-tu ?

— Morbleu ! dit Santeuil, qui riait toujours aux larmes, tu te chargerais de réformer leur éducation.

— Oui, tu n'as pas tort, cela pourrait me convenir.

— Tu leur ferais des pièces comme M. Racine, mais dans un autre genre !

Une fois sur ce chapitre, ils n'en finirent plus. Dieu me garde de reproduire la kyrielle de sots propos et d'impertinentes railleries qu'ils débitèrent. J'avais voulu m'assurer par moi-même si réellement d'Aubigné tenait les discours qu'on lui prêtait sur Françoise. Il venait de m'en donner un échantillon suffisant pour me faire comprendre tout ce que l'amour-propre de sa sœur devait souffrir. C'était donc un véritable service à lui rendre, à elle et à Louis XIV, que d'essayer de réprimer le dévergondage d'expressions de ce vaurien. Partout, dans les rues, au théâtre, dans les tables d'hôte où il mangeait, dans les tavernes où il s'enivrait, au jardin des Tuileries, sous les avenues du Luxembourg, et même jusqu'au milieu de la galerie de Versailles, d'Aubigné parlait comme il venait de parler chez moi.

Je pris Santeuil à l'écart.

— Vraiment, lui dis-je, il est indigne de vous d'encourager un pareil langage. Pourquoi ne pas mieux conseiller un homme sur lequel vous paraissez avoir de l'influence ?

— Ah ! me répondit-il, toute médaille a son revers !...

Que voulez-vous que j'y fasse?... C'est bien le moins que la veuve Scarron trouve ce petit chagrin sur sa route, au terme de sa fortune scandaleuse; autrement, il n'y aurait plus de justice au ciel. Je n'empêche rien... qu'elle s'arrange!... Adieu.

Il me fut impossible d'en tirer autre chose.

D'Aubigné continua de draper sa sœur, et de raconter à qui voulait l'entendre toutes les anciennes faiblesses de la sainte femme.

Santeuil était fort aimé de toute la maison de Condé, où il faisait assaut continuel de plaisanterie et de badinage. On voulut à toute force l'emmener à Dijon passer l'été. Le frère de madame de Maintenon fut alors séparé de son conseil, et la sœur, profitant aussitôt de la circonstance, eut recours à toutes sortes de ruses et de caresses pour décider d'Aubigné à entrer chez Doyen.

Nous verrons bientôt ce que valut à Françoise le succès de ces manœuvres.

On maria cette année-là le premier fils de madame de Montespan, M. le duc du Maine, qui avait la passion des femmes géantes. Il eut le choix entre trois prétendues fort élancées. La première était d'une physionomie adorable, la seconde jouissait d'une grande réputation d'esprit, la troisième se montrait sotte et laide; mais elle eut la préférence, parce qu'elle avait un pouce de plus que les autres.

Tandis que l'on dansait à Versailles aux fêtes de ce

mariage, la grande Mademoiselle * était à l'agonie.

On vint me dire que la princesse m'appelait à son lit de mort.

Je courus au Luxembourg en toute hâte, et j'entrai dans la chambre de la mourante, au moment où le curé de Saint-Sulpice en sortait, après lui avoir administré les derniers sacrements.

— Enfin, il m'est donné de vous voir, ma chère Ninon! dit-elle en me tendant sa main décharnée.

— Ah! m'écriai-je, Votre Altesse Royale me comble par ce dernier témoignage d'affection! Pourquoi faut-il, hélas! que ce soit dans une aussi triste circonstance?

— Ne me plaignez pas, dit-elle, ne me plaignez pas!... je suis contente de sortir de ce monde, où je n'ai eu que des chagrins et des misères.

Une demoiselle d'honneur parut sur les entrefaites et annonça que M. de Lauzun insistait pour entrer.

— Non! non! cria la princesse. Pour Dieu! qu'il me laisse mourir en repos!... Je ne veux pas le voir! je ne veux pas le voir!

Puis, me faisant signe d'approcher, elle me dit d'une voix basse et tremblante :

— Ah! si vous saviez, ma pauvre Ninon, comme il m'a

* On la nommait ainsi pour la distinguer de la fille de Monsieur, frère du roi.

rendue malheureuse ! J'ai cruellement expié ma faiblesse et mes torts. Il n'y a jamais eu entre nous qu'une liaison dont le ciel n'avait pas béni les nœuds. Mon confesseur m'a fait promettre de ne plus le voir... je tiendrai parole... Que Dieu ne me punisse pas en l'autre monde, puisque j'ai tant souffert en celui-ci !

L'émotion causée par cet incident hâta la fin de Mademoiselle.

Deux heures après, elle fut saisie des dernières convulsions et mourut entre nos bras.

Je pleurai sincèrement cette excellente princesse, dont le hasard m'avait rapprochée, plutôt que mon mérite personnel et ma naissance.

Le caractère de la fille de Gaston est déjà connu de mes lecteurs par le rôle qu'elle joue dans ces *Mémoires*, cependant je demande permission d'achever son portrait en quelques mots.

Elle était d'une humeur fort digne, mais sans orgueil, assez familière et parleuse de bon ton.

Persévérante en amitié, douce, sensible, incapable d'une action basse et noire, elle sortait néanmoins quelquefois des bornes et se montrait vive, susceptible, emportée, piquante; mais la bonté de son cœur prenait aussitôt le dessus. Elle savait vous dédommager de ses colères par des caresses plus multipliées, plus tendres et plus gracieuses.

Jamais un secret confié à son honneur ne fut trahi.

M. du Maine fit un soubresaut, comme s'il eût marché sur une couleuvre, et s'en alla sans répondre. Il avait autant d'esprit que de courage.

Voilà comment le ciel châtia le grand roi de son affection désordonnée pour les enfants de l'adultère.

Les années continuaient à fuir avec une rapidité effrayante. Autour de moi la mort recommençait à frapper des coups terribles.

Madame de La Sablière s'éteignit à son château de Boulogne, et la Fontaine, affecté de la perte de sa bienfaitrice, ne tarda pas à la suivre. Il mourut en chrétien.

Seulement, si M. de Fénelon l'eût assisté à son heure suprême, je ne crois pas que l'auteur du *Télémaque* eût exhorté l'auteur des *Fables* à brûler le manuscrit de deux ouvrages destinés à paraître après la mort de celui qu'on a si justement surnommé le *bonhomme*. Quel qu'il soit, le confesseur de la Fontaine a fait un vol à la postérité.

Nous étions encore sous l'impression de ce double deuil, lorsqu'un autre poète périt victime de la plus regrettable plaisanterie.

La maison de Condé avait décidément pris l'habitude d'emmener chaque année Santeuil à Dijon. M. le duc * raffolait du chanoine de Saint-Victor, et ce n'étaient là-bas que plaisirs de table et joyeuses soirées.

* Le fils du grand Condé.

(Note de l'Éditeur.)

Véritablement les plus hauts seigneurs, lorsqu'ils sont ivres, et même lorsqu'ils ne le sont pas, manquent parfois d'esprit et de sens. M. le duc en donna la preuve. Après avoir poussé de vin de Champagne le pauvre Santeuil, ne s'avisait-il pas, à la fin du souper, de verser dans le verre du poète tout le tabac d'Espagne contenu dans sa boîte d'or, afin de voir, disait-il, ce qui en adviendrait.

Il en avint que son convive fut pris de vomissements affreux et mourut au bout de vingt-quatre heures, dans des souffrances inouïes.

M. le duc le pleura de toutes ses forces ; mais les larmes ne réparent point une sottise et ne rouvrent jamais une tombe.

Peu de jours après la nouvelle de la triste fin de Santeuil, je fus réveillée un matin par les cris d'une femme et par des coups violents frappés à ma porte.

Je sonne mes gens, on ouvre, et quelle n'est pas ma surprise en voyant entrer tout en désordre cette cousine de M. de Fénelon que j'avais eu l'honneur d'admettre souvent à mes assemblées, et qui prêchait avec tant d'éloquence l'amour pur de Dieu.

— Sauvez-moi, mademoiselle!... oh ! je vous en conjure, sauvez-moi ! s'écria madame Guyon, qui se précipita tout en larmes vers mon lit.

— Eh ! qu'y a-t-il donc, ma pauvre enfant ? lui demandai-je.

Françoise avait des gardes , des huissiers , des pages.

Une cour aussi nombreuse et aussi imposante que celle du roi son époux affluait dans ses antichambres. Elle se prenait fort au sérieux et se donnait des airs de Majesté étourdissants.

J'en fus tout ébahie.

Néanmoins , je dois avouer qu'elle eut le bon goût de se départir avec moi de son fatras de cérémonies et de grimaces, pour se montrer Françoise comme devant.

Elle congédia ses femmes et me mena dans le plus singulier boudoir du monde , où des gravures quasi licencieuses se trouvaient pêle-mêle avec des sujets religieux, et où un superbe christ d'ivoire, de grandeur presque naturelle, tenait compagnie aux dieux de l'Olympe. Il était difficile de réunir d'une manière plus bizarre et moins édifiante le sacré et le profane, le païen et le chrétien, le mysticisme et l'amour.

Dans le trajet que nous fîmes pour arriver à ce boudoir, madame de Maintenon me prodigua mille caresses.

Vraiment, je la trouvais très-bonne fille.

Mais, à peine fûmes-nous dans le sanctuaire que son ton de familiarité changea subitement. Elle prit une mine grave, une voix sentencieuse, et je cherchais en moi-même la raison de cette brusque métamorphose, lorsqu'il me sembla voir remuer une tapisserie au fond de la pièce.

On nous écoutait. Quelqu'un était là ; qui pouvait-ce être ?

VI

Sa Majesté Louis XIV avait seule le droit d'assister en secret à notre entrevue.

Je ne sais pourquoi ceci me révolta. Que me voulait-on ? que signifiait ce mystère ? Si le grand roi regardait comme au-dessous de lui de paraître en ma présence, trouvait-il donc l'espionnage plus en rapport avec sa dignité royale ? D'où venait que la veuve Scarron ne m'eût pas avertie ? En quoi mon entretien pouvait-il intéresser le maître de la France ? Étais-je un animal curieux dont il voulait se donner le plaisir de voir les allures ?

J'avais bien envie de lever le pied.

Ce fut encore la curiosité qui me retint.

— Nous sommes dans un grand embarras, ma chère Ninon, commença la noble épouse.

— Et le motif ? lui demandai-je sèchement.

— Vous allez l'apprendre.

Je remarquai qu'elle ne me tutoyait plus.

— Alors, lui dis-je, il sera donc en mon pouvoir vous aider en quelque chose, ton mari et toi ?

J'appuyai fortement sur le *ton* et le *toi*.

— Oui, je l'espère, balbutia-t-elle, devinant mon intention, mais faisant un effort visible pour dissimuler contrariété.

— Parle donc, j'écoute.

— Sa Majesté ne sait trop quelle conduite tenir avec M. de Lauzun.

— Ni moi non plus.

— Permettez !... vous n'ignorez pas que le duc a reçu en don de Mademoiselle la baronnie de Thiers et le duché de Saint-Fargeau ?

— En effet, j'ai appris cela, répondis-je, bien décidé à veiller sur mes réponses et à me tenir en garde avec ces gens qui en usaient avec si peu de franchise.

— La princesse n'a-t-elle pas eu tort de disposer ainsi d'une fortune qui devait naturellement, après elle, revenir aux enfants de France ? hasarda madame de Maintenon.

— S'agit-il de M. le duc du Maine? Il me semble, ma chère, qu'il a eu dans l'héritage, et d'avance, une assez jolie part.

Un mouvement de la tapisserie me prouva que la réplique n'était pas goûtée du personnage qui écoutait.

— Mais le roi a d'autres enfants.

— Oui, je sais qu'il a beaucoup d'autres enfants, et je t'engage à ne pas en augmenter le nombre, lui dis-je, trouvant la situation fort plaisante.

— Ils sont légitimés, ajouta Françoise.

— Ah! c'est juste, ils sont légitimés; c'était de bon besoin!

La tapisserie remua de nouveau.

Pendant cet étrange dialogue, mon interlocutrice pâlisait et rougissait tour à tour. J'eus compassion d'elle.

— Mais je ne vois pas, repris-je, où ces discours nous mènent, chère amie. J'ehais les entretiens à bâtons rompus. Abordons, de grâce, la question plus nettement.

— Soit, dit-elle. Mademoiselle a-t-elle épousé M. de Lauzun, oui ou non?

Cette phrase fut un trait de lumière. Je vis parfaitement où l'on en voulait venir. Il s'agissait de révoquer les donations faites du vivant de la princesse, afin que tout son héritage servit à enrichir les bâtards du roi.

Une telle avidité me parut odieuse. Malgré les torts de Lauzun, Mademoiselle n'avait pas cru devoir lui retirer d'anciennes largesses accordées jadis en témoignage de

J'avais bien envie de lever le pied.

Ce fut encore la curiosité qui me retint.

— Nous sommes dans un grand embarras, ma chère Ninon, commença la noble épouse.

-- Et le motif? lui demandai-je sèchement.

— Vous allez l'apprendre.

Je remarquai qu'elle ne me tutoyait plus.

— Alors, lui dis-je, il sera donc en mon pouvoir de vous aider en quelque chose, ton mari et toi?

J'appuyai fortement sur le *ton* et le *toi*.

— Oui, je l'espère, balbutia-t-elle, devinant mon intention, mais faisant un effort visible pour dissimuler sa contrariété.

— Parle donc, j'écoute.

— Sa Majesté ne sait trop quelle conduite tenir avec M. de Lauzun.

— Ni moi non plus.

— Permettez !... vous n'ignorez pas que le duc a reçu en don de Mademoiselle la baronnie de Thiers et le duché de Saint-Fargeau?

— En effet, j'ai appris cela, répondis-je, bien décidée à veiller sur mes réponses et à me tenir en garde avec des gens qui en usaient avec si peu de franchise.

— La princesse n'a-t-elle pas eu tort de disposer ainsi d'une fortune qui devait naturellement, après elle, revenir aux enfants de France? hasarda madame de Maintenon.

— S'agit-il de M. le duc du Maine? Il me semble, ma chère, qu'il a eu dans l'héritage, et d'avance, une assez jolie part.

Un mouvement de la tapisserie me prouva que la réplique n'était pas goûtée du personnage qui écoutait.

— Mais le roi a d'autres enfants.

-- Oui, je sais qu'il a beaucoup d'autres enfants, et je t'engage à ne pas en augmenter le nombre, lui dis-je, trouvant la situation fort plaisante.

— Ils sont légitimés, ajouta Françoise.

-- Ah! c'est juste, ils sont légitimés; c'était de bon besoin!

La tapisserie remua de nouveau.

Pendant cet étrange dialogue, mon interlocutrice pâlisait et rougissait tour à tour. J'eus compassion d'elle.

— Mais je ne vois pas, repris-je, où ces discours nous mènent, chère amie. J'hai les entretiens à bâtons rompus. Abordons, de grâce, la question plus nettement.

— Soit, dit-elle. Mademoiselle a-t-elle épousé M. de Lauzun, oui ou non?

Cette phrase fut un trait de lumière. Je vis parfaitement où l'on en voulait venir. Il s'agissait de révoquer les donations faites du vivant de la princesse, afin que tout son héritage servît à enrichir les bâtards du roi.

Une telle avidité me parut odieuse. Malgré les torts de Lauzun, Mademoiselle n'avait pas cru devoir lui retirer d'anciennes largesses accordées jadis en témoignage de

— Tu ne m'attendais pas ici, morbleu!... non!... tu me croyais enfermé, claquemuré, cadenassé, grâce aux soins transmis à tes chiens de moines.

— D'Aubigné, mon ami!...

— J'ai quitté Saint-Sulpice, entends-tu, je l'ai quitté pour toujours?

— Soit; mais brisons là, je vous en conjure, dit-elle en joignant les mains avec terreur.

— Ah! tu me prends dans un traquenard!... Ah! tu viens me dire avec ta voix de chattemite : « Mais je vous assure, mon frère, que vous serez chez M. Doyen comme un coq en pâte! On y mène une vie fort douce. Votre dépense sera payée tous les mois; vous aurez constamment la poche bien garnie, et vous jouirez d'une honnête liberté... » Ne sont-ce pas là tes paroles, hein, madame la reine?... répondras-tu, par la corbleu! répondras-tu?

Il continuait de meurtrir le bras de la pauvre femme.

En vain je m'efforçais de la débarrasser de ce furieux, je ne réussissais qu'à me faire repousser moi-même. Il avait des gestes d'une brutalité sans exemple.

Si j'eusse douté jusqu'alors de la présence du roi, madame de Maintenon me l'eût révélée par les regards pleins d'angoisse qu'elle jetait du côté de la tapisserie.

— Mais, monsieur, dis-je à d'Aubigné, votre manière d'agir est indigne! Jamais on n'a vu, je le déclare, un homme de naissance et de cœur se comporter de la sorte.

— Pardieu! vous me la chantez belle! s'écria-t-il en

frappant du pied. Ignorez-vous donc que je me suis laissé caserner dans ce trou indigne, dans ce nid à prêtres, au sujet duquel Santeuil m'avait bien dit, avant son départ pour Dijon : « Si tu y entres, mon cher, tu y créveras d'ennui. » Et j'y suis entré, flamme et mort ! sur les promesses de madame !... et je viens de passer huit jours de retraite... huit jours à psalmodier et à chanter des antiennes ! Il y avait de quoi me faire érever : Santeuil le disait bien... C'est, du reste, ce qu'ils demandent... Mais nous ne sommes pas au bout, patience !

— Enfin, mon frère, pourquoi ne voulez-vous pas vous convertir ? murmura péniblement madame de Maintenon.

— Me convertir, moi?... corne et potence !... Me convertir, quand j'aime le vin, le jeu, les femmes, la bonne chère, les gaudrioles, les chansons ! Y a-t-il la moindre chose de tout cela dans ta pension de malheur ? On m'a mis au cachot, lorsque j'ai voulu fuir ; je n'ai pu m'échapper que par un soupirail de cave... Et cela, parce que madame est devenue dévote ! parce qu'elle a oublié son bon temps d'autrefois et ses fredaines amoureuses !

Je me hâtai de l'interrompre. Françoise était sur le point de s'évanouir.

— Ceci, dis-je, est tout bonnement une indignité de votre part, et vous devriez avoir honte ! La conduite de votre sœur a toujours été sans reproche.

— Ah ! ah ! la bonne farce ! cria le malheureux, en éclatant de rire, et que vous êtes bien venue à donner

caution, ma chère! Oubliez-vous donc votre *chambre jaune*? pensez-vous que Françoise y passait le temps à réciter des oraisons avec Villarceaux?

— Mais, monsieur..., balbutiai-je.

— Mais je ne vous parle pas, taisez-vous! répondit-il brusquement. Ce que je dis s'applique aux hypocrites et aux bègueules. Partout je crierai hautement, je crierai sur les toits que ma sœur a eu dix, quinze, trente amants... oui, morbleu!... Tant pis pour le beau-frère!... je suis désolé de sa déconvenue... Ah! ah!... je voudrais le voir ici pour lui chanter aux oreilles ce qu'on chante dans toutes les rues et dans tous les carrefours :

Tu n'as que nos restes,
Toi;
Tu n'as que nos restes.

Françoise jeta un cri de désespoir et perdit connaissance.

Aussitôt la tapisserie du fond s'écarta violemment. Louis XIV parut, l'œil enflammé de colère.

— Holà! cria-t-il, quelqu'un! mes gardes! Qu'on arrête ce misérable et qu'on l'envoie pourrir dans un cachot de la Bastille!

VII

Saisie d'épouvante, j'étendais les bras vers le roi. Appeler d'autres témoins à cette scène me paraissait une chose monstrueuse et impossible.

— Tiens ! tiens ! murmura d'Aubigné, c'est le beau-frère... Il était là!... sacrebleu ! Françoise aurait dû m'avertir. On ne joue pas un pareil tour sans dire gare... c'est ridicule!... Allons, allons, beau-frère, du calme!... Je suis un chenapan fini, un soudard sans vergogne ; mais j'ai bon cœur... Ne nous fâchons pas, que diable, ne nous fâchons pas !

Tout en proférant cet étrange discours d'une voix émue et la larme à l'œil, il s'approcha du monarque et lui prit amicalement la main.

Louis XIV le repoussa par un geste d'indignation convulsive; puis il tomba suffoqué sur un siège, les yeux hagards, la bouche frémissante, poussant des exclamations inarticulées et murmurant des mots sans suite. Je crus un instant qu'il allait être frappé d'apoplexie.

— Au nom du ciel, m'écriai-je, en tombant à ses genoux, point de scandale, sire!... Pour votre dignité, pour vous même, pardonnez à cet insensé!

— *Mea culpa!*... je me dégrise et je me confesse... Ne parlons plus de cachot, beau-frère... je vous promets d'aller demander l'absolution à Saint-Sulpice. Lavons, croyez-moi, notre linge sale en famille, et n'appelons personne.

— Vous entendez, sire?... il a perdu la raison... le malheureux est ivre.

— C'est vrai, dit le roi... Mais qu'il parte! qu'il parte!

Madame de Maintenon, dans cet intervalle, reprit l'usage de ses sens. Apercevant Louis XIV, dont tous les traits étaient décomposés d'une manière affreuse, elle bondit sur un fauteuil et joignit les mains avec terreur.

— Oui, oui, disait d'Aubigné, je vais partir... et je rentrerai même chez Doyen... je vous en donne ma parole, ma vraie parole de soldat!... Voyons, êtes-vous content, beau-frère?... Au diable les imbéciles qui m'ont

enfermé dans la cave ! Ils sont cause de tout. Avant de m'évader, j'avais mis en perce trois futailles... Voilà pourquoi je débitais tout à l'heure un tas de sonnettes... propos d'ivrogne ! Je vous conseille, beau-frère, de n'en pas croire un mot.

Il s'approcha de Françoise.

— Allons, ajouta-t-il, console-toi... Pauvre petite sœur!... Tu sais bien que je t'aime ? Autrefois je t'ai portée dans mes bras et je t'ai servi de mère... Faites la paix, mes enfants... Bonsoir !

Il essuya deux larmes qui coulaient sur sa face avinée, fit un demi-tour à droite et sortit.

Le roi se leva brusquement.

Sans regarder madame de Maintenon, sans me rien dire, il se dirigea vers la tapisserie, la souleva et disparut lui-même.

— Tout est perdu ! tout est perdu ! s'écria Françoise au désespoir.

— Eh ! non, ma chère, console-toi.

— Le malheureux !... quels discours !... Tu conviendras que c'est horrible !...

Dans son trouble elle en revenait au tutoiement. Il était, d'ailleurs, probable que le roi n'écoutait plus.

— Allons, allons, repris-je, ton frère l'a dit : « Propos d'ivrogne ! » Cela n'a point d'importance, et ton plus grand tort a été de manquer de sang-froid. Va rejoindre le maître. Moi, je cours sur les traces de d'Aubigné, et

je le sermonnerai si bien qu'il ne recommencera plus.
Nous nous séparâmes.

Dans une galerie voisine je retrouvai mon ivrogne, qui s'arrachait les cheveux et se confessait devant plus de cinquante personnes de l'énormité qu'il venait de commettre.

Je l'entraînai précipitamment.

Il était impossible d'avoir à la fois plus de cœur que ce drôle et d'être plus éhonté dans ses actes, plus inconsequent dans ses discours. Je n'eus pas besoin de le presser pour rentrer à Saint-Sulpice ; il y alla de lui-même, en s'écriant :

— Oui, j'y crèverai, morbleu !... Mais n'importe, j'aime encore mieux cela que la Bastille !

Tout s'arrangea donc à la plus grande satisfaction de François et d'une manière plus convenable qu'on n'était en droit de l'espérer après une pareille scène. On attachait aux troussees de d'Aubigné un certain abbé Madot, qui le suivait comme son ombre et l'empêcha de renouveler le scandale de Versailles.

Mais, chose bizarre, madame de Maintenon ne me pardonna jamais d'avoir été témoin de son humiliation dans cette circonstance. Dès ce jour, sa froideur pour moi fut extrême, et bientôt elle me traita en ennemie.

Quelle pouvait être la cause secrète d'une conduite aussi inqualifiable ? Je n'eus que plus tard l'explication de cette énigme.

Sa Majesté Louis XIV avait déjà, depuis douze ou treize ans, l'honneur d'être grand-père. Comme il est d'usage de marier les rois et les princes du sang au sortir du berceau, le duc de Bourgogne, fils du grand dauphin, reçut la bénédiction nuptiale à un âge où les enfants des bourgeois sont encore fouettés par leurs parents et par leurs maîtres.

La scène du coucher de la mariée fut, à ce qu'il paraît, des plus bizarres.

Prenant la chemise que les dames d'honneur apportaient sur un plateau en vermeil, Sa Majesté la reine d'Angleterre la présenta gravement à la nouvelle duchesse, qui jouait encore à la poupée.

Dans l'antichambre voisine, son petit époux, assis sur un pliant, se déshabillait en présence du roi et de toute la cour.

Une fois la mariée au lit, le duc de Bourgogne entra et vint se coucher à côté d'elle.

Mais le grand dauphin resta près de son fils, d'un côté, et madame de Lude près de la jeune duchesse de l'autre. On offrit des dragées aux époux, qui les croquèrent avec toute la gourmandise de leur âge. Puis, au bout d'un quart d'heure, on fit relever le duc de Bourgogne, qui ne parut pas très-satisfait du procédé.

Au moment où il repassait tout penaud dans l'antichambre, le duc de Berry, son frère, plus jeune que lui de deux ans, lui frappa sur l'épaule et cria :

— Tu n'es pas un homme. J'aurais refusé de sortir du lit, moi !

Louis XIV imposa gravement silence à ce petit démon qui conseillait la révolte à son frère. Il remit le duc de Bourgogne entre les mains de ses précepteurs, déclarant qu'il ne permettrait pas au nouvel époux de baiser le bout du doigt de sa femme avant cinq ans.

— Alors, grand'papa, pourquoi les avez-vous mariés ? C'est ridicule !

En vérité, cet enfant n'avait pas déjà si grand tort.

Peu de temps après, M. le duc de Bourgogne fut confié aux soins de l'abbé de Fénelon, que son mérite extraordinaire poussait alors très-rapidement à la cour. Il fut nommé gouverneur du jeune prince.

Le roi, qui toujours s'était montré fort sévère pour ses enfants légitimes, avait pour ses bâtards la tendresse la plus aveugle, l'indulgence la plus irréfléchie. On a vu par quelles intrigues de toutes sortes et grâce à quelles tristes manœuvres le duc du Maine et le duc de Vendôme héritaient enfin de Mademoiselle. Non content de leur avoir assuré une fortune, Louis XIV voulut leur donner de la gloire. Il leur confia un commandement dans les armées de Hollande.

Mais quels généraux cela fit, hélas ! surtout M. le duc du Maine.

Au moment d'une bataille, et pressé par Villeroy de charger l'ennemi, ce noble rejeton du plus grand monar-

que de la terre, cet illustre capitaine réfléchit tout à coup qu'il est à jeun et demande un bouillon pour se donner des forces.

Les messages du général en chef se succèdent ; à chaque minute des courriers arrivent tout ruisselants.

— Monseigneur, attaquez vite, ou l'ennemi s'échappe !

— Eh ! patience donc ! répond le prudent guerrier ; vous voyez bien que mon aile n'est pas en ordre !

Sous prétexte de mieux organiser ses escadrons, il passe une espèce de revue, au lieu de faire sonner la charge.

Une cinquième estafette arrive, puis une sixième, puis M. de Villeroy lui-même, furieux de voir ainsi déranger son plan d'attaque, et ne comprenant pas cette impardonnable inaction du prince.

Où était le royal bâtard ? devinez !

Dans sa tente, aux genoux de son confesseur, prétendant que le premier devoir d'un bon chrétien était, avant le combat, de mettre ordre à sa conscience et de se réconcilier avec Dieu.

Grâce à l'héroïsme de M. le duc du Maine, il n'y eut ni bataille ni victoire.

À Versailles, on n'osait pas apprendre au grand roi cette étrange nouvelle.

— Mais enfin, disait Louis XIV avec humeur, d'où vient qu'on a laissé l'ennemi faire retraite ? Pourquoi ne s'est-on pas battu ? C'est incompréhensible !

— Eh ! pardieu !... répondit Lavienne, le plus hardi de tous les valets de chambre, en ce qu'il avait beaucoup servi le roi au temps de ses amours, c'est la faute à Votre Majesté, qui ne se défie pas des proverbes !

— Hein !... Que signifie ce langage, et qu'ont à faire ici les proverbes ?

— Ma foi, répliqua Lavienne, il est maintenant reconnu et prouvé que *bon sang peut mentir*.

Là-dessus, il raconte la superbe conduite de M. du Maine.

Sa Majesté pâlit et garde le silence.

Sur ces entrefaites, la *Gazette de Hollande* arrive. Elle renferme, comme on peut le croire, des articles pompeux et des louanges excessives du héros. Pour la première fois de sa vie, Louis XIV perd la tête en public. Il oublie le soin de sa dignité, de son orgueil, et, ne sachant à qui s'en prendre du chagrin qu'il éprouve, il va casser sa canne sur le dos d'un malheureux valet de cuisine qu'il surprend à manger un massepain.

Ceci se passait à Marly, au moment de se mettre à table, et en présence de toutes les dames et de tous les courtisans.

Grand tumulte, épouvante générale.

Madame de Maintenon survient avec le père Lachaise. Ils aperçoivent le roi arpentant la salle comme un furieux, l'œil égaré, le visage pourpre, et tenant à la main le tronçon de sa canne.

Parbleu! mon père, dit-il à son confesseur, je viens de rosser d'importance un maraud qui l'avait bien mérité!

— Ah! fit le père Lachaise, surpris.

— Je lui ai brisé ma canne sur l'épaule... Ai-je offensé Dieu?

— Non, mon fils, non, répondit le saint homme, à qui Lavienne venait de glisser à l'oreille le mot de l'histoire. Il n'y a d'autre malheur à tout ceci que l'émotion inévitable d'une pareille scène, émotion dont votre précieuse santé peut souffrir.

Excellent jésuite!

Heureusement pour les épaules du valet, la canne était en roseau, et n'offrait pas beaucoup de résistance.

Madame de Maintenon acheva de calmer le roi.

Avant la fin de la campagne, on rappela le grand duc du Maine, auquel d'Elbœuf s'empressa de dire, en lui faisant un salut profond :

— Soyez donc assez aimable, monseigneur, pour m'apprendre où vous servirez la campagne prochaine?

Le héros se retourna, souriant, et tendit la main à d'Elbœuf, dont il ne remarquait pas l'accent ironique.

— N'importe où vous serez, dit celui-ci, je veux y être.

— Et pourquoi? demanda sottement le duc, qui devait pourtant s'attendre à la réponse.

— Parce qu'avec vous du moins on est assuré de la vie!

M. du Maine fit un soubresaut, comme s'il eût marché sur une couleuvre, et s'en alla sans répondre. Il avait autant d'esprit que de courage.

Voilà comment le ciel châtia le grand roi de son affection désordonnée pour les enfants de l'adultère.

Les années continuaient à fuir avec une rapidité effrayante. Autour de moi la mort recommençait à frapper des coups terribles.

Madame de La Sablière s'éteignit à son château de Boulogne, et la Fontaine, affecté de la perte de sa bienfaitrice, ne tarda pas à la suivre. Il mourut en chrétien.

Seulement, si M. de Fénelon l'eût assisté à son heure suprême, je ne crois pas que l'auteur du *Télémaque* eût exhorté l'auteur des *Fables* à brûler le manuscrit de deux ouvrages destinés à paraître après la mort de celui qu'on a si justement surnommé le *bonhomme*. Quel qu'il soit le confesseur de la Fontaine a fait un vol à la postérité.

Nous étions encore sous l'impression de ce double deuil, lorsqu'un autre poète périt victime de la plus regrettable plaisanterie.

La maison de Condé avait décidément pris l'habitude d'emmener chaque année Santeuil à Dijon. M. le duc raffolait du chanoine de Saint-Victor, et ce n'étaient là bas que plaisirs de table et joyeuses soirées.

* Le fils du grand Condé.

(Note de l'Éditeur.)

Véritablement les plus hauts seigneurs, lorsqu'ils sont ivres, et même lorsqu'ils ne le sont pas, manquent parfois d'esprit et de sens. M. le duc en donna la preuve. Après avoir poussé de vin de Champagne le pauvre Santeuil, ne s'avisait-il pas, à la fin du souper, de verser dans le verre du poëte tout le tabac d'Espagne contenu dans sa boîte d'or, afin de voir, disait-il, ce qui en adviendrait.

Il en avint que son convive fut pris de vomissements affreux et mourut au bout de vingt-quatre heures, dans des souffrances inouïes.

M. le duc le pleura de toutes ses forces ; mais les larmes ne réparent point une sottise et ne rouvrent jamais une tombe.

Peu de jours après la nouvelle de la triste fin de Santeuil, je fus réveillée un matin par les cris d'une femme et par des coups violents frappés à ma porte.

Je sonne mes gens, on ouvre, et quelle n'est pas ma surprise en voyant entrer tout en désordre cette cousine de M. de Fénelon que j'avais eu l'honneur d'admettre souvent à mes assemblées, et qui prêchait avec tant d'éloquence l'amour pur de Dieu.

— Sauvez-moi, mademoiselle!... oh ! je vous en conjure, sauvez-moi ! s'écria madame Guyon, qui se précipita tout en larmes vers mon lit.

— Eh ! qu'y a-t-il donc, ma pauvre enfant ? lui demandai-je.

— On me poursuit, répondit-elle; on veut me conduire à Vincennes... N'est-ce pas affreux?

— A Vincennes?... une femme?... Voilà qui est incroyable.

— Hélas! rien de plus vrai pourtant! Je n'ai plus de ressource qu'en vous!

— Qui donc vous persécute ainsi?

— Madame de Maintenon.

— Vous me surprenez étrangement. Ne vous avait-elle pas appelée à être l'une des directrices de Saint-Cyr?

— Oui, mais elle vient de m'en chasser pour ma doctrine. Monsieur de Meaux lui persuade que je suis hérétique.

— Et l'abbé de Fénelon, votre cousin, refuse-t-il de vous défendre?

— Il a terminé l'éducation du duc de Bourgogne, le roi vient de l'envoyer à l'évêché de Cambrai... Je suis sans protection, sans soutien... Pour Dieu, ne m'abandonnez pas!

— Le péril est donc imminent?

Sans répondre, elle courut du côté de la porte et prêta l'oreille.

— Ah! miséricorde! les voici... je les entends... ils sont sur mes traces!

— Qui donc?

— Des hommes de police. Cachez-moi, mademoiselle, ou je suis perdue!

Je sautai en bas du lit et je passai vivement une robe

de chambre ; mais il était trop tard. La porte s'ouvrit et deux exempts parurent.

Seulement alors j'appris que la malheureuse femme, arrêtée chez elle une heure auparavant, avait réussi à s'échapper, et, qu'ayant reconnu ma maison dans sa fuite elle s'y était réfugiée en toute hâte, ne croyant pas être suivie d'aussi près par les limiers du roi.

— Messieurs, dis-je aux exempts, je sais combien, en pareille circonstance, vos ordres sont formels. Néanmoins, il y a des arrangements possibles à tout. Puisqu'il s'agit d'une femme, vous consentirez, j'espère, à y mettre un peu moins de rigueur. J'ai de l'influence à la cour, et je vous supplie en grâce de rester ici à veiller sur votre prisonnière jusqu'à ce que j'aie vu madame de Maintenon.

Ils balançaient. Une bourse de vingt louis acheva de les décider.

Je fis venir un carrosse et je courus à Versailles, où j'arrivai juste à l'heure du lever de la cour.

VIII

Depuis l'esclandre de d'Aubigné, je n'avais pas vu Françoise. Elle savait que, par mes conseils, son frère était rentré à Saint-Sulpice; donc elle devait m'en être reconnaissante et je ne doutais pas de son empressement à me donner audience.

Mais je m'abusais de la plus étrange manière.

Après une énorme demi-heure d'attente un huissier parut et m'annonça que madame n'était pas visible.

— Pour d'autres, soit, m'écriai-je; mais pour moi, non! Veuillez dire que mademoiselle de Lenclos insiste...

Mademoiselle de Lenelos, entendez-vous?... Je suis de ceux qu'on admet toujours, n'importe à quelle heure. Il faut que je parle à votre maîtresse, pour affaire importante, et sur-le-champ!

Cet homme sembla confondu de mon audace.

Mais il obéit et disparut.

J'étais furieuse. En vain je cherchais à comprendre la cause de ce refus d'audience, aucun motif plausible ne se présentait à mon esprit pour le justifier. Je ne me dissimulais pas qu'on me faisait un affront; mais dans quel but? quel était mon crime? Ne voyant revenir personne, je me promenai dans l'antichambre avec toute l'agitation de la colère.

Dix minutes après, une porte s'ouvrit.

Ce n'était plus l'huissier. Je me trouvais en présence d'une femme de mon âge, attifée de la façon la plus bizarre, et dont la physionomie ne me parut pas étrangère. Après l'avoir saluée, j'examinai attentivement sa figure, et je poussai une exclamation de stupeur.

— Eh! c'est toi, Nanon! c'est bien toi! m'écriai-je, en reconnaissant la vieille servante de Françoise, au bon temps du cul-de-jatte et de la misère.

— D'abord, je ne suis plus Nanon, me répondit-elle d'un air pincé: je suis mademoiselle Balbien.

— Oh! oh! fis-je, en observant sa contenance roide et ses lèvres orgueilleuses, tu es donc aussi devenue une grande dame, toi, ma pauvre Nanon?... c'est curieux!...

Enfin, n'importe, nous sommes dans le pays des surprises. A propos, ta maîtresse me fait bien attendre?

— Madame de Maintenon n'est plus ma maîtresse, elle est mon amie.

— Bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Peste! tu es singulièrement montée en grade!

— Il vous plaira de remarquer, sans doute, mademoiselle, qu'en vous parlant j'ai soin de dire *vous*, fit l'ancienne servante avec un ton si sec et si impertinent que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Où tend cette observation? lui demandai-je.

— A vous faire comprendre qu'il serait de la politesse la plus vulgaire d'imiter l'exemple que je vous donne.

— Eh bien! moi je te dis *tu*, double sottise, et je me moque de ton exemple! m'écriai-je. On n'a jamais vu semblable déraison. Le monde est-il renversé, pour que les valets prennent ainsi le ton des maîtres?

— Mademoiselle!...

— Silence! et dépêche-toi, sans plus de discours, d'aller annoncer ma présence à Françoise, car tu la lui as cachée sans doute?

— Non, c'est elle qui m'envoie.

— Tu plaisantes?... Allons, allons, il s'agit d'une affaire grave, et j'ai hâte d'en finir! On ne me laissera pas, j'imagine, dans une antichambre pendant un siècle.

— Madame de Maintenon refuse de vous recevoir.

— Mensonge !

— C'est la vérité, me répondit-elle avec un calme insultant.

La colère n'avait jamais envahi mon âme avec plus de force, et j'essayais en vain de me contenir.

— Pourquoi donc, illustre Nanon, serais-je privée du plaisir de voir votre majestueuse amie ?

— Parce qu'il est bon de vous apprendre que nous connaissons vos menées indignes...

— Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— Votre basse jalousie.

— Je ne devine pas les logoglyphes, aimable servante parvenue.

— Oh ! vous devez parfaitement me comprendre. On n'invite pas à déjeuner le frère de madame pour lui donner de bons avis, et d'Aubigné ne vient pas tout juste faire un scandale lorsque nous sommes là, sans qu'il ait reçu de nous le mot d'ordre, ajouta-t-elle en ricanant.

— Quoi ! m'écriai-je, Françoise pourrait supposer... ?

— Madame de Maintenon n'est pas plus *Françoise* pour vous que je ne suis *Nanon*, mademoiselle, et vous lui ferez plaisir de la priver dorénavant de vos assiduités et de vos visites.

Et elle me tira là-dessus sa révérence.

Voyant qu'elle se disposait à sortir, je courus après elle et je la ramenai violemment.

— Tu resteras ! criai-je ; tu resteras, sotté et ridicule

mégère ! et tu porteras à Françoise... à Françoise, comprends-tu?... à Françoise d'Aubigné que j'ai tirée du besoin, que j'ai vingt fois secourue de ma bourse et qui me doit de ne pas être morte de faim... tu lui porteras le billet que je vais écrire !

Elle devint très-pâle et parut redouter l'éclat de sa colère.

J'avais sur moi des tablettes. En moins d'une minute j'eus tracé les lignes suivantes :

« Je ne tiens nul compte des propos stupides de votre domestique. Cette fille a perdu le sens. Jamais, je vous le jure devant Dieu, l'intention de vous nuire n'est entrée dans mon esprit. D'Aubigné vous dira que j'ai la première et constamment blâmé sa conduite. Vous n'avez donc aucune raison de me désobliger. Si vous croyez, au contraire, me devoir quelque reconnaissance, accordez-moi la grâce d'une malheureuse femme à laquelle je m'intéresse. Elle attend chez moi la révocation de la lettre de cachet qui la condamne à l'emprisonnement. Une question religieuse ne peut être une question d'État. »

Pliant aussitôt cette lettre, je la remis à Nanon, en lui disant :

— Réponse immédiate, ou je fais du scandale !

Elle sortit en me lançant un regard de haine.

Un temps infini s'écoula sans qu'elle reparût. Je ne savais que penser de ce retard, et je songeais au moyen

de pénétrer dans les appartements, malgré la consigne, lorsque tout à coup je vis rentrer la vieille servante.

Son air était plus insolent encore. A sa suite marchaient quatre soldats qui lui servaient d'escorte.

— Daignez, me dit-elle, écouter la réponse verbale que je suis chargée de faire.

— Une réponse verbale... J'écoute.

— Madame de Maintenon vient d'expédier un courrier. Il galope, en ce moment, sur la route de Paris.

— Fort bien. De quel message est-il porteur?

— Vous ne le devinez pas?

— Non.

— Il va remettre à qui de droit l'ordre exprès de saisir chez vous, rue des Tournelles, madame Guyon et de la conduire à la Bastille, où elle sera plus vite enfermée qu'à Vincennes, et d'une manière plus sûre.

— Oh ! m'écriai-je, c'est infâme !

— Attendez, ce n'est pas tout. Vous avez dû garder bonne mémoire du couvent des *Repenties*?... Eh bien, au moindre geste que vous allez faire, à la moindre parole que vous allez dire, voici de fidèles soldats du roi chargés de vous en apprendre de nouveau le chemin. Je suis, mademoiselle, votre servante très-humble.

Elle sortit.

Je tombai sur un siège en poussant un cri sourd. Me voir ainsi indignement traitée, et par une Nanon ! Il y avait de quoi devenir folle d'indignation et de rage.

Les gardes n'avaient pas quitté l'antichambre.

— C'est bien, messieurs, je me retire... sans éclat, sans scandale, leur dis-je, fort émue, et maîtrisant la colère qui me faisait bouillir le sang dans les veines.

Je regagnai ma voiture à la porte du château.

Ici, je le demande en conscience à mes lecteurs, pouvait-on se conduire envers moi d'une manière plus injuste et plus ignoble? tout mon cercle fut courroucé de l'ingratitude et de l'outrage de la veuve Scarron. Le ciel m'est témoin que je n'avais jamais envié sa fortune. Sans doute il me restait pour elle une amitié beaucoup moins vive qu'autrefois; sa conduite me semblait mériter le blâme; la puissance lui avait gâté l'esprit et changé le cœur; mais, entre ce refroidissement et la trahison, la distance était grande. Susciter à quelqu'un des tracasseries à la sourdine, jalouser basement une amie et tramer contre elle des intrigues dans l'ombre, voilà qui se trouvait entièrement en désaccord avec la franchise de mon caractère.

Rendue au calme et réfléchissant à tous ces ridicules, à toutes ces sottises, je finis par hausser les épaules et par en rire.

Était-il possible de rien voir de plus comique, en effet, que cette ancienne servante de Scarron, métamorphosée en femme d'importance et tranchant de la duchesse? Nanon disposait des charges et des privilèges. Madame de Lude lui donna vingt mille écus pour obtenir l'emploi de

première dame d'honneur auprès de la duchesse de Bourgogne.

Voilà où en était tombée la cour.

Et cette pauvre madame Guyon, que j'avais eu l'espoir de sauver, resta six ans prisonnière ! et Fénelon fut disgracié à cause d'elle !

Bientôt les ennemis de M. de Cambrai, Françoise et son époux en tête, réussirent à faire condamner par la cour de Rome le livre des *Maximes des Saints*. Versailles tout entier se jeta dans la cagoterie et dans l'exagération la plus folle des sentiments religieux.

Hélas ! je n'avais plus auprès de moi Molière !

L'auteur des *Précieuses* et du *Tartufe* aurait pu, seul, tracer la peinture de ces nouveaux et dangereux ridicules, et les châtier, comme dit Horace, en riant et en excitant contre eux le rire du public.

Néanmoins je réussis à stimuler la verve d'un de mes poètes.

Trois semaines après, on jouait la *Fausse Prude* aux Italiens.

Ce portrait de madame de Maintenon était on ne peut plus ressemblant : j'avais fourni les couleurs. La pièce eut un succès prodigieux d'à-propos et de circonstance.

Pourquoi donc ne me serais-je pas vengée ?

Dieu me garde de jamais nuire au prochain la première, de gaieté de cœur et sans raison ! Mais, si l'on m'outrage gratuitement, je tâche de rendre une double offense. Ce

ne sont pas là, me dira-t-on, les maximes de l'Évangile. Je l'avoue; mais n'est pas saint qui veut.

La chose la plus incompréhensible de cette époque fut sans contredit la persévérance de Louis XIV dans son engouement pour madame de Maintenon. Beaucoup de personnes affirmaient qu'il y avait là-dessous de la magie et du sortilège.

A propos de magie, il y eut bientôt une histoire étrange.

Un maréchal-ferrant d'un pauvre hameau de Provence arrive un beau jour à Versailles et demande à entretenir le roi d'un fait qui concerne Sa Majesté seule.

— Y songez-vous, mon cher? lui dit le major des gardes, c'est impossible. Il faut une lettre d'audience, et cela s'obtient très-difficilement. Le roi, d'ailleurs, ne peut ainsi recevoir tout le monde.

— D'accord, mais je ne suis pas tout le monde.

— Ça, voyons, de la part de qui venez-vous?

— Je viens de la part du ciel.

Tous les gardes de lui rire au nez à cette réponse. Mais le brave homme insiste et prétend qu'il a les choses les plus importantes à révéler au maître de Versailles. Survient le marquis de Torcy, neveu de Colbert. Il entend le dialogue et mène aux ministres l'envoyé du ciel. Ceux-ci, frappés du ton naïf du campagnard, de son air probe et de son assurance, prennent le parti d'informer Louis XIV de l'aventure.

Le roi écoute sérieusement ce qu'ils lui racontent et accorde l'audience.

Introduit dans le cabinet de Sa Majesté, le maréchal-ferrant entame le récit le plus fantasque du monde.

— Je revenais, dit-il, de ferrer les chevaux de M. d'Épernon, qui habite une maison de plaisance entre Marseille et mon hameau natal. Je traversais un bois, il faisait nuit. Tout à coup je me trouve environné de lumière. Une grande femme blanche traverse la route, vient à moi, m'appelle par mon nom et me dit : « Tu vas partir à l'instant même pour Versailles, où tu diras au roi que tu as vu le fantôme de la reine son épouse, et que ce fantôme lui commande, au nom du ciel, de rendre public le mariage tenu secret jusqu'à ce jour. »

— Mais, objecta le roi passablement étourdi de la communication, rien ne m'assure que vous n'ayez été victime d'une erreur des sens ?

— Je le crus d'abord ainsi que vous, répondit le maréchal, et je m'assis au pied d'un orme, pensant que ma tête démenageait ou que je venais au moins de rêver tout éveillé. J'essayais donc de me convaincre que j'avais été le jouet d'une illusion, lorsque, deux jours après, repassant au même endroit, je revis le fantôme, qui me menaça des plus grands malheurs pour ma famille et pour moi-même, si je ne lui obéissais au plus vite.

— Et maintenant, dit Louis XIV, un autre doute se présente : n'êtes-vous point un imposteur ? Je crains fort

qu'on ne vous ait payé pour me tenir ce langage.

— Afin de vous assurer que je ne vous en impose pas, sire, veuillez répondre à une seule question.

— Volontiers, fit le monarque.

— Avez-vous parlé à âme qui vive de la visite nocturne que vous a rendue feu la reine-mère au château de Ri-beauvilliers?

Louis XIV se sentit pâlir.

— Non, murmura-t-il, je n'ai confié cela à personne.

— Eh bien ! l'apparition de la forêt m'a dit de vous rappeler cette visite, si vous mettiez en doute ma bonne foi.

— Voilà qui est étrange !

— Avant de disparaître, la femme blanche a ajouté ces mots : « Il faut qu'il m'obéisse comme il a jadis obéi à sa mère ! »

Le roi resta pétrifié.

Il appela le duc de Duras et lui fit part du résultat de son entrevue avec le maréchal-ferrant.

On se rappelle que je connaissais beaucoup Duras. Ce fut de sa propre bouche que, peu de jours après, je sus l'anecdote.

— Ah ! miséricorde ! criai-je, il y a là-dessous un nouveau tour de la veuve Scarron et de madame Arnoul !

Duras étonné, m'interroge.

Rien ne m'obligeait au mystère. Je lui raconte aussitôt l'histoire de ma haine contre la Montespan, mon voyage en Alsace et l'intrigue dont j'avais été complice.

— Évidemment, ajoutai-je, le maréchal ferrant est de bonne foi. C'est un pauvre homme simple et crédule qu'on a pris aisément au panneau. Il habite à quelques lieues de Marseille, dans le voisinage de madame Arnoul, qui a si bien organisé l'apparition du château de Ribeaupliers et avec laquelle madame Louis XIV entretient une correspondance... Voyez-vous le fil de tout cela, monsieur le duc?

— Vous avez raison, me dit-il. Nous avons affaire aujourd'hui à quelque fantôme du même genre, et votre devoir est de prévenir le roi. Peut-être aurait-il la faiblesse de déshonorer le trône aux yeux de l'Europe et de tout l'univers, en y faisant asseoir la Maintenon. C'est grave, c'est fort grave!

Ce discours me donna beaucoup à réfléchir.

— Monsieur le duc, lui dis-je après une minute de silence, promettez-moi de songer à mon repos avant de m'occuper des intérêts de Louis XIV et de l'honneur de sa couronne.

— Pourtant, ma chère...

— Veuillez ne pas m'interrompre. Il y a, selon moi, fourberie, et fourberie flagrante. Mais que voulez-vous que je fasse? Puis-je m'accuser moi-même? Est-il prudent de doubler la haine que me porte déjà cette femme? Ne trouvera-t-elle pas toujours moyen de se faire pardonner et de me rendre victime de ma franchise?

— En effet, murmura-t-il.

— Jugez la situation, mon cher duc. Si vous m'aimez réellement, vous ne me compromettrez pas dans cette affaire. Bornez-vous à user de ce que je viens de vous apprendre pour inspirer des soupçons au roi. Il est de toute évidence que les deux intrigues se lient : donc les auteurs de la seconde apparition ont pu très-facilement lui rappeler le souvenir de la première. En visitant le château de Ribeuwilliers, on découvrira, sur les indices que je donne, l'issue mystérieuse ; il n'en faudra pas davantage pour faire comprendre à Louis XIV qu'il a été dupe et pour empêcher la veuve Scarron d'être proclamée reine de France. Soit dit entre nous, je ne tiens nullement à lui voir le front couronné du diadème.

Duras comprit mes craintes, approuva mon plan et agit en conséquence.

IX

Le roi le chargea d'aller visiter le sombre manoir des Vosges en compagnie de MM. de Brissac et de Pontchartrain.

Au retour de ces messieurs, on devine quel fut leur rapport. Décidément le mariage resta secret.

Bien qu'assuré du charlatanisme, Louis XIV ne chercha pas à en punir les auteurs et n'en resta que plus affectueux pour madame de Maintenon. La crut-il étrangère à ces ruses coupables, ou trouva-t-il naturel qu'elle employât tous les moyens en son pouvoir pour rendre public l'honneur qu'elle avait reçu ? je l'ignore.

Quoi qu'il en soit, l'habileté de la femme triompha dans cette circonstance comme dans toutes les autres.

Il est à présumer, du reste, que le père Lachaise et la peur de l'enfer entraînent pour beaucoup dans l'affection exagérée du monarque. La vieillesse le marquait de son impitoyable sceau. Près de lui la tombe était entr'ouverte, et il croyait racheter ses torts passés en forçant tout ce qui l'entourait à faire pénitence.

Le rigorisme devenait de plus en plus effrayant ; au moindre scandale on vous emprisonnait.

C'était un singulier spectacle que donnait ce vieillard, oubliant sa jeunesse et se montrant sans pitié pour des passions qui ne pouvaient plus l'atteindre. Incapable d'exciter dorénavant les femmes à l'oubli de la sagesse, Louis XIV se faisait un mérite de les contraindre à la vertu.

Ses enfants et ses petits-enfants étaient obligés de se confesser au moins une fois par semaine. Une disgrâce complète eût puni l'inobservation de ce point rigoureux de discipline.

Jamais il ne fut permis à monseigneur le grand dauphin d'avoir un autre confesseur que celui du roi. Toute la famille royale devait communier en public à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint et à Noël.

On fit même un crime à la duchesse de Bourgogne de ne pas communier plus souvent.

Madame de Maintenon arrangeait ces choses avec le

jésuite, et Louis XIV appuyait chaque article du règlement de tout le poids de sa puissance. Il exigeait qu'on eût pour sa vieille épouse un respect plus absolu que pour lui-même.

Un jour, au camp de Compiègne, où soixante mille hommes avaient été rassemblés pour simuler un siège, on le vit rester plus d'une heure, debout et la tête découverte, à l'un des côtés de la chaise où se tenait madame de Maintenon, à lui expliquer la marche des troupes, le nom des régiments et les diverses manœuvres.

Si devant lui on avait le malheur, même involontairement, de faire allusion au passé de la dame, on pouvait être sûr d'exciter son plus violent courroux.

Ce fut ce qui arriva à ce pauvre Racine.

Le roi le tenait en estime profonde. Il lui en donnait à chaque instant de nouvelles marques, et venait de le nommer gentilhomme ordinaire. Racine était admis aux petites réunions intimes, et la conversation, un soir, étant tombée sur les théâtres, Louis XIV lui dit :

— Mais sommes-nous donc en décadence, et l'esprit chez nous s'en va-t-il, monsieur? D'où vient, s'il vous plaît, que la comédie est beaucoup moins en faveur qu'elle ne l'était il y a vingt ans?

— Sire, cela tient à plusieurs choses, répondit le poète. On ne peut pas constamment jouer Molière. Depuis sa mort, il ne s'est point révélé d'auteurs comiques, et l'on dirait que personne n'ose plus s'essayer dans le

genre après lui, de sorte que nos comédiens sont fort embarrassés. Faute d'œuvres nouvelles, ils en donnent d'anciennes, entre autres ces pitoyables pièces de Scarron, qui rebutent tout le monde.

A ce nom fatal échappé naïvement aux lèvres du malheureux poëte, madame de Maintenon devint écarlate et le roi tressaillit, comme s'il venait d'être piqué par un reptile.

Racine, comprenant son étourderie, voulut balbutier quelques mots d'excuse.

Mais ce fut bien pis alors.

La sainte femme lui lança des regards furibonds, et Louis XIV, changeant brusquement de matière, s'écria :

— J'ai lu dernièrement de vous, monsieur, certain griffonnage où vous recherchez la cause des misères du peuple sous mon règne. Les poëtes sont assez ordinairement de pitoyables hommes d'État; nous ne souffrons d'ailleurs aucune critique, même indirecte, de notre puissance.

— Ah! dit Racine, je proteste à Votre Majesté...

— Qu'ai-je à faire de vos protestations, monsieur? Restez chez vous à l'avenir et tâchez, dans votre intérêt, de vous occuper d'autres études!

A la fin de ce brusque et amer discours, le roi congédia l'auteur de *Phèdre* avec un de ces gestes qui n'appartiennent qu'à lui.

Racine conçut de sa disgrâce un chagrin si vif que,

malgré nos consolations et nos raisonnements, il tomba malade et mourut.

On peut dire que Louis XIV et la veuve Scarron l'ont tué.

C'était vraiment dommage que ce vieux roi et son antique compagne n'eussent pu réussir à faire boire à tout le royaume des eaux du fleuve Léthé.

Presque en même temps que Racine, mourut mon pauvre jardinier Le Nôtre, dont l'amitié m'était si précieuse, excellent homme d'une bonhomie si douce et d'un cœur si rare.

Hélas ! où s'arrêtera cette moisson de la mort ? Presque tout mon siècle est déjà tombé sous sa faux cruelle. Je ne reste debout que pour voir à chaque instant une fosse s'ouvrir à côté de moi et se refermer sur une nouvelle victime. Tous mes grands hommes, tous mes amis les plus chers ne sont plus. Condé, Marsillac, Molière, Corneille, la Fontaine, Racine ; mesdames de Longueville, de La Sablière, de Sévigné, de La Fayette et vingt autres m'ont déjà précédée dans le grand voyage.

Il faut me préparer à les rejoindre.

A mesure que j'approche du but, les doctrines philosophiques, sur lesquelles je me suis appuyée pendant la route, me semblent de plus en plus creuses et mensongères. Il me passe dans l'esprit d'incompréhensibles terreurs.

J'ai plaisanté jusqu'à ce jour de ceux que la crainte

de l'enfer jette dans la dévotion, et voici que moi-même je me demande si les principes dont j'ai fait parade sont bien les seuls et raisonnables principes.

Est-il vrai que la vie ne soit qu'un pèlerinage et un temps d'épreuve ?

Alors ceux qui n'y ont cherché que le plaisir se sont écartés des vues du ciel. De l'autre côté de la tombe, ils doivent nécessairement trouver le châtiment et la souffrance.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Je m'empressai de rompre avec une philosophie qui pouvait être le mensonge, et je me dépouillai des vieux haillons de mon système. Sans devenir bigote, je priai Dieu de me tenir compte, pour le pardon, de tout ce qu'il y avait eu chez moi de franchise, pour ainsi dire, et de loyauté dans mes erreurs.

Dès ce moment, je remplis avec scrupule mes devoirs religieux.

J'étais pour le coup bien décidément vieille. Il ne restait plus la moindre trace de cette beauté dont j'avais été si fière.

La vieillesse, chez l'homme, garde encore quelque chose d'imposant et de majestueux ; mais nous autres, pauvres femmes, nous sommes de tristes ruines !

Si j'avais assisté au conseil du Créateur, quand il a formé la nature humaine, je l'aurais engagé à mettre les rides sous le talon.

Par suite du départ presque général de tous mes inti-

mes pour l'autre monde, mon cercle devenait désert. Il ne me restait plus de ma société si nombreuse et si brillante que deux amies aussi vieilles que moi : la comtesse de Sandwick et Magdeleine de Scudéri.

Madame de Sandwick avait conservé un luxe de toilette fort curieux à son âge et qu'elle excusait d'une manière aussi originale que piquante.

Lui voyant, un jour, une robe de dessous garnie de dentelles, je m'écriai toute surprise :

— Eh ! quoi, chère comtesse, une pareille coquetterie !... A quoi songez-vous donc ?

— Ah ! fit-elle, qui sait ?... on peut rencontrer un insolent !

Mes amies habitaient l'une et l'autre le faubourg Saint-Germain. Cela nous occasionnait de bien grandes courses, quand nous désirions nous voir. J'étais seule de mon côté, tandis qu'elles étaient deux du leur ; le sacrifice à notre rapprochement devait donc être fait par moi. Sans attendre qu'elles m'en priassent, je vendis ma maison de la rue des Tournelles et j'allai prendre un logement sur le quai en face des Tuileries.

Magdeleine logeait rue de Verneuil et la comtesse rue des Saints-Pères.

Nous étions alors tout à fait voisines. Tour à tour nous dînions ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Sur quoi roulaient nos entretiens ? on le devine aisément. Comme le vieillard d'Horace, nous vantions les

jours passés et nous allions chercher le regret au fond du souvenir.

La plus philosophe de nous trois était encore Magdeleine.

N'ayant jamais été belle, nécessairement elle regrettait beaucoup moins que nous. On peut même dire qu'elle n'avait rien perdu, puisqu'elle conservait ce que la vieillesse ne peut enlever, les charmes de l'esprit et du caractère.

J'avais réformé tout mon domestique en vendant la maison de la rue des Tournelles, et je n'avais conservé qu'une seule femme, assez mauvaise cuisinière. Elle gâtait toutes les sauces et ne nous servait jamais un morceau cuit à point.

Constamment j'étais obligée de la surveiller à la besogne ou même de lui venir en aide.

Un matin de fort bonne heure, je trônais, au milieu des casseroles, à soigner un salmis de perdreaux. La comtesse et Magdeleine devaient venir déjeuner chez moi pour m'emmener ensuite à une grande solennité religieuse à Saint-Sulpice.

La cérémonie commençait à neuf heures et ne devait finir qu'à cinq de relevée. Nous avions besoin par conséquent de reconforter d'avance notre dévotion.

Tout à coup je vis entrer dans ma cuisine un petit bonhomme de sept à huit ans, à l'œil vif, au sourire éveillé, qui m'ôta son bonnet et me dit le plus poliment du monde :

— Puisque vos fourneaux sont allumés, madame, donnez-moi donc un peu de braise, s'il vous plaît.

— De la braise, mon enfant... qu'en veux-tu faire?

— Notre servante a laissé là-haut le feu s'éteindre, et papa défend que j'aille au collège sans avoir mangé ma soupe.

— Quoi! mon ami, tu vas au collège, si jeune!

— Oui, madame. J'étudie chez les jésuites, et je vais entrer en sixième l'année prochaine.

— Comment t'appelles-tu? lui demandai-je.

— Je me nomme François-Marie Arouet de Voltaire.

— Et tu demeures dans la maison?

— Juste à l'étage au-dessus, répondit-il.

— Alors tu es le fils de M. de Voltaire, trésorier à la cour des comptes?

— Oui, madame. Veuillez, je vous prie, me donner de la braise, car l'heure de la classe approche; je serai grondé par mon professeur.

— Fort bien. Mais où la mettras-tu, cette braise? Tu n'as ni pelle ni vase.

— Ah! c'est vrai! que je suis étourdi!

Puis se ravisant et se penchant sur les fourneaux :

— Je n'ai pas besoin de remonter, dit-il en prenant de la cendre dans le creux de sa main; mettez-moi de la braise là-dessus!

Il riait et me regardait avec ses grands yeux pleins d'intelligence.

— Bravo ! dis-je en lui frappant sur l'épaule, tu seras un garçon d'esprit !

Depuis ce jour, mon jeune collégien ne me rencontrait plus sans me saluer et me sourire.

Son père était noble, mais assez dépourvu de fortune. Quand je fis mon testament, je n'oubliai pas le petit bonhomme à la braise, et je lui léguai mille écus pour se commencer une bibliothèque.

Je menais une vie calme et très-heureuse, lorsqu'un soir, chez moi, notre pauvre Magdeleine eut une attaque d'apoplexie si grave qu'il fut impossible de la transporter à son domicile.

Nous la couchâmes sur mon lit, où bientôt elle fut à toute extrémité.

— Consolez-vous, séchez vos larmes, nous disait-elle d'une voix éteinte. Bientôt ce sera votre tour, et nous retrouverons dans un monde meilleur nos jeunes années et nos vieux amis !

La comtesse avait entendu parler d'un empirique célèbre, qui possédait, disait-on, des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de maladies.

Elle courut à sa recherche, pendant que je restais auprès de Magdeleine.

X

Paris, 9 avril 1701.

Ah ! mon ami, quelle horrible frayeur j'ai eue ! Vraiment je n'en suis pas encore remise et je frissonne de tous mes membres.

La cruelle chose que ces folies du passé, qui reviennent, à de si longs intervalles, se placer sur votre route et empoisonner l'heure présente !

J'ai revu mon homme noir, comprenez-vous?... mon homme noir du bal du Louvre, l'homme aux tablettes

rouges et aux douze flacons; le même qui m'est apparu il y a soixante et dix ans!... ou plutôt ce n'est pas lui, puisque je vis encore.

Mais quelle ressemblance, grand Dieu !

Il portait, comme le premier, l'habit de velours noir, la calotte, la canne d'ébène, et jusqu'à cette grande mouche sur le front... Il y avait de quoi mourir de saisissement !

Vous me croyez folle, je gage ? mais ce n'est point le cas de rire. Attendez que je mette un peu d'ordre dans ma narration.

Magdeleine de Scudéri tombe malade chez moi.

Lorsqu'une femme a quatre-vingt-quatorze ans, il reste peu d'espoir de la sauver. Toutefois, madame de Sandwick prend une voiture de place et court chez un charlatan très en vogue, dont nous avons entendu vanter les cures admirables.

Au bout d'une heure elle rentre avec cet homme.

Je lève la tête, je regarde et je me renverse sur mon fauteuil, en criant avec épouvante :

— C'est lui!.. c'est le diable!... O Seigneur! Seigneur! protégez-moi !

Il se retourna vers la comtesse.

— Qu'y a-t-il donc ? est-ce là votre malade ? demanda-t-il.

— Grâce ! m'écriai-je, en me précipitant à deux genoux. J'ai signé sur vos tablettes sans doute ; mais je n'ai pas entendu vous vendre mon âme !

— Ah ! ah ! fit-il , vous devez être mademoiselle de Lenclos ?

— Oui , murmurai-je , atterrée .

— Vous regrettez d'avoir donné votre signature ?

— Hélas !

— Tranquillisez-vous ; je ne suis pas si diable que j'en ai l'air , et nous entrerons en arrangement .

Il s'approcha du lit de la malade .

Mais , pendant ce débat , Magdeleine avait rendu le dernier soupir .

— Je ne l'aurais pas sauvée , dit l'homme noir . Passons dans une autre chambre , ajouta-t-il en revenant à moi , nous y terminerons notre affaire .

— Oh ! ma bonne comtesse , je vous en supplie , ne m'abandonnez pas ! m'écriai-je , soulevant vers madame de Sandwick mes mains frémissantes .

— Pardon ! ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu de personne , mademoiselle : autrement , il me serait impossible de résilier le marché , dit l'homme noir .

J'étais glacée de crainte et je n'osais me confier aux assurances qu'il me donnait . Tout à coup , me rappelant que j'avais reçu la veille , de mon confesseur , un reliquaire contenant une parcelle de la vraie croix , j'allai le prendre dans mon armoire et je le serrai précipitamment sous ma gorgerette .

— Soit , monsieur , lui dis-je , venez , je suis prête à vous entendre !

Nous entrâmes au salon.

Rendez-moi justice, mon ami, vous ne m'avez jamais connue peureuse, je conserve encore toutes mes facultés : eh bien ! je vous jure que pour rester là, seule avec un pareil interlocuteur, il me fallut rassembler tout ce que je possède d'énergie et de force d'âme.

Après avoir soigneusement fermé la porte, l'homme noir me dit :

— Mademoiselle, c'est un acte d'honnête homme que je viens accomplir. Je ne vous demande pas le secret sur la révélation que je vais vous faire, et je vous crois trop d'honneur pour nuire à une personne dont le seul but est de vous être agréable.

Ce préambule était assez rassurant.

Mais je me défiais du personnage et je tenais fortement pressée contre ma poitrine la sainte relique, contre laquelle devaient échouer toutes les tentatives de l'esprit du mal.

L'homme noir m'avança un fauteuil et prit un pliant à côté de moi.

— Je ne suis pas le diable, mademoiselle, poursuivit-il ; je ne suis pas même celui qui a eu jadis l'honneur de vous rendre visite.

Je tressaillis et je le regardai avec un peu moins de terreur.

— Quoi ! monsieur, vous n'êtes pas... ?

— Non, dit-il, sans me laisser achever, c'était mon père.

— Votre père?

— Oui, un juif portugais qui a fait sur l'art de guérir des études profondes. Je lui ressemble beaucoup, mademoiselle...

— C'est-à-dire que cela est effrayant, monsieur!

— D'autant plus, ajouta-t-il, que j'ai soin de porter les mêmes habits. Cette ressemblance est toute ma fortune. Nombre de personnes y ont été trompées comme vous; mais votre erreur pouvait avoir des conséquences plus graves, c'est pourquoi je vous désabuse.

Je commençais à respirer plus librement.

— Mais est-ce bien vrai, murmurai-je, ce que vous me dites là?

— Vous doutez encore, tant mieux! Si la femme la plus spirituelle du siècle a cru à l'immortalité d'un homme, que sera-ce de l'opinion des autres? Je puis déjà, vous le savez mieux que personne, me donner quelque chose comme cent trente ans. Mon fils, dans un demi-siècle, pourra se donner le double. Je n'avais, moi, que des traditions verbales, il aura des traditions écrites; je lui lèguerai bon nombre de secrets avec l'histoire des familles. Certes, il ne manquera pas de gens qui, m'ayant vu dans leur jeunesse, le prendront pour moi, comme vous m'avez pris pour mon père. Seulement, notre fortune s'étant accrue d'une façon considérable, je veux qu'il porte un titre: il s'appellera le comte de Saint-Germain.

— Je suis confondue de surprise, lui dis-je. Et à quoi

bon cette ruse? Pourquoi perpétuer de père en fils une aussi étrange ressemblance?

— Vous me le demandez! s'écria-t-il. Mais songez donc à tout ce que cela nous donne de prestige. Réfléchissez à l'aveugle confiance obtenue par l'homme qui a trouvé pour lui-même le secret de ne pas mourir! Ignorez-vous que la foi du malade est souvent la cause de sa guérison? Agissez fortement sur le moral, le physique en ressentira l'influence à coup sûr. Vous en êtes vous-même une preuve évidente.

— Moi?

— N'êtes-vous pas restée belle jusqu'à quatre-vingts ans?

— C'est vrai.

— Savez-vous ce que contenaient les douze flacons destinés à éterniser vos charmes? Ils contenaient de l'eau pure.

— Est-ce possible?

— Oui, mademoiselle, de l'eau pure, mélangée de quelques gouttes d'une substance chimique inoffensive pour la rendre incorruptible et la colorer légèrement. L'expérience a réussi. Mon père, toutefois, avait été trop loin en vous laissant croire à un pacte avec le diable. Tout à l'heure, en croyant me reconnaître, l'émotion pouvait vous donner un coup terrible. N'avait-il pas dit qu'à dater de l'heure où vous le verriez vous n'auriez plus que trois jours d'existence?

— Il me l'avait dit, murmurai-je, frissonnant encore malgré moi.

— Quel âge avez-vous ? me demanda l'empirique.

— Quatre-vingt-neuf ans.

— Votre bras, s'il vous plaît ?

Je le lui tendis, il me tâta le pouls.

— Eh bien ! dit-il, non-seulement vous ne mourrez pas dans trois jours, mais je vous garantis pour le moins cinq années encore avant de songer à l'autre monde. Adieu, mademoiselle ! Pour achever de vous tranquilliser l'esprit, je vais à l'instant même vous renvoyer la feuille des tablettes de mon père, sur laquelle vous avez donné votre signature.

Il tint parole.

Moins d'une heure après, je reçus le maudit feuillet rouge et je le brûlai avec une satisfaction extrême.

Ainsi, mon ami, voilà le dénouement de mon histoire avec le diable.

Franchement, j'aime beaucoup mieux celui-là qu'un autre. Je suis du moins un peu rassurée au sujet de mon salut.

Une seule chose me tourmente, vous le dirai-je ? C'est d'avoir cédé à votre désir et de vous avoir envoyé mes *Mémoires*.

Je vous en conjure, que ces pages soient lues de vous seul ; gardez-vous de livrer à la publicité mes folles aventures ! C'est fini, vous ne recevrez plus rien. Hélas ! je vois maintenant les choses à un tout autre point de vue, et l'éternité me paraît bien à craindre.

Adieu, mon vieil ami.

Réfléchissez un peu vous-même ; pesez bien le pour et le contre, et tâchons de ne pas être séparés là-haut !

NINON.

ÉPILOGUE.

Saint-Évremond eut égard aux scrupules de mademoiselle de Lenclos.

Il garda pour lui ces précieuses révélations écrites, que le hasard, après deux siècles, a jetées entre nos mains.

La famille anglaise, chez laquelle le célèbre auteur termina sa longue carrière, fit mettre sous enveloppe et sceller tous les manuscrits trouvés dans sa chambre, après son décès, pensant que les héritiers viendraient les réclamer un jour.

Mais toute la famille de Saint-Évremond était éteinte.

Dans un voyage que je fis à Londres, il y a deux ans, sir William Melburn, dernier descendant des hôtes qui avaient recueilli l'exilé français, me confia toute une énorme liasse de papiers, disant que je trouverais là quelques *Historiettes de France*.

Ce sont les expressions dont il se servit.

Le brave Anglais ne se doutait guère du trésor dont il était possesseur.

Ai-je commis un abus de confiance en transcrivant les *Mémoires authentiques de mademoiselle de Lenclos* ? Je ne le crois pas. Toutes ces pages appartenaient à mon pays, c'était un devoir pour moi de les lui rendre.

Et, maintenant que j'ai fait part au public de ma découverte, il suffira de quelques mots pour compléter l'histoire de la femme célèbre qui s'est peinte elle-même avec tant de franchise.

Pendant les dernières années de sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 1706, mademoiselle de Lenclos cultiva précieusement la société du petit nombre d'amis qui lui restaient encore, s'appliquant à se rendre chère à tous, et se privant quelquefois du nécessaire pour donner des aumônes plus abondantes ou pour laisser des legs plus riches à ceux qui devaient rester après elle.

Voyant approcher la mort, elle ne perdit rien de la sérénité de son âme. Elle conserva jusqu'à la dernière minute sa liberté d'esprit et les grâces aimables de son entretien.

— « Il est presque doux de mourir, disait-elle, puisque, là-haut, nous retrouvons ceux que nous avons aimés. »

Un instant avant de rendre le dernier souffle, entendant Fontenelle lui affirmer qu'elle en reviendrait, elle lui répondit par ce quatrain, resté comme un monument de sa force d'âme au milieu de l'agonie :

Qu'un vain espoir ne vienne pas s'offrir
Qui puisse ébranler mon courage ;
Je suis en âge de mourir,
Que ferais-je ici davantage ?

Un vicaire de Saint-Sulpice entra pour lui administrer les derniers sacrements de l'Église. Ninon les reçut avec une grande dévotion ; puis elle s'écria tout à coup :

« — Adieu, mes amis, adieu ! »

On s'approcha de son lit, elle était morte.

Mademoiselle de Lenclos a été bien certainement l'une des femmes les plus dignes et les plus estimables du dix-septième siècle. Si son goût pour le plaisir a quelque peu dépassé les bornes, elle a racheté ses erreurs par les qualités les plus précieuses et les plus rares.

Il n'y eut pas d'esprit plus fin, plus délicat, de cœur plus noble et plus généreux.

Ninon vit toute son époque à ses genoux, et, le jour où elle cessa d'être belle, elle ne perdit ni un ami ni un

admirateur. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une femme.

Saint-Évremond l'a peinte admirablement dans ces quatre vers :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Il est certain que la postérité, toujours juste dans ses appréciations sur les personnes, n'aurait pas élevé mademoiselle de Lenclos sur un piédestal, si, à côté de sa vie d'amour, on n'eût pas trouvé l'énergie de caractère, un mérite supérieur, l'honnêteté, le jugement, l'esprit et tout ce qui distingue les grandes âmes.

FIN.



Nouvelles Publications :

A. DUMAS.

- Catherine Blum, 2 v.
Isaac Liquehem, 5 v. p.
Pasteur d'Ashbourn, 6 v.
Mémoires d'A. Dumas, 4 à 26.
La Comtesse de Charoy, 1 à 8.

É. SOUVESTRE.

- Le Chasseur de Chamois, 1 v.
Scènes et récits des Alpes, 1 v.

A. BAZARD.

- Une aventure en Russie, 1 v.

MAINE REID.

- Chasseurs de Chevelures, 4 v.

A. DE LAVERGNE.

- Pauline Butler, 1 v.

M^{me} C. BERTON.

- Gaston et Marie, 1 v.

E. GAUDIN.

- Le Capitaine Plouéven, 2 v.

J. DE SAINT-FÉLIX.

- Les nuits de Rome, 2 v.

A. PICHOT.

- Contes de Ch. Dickens, 1 v.

M^{me} CH. REYBAUD.

- La dernière Bohémienne, 2 v.

ALP. KARR.

- Les Femmes, 1 v.

A. DE GONDRECOURT.

- Prétendants de Catherine, 4.
Baron la Gazette, 5 v.
M^{lle} de Cardonne, 2 vol.

CH. DESLIS.

- La dernière Grisette, 1 v.

P. MEURICE.

- La Famille Aubry, 2 v.

C. BERRU.

- La Conquête d'un Louis, 1 v.

E. SUE.

- Fernand Duplessis, 4 v.

ACHARD.

- Les petits-fils de Lovelace, 2

CHAMPFLEURY.

- Madame d'Aigrizelles, 1 v.

MURGER.

- Helène, 1 v.

- Les Buveurs d'eau, 1 v.

G. SAND.

- La Filleule, 5 v.

CH. P. DE KOCK.

- Un Monsieur très-tourmenté, 2

- Les Étuvistes, 5 v.

- La Mare d'Anteuil, 5 v.

H. P. DE KOCK.

- Les Lorettes Vengées, 2 v.

- Minette, 2 v.

FOUDRAS.

- Un drame en famille, 5 v.

- Le Chevalier d'Estagnol, 6 v.

MONTÉPIN.

- Mademoiselle Lucifer, 2 v.

- Un roi de la mode, 2 v.

- Le club des hirondelles, 5 v.

- Un fils de famille, 2 v.

- Le fil d'Ariane, 2 vol.

É. BERTHET.

- Le Garde-Chasse, 2 vol.

- Le Garçon de Banque, 1 v.

- Les Plaies de famille, 2 v.

MAQUET.

- Le comte de Lavernie, 6 v.

X.-B. SAINTINE.

- Les Trois Reines, 2 v.

P. FEVAL.

- Le champ de bataille, 2 v.

- Le Tueur de Tigres, 2 v.